

DE LA CROIX AU LOTUS

Le cheminement intérieur d'un chanoine devenu bonze

par Jean Eracle

tiré à part de

De la Croix au Lotus

Nouveaux itinéraires Amoudruz, 3;
Genève, Musée d'ethnographie, 1996, p. 15-140.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : La Croix

1. La soif d'un jeune garçon.
2. La vie au monastère.
3. L'aspiration à l'Amour.
4. Contemplation et action.
5. Approche de l'Orient.
6. Le Mandala du Christ
7. La montée en spirale.

Deuxième partie : Le lotus

1. Rencontre du bouddhisme.
2. Comment étudier le bouddhisme.
3. Une rencontre mémorable.
4. Une expérience audacieuse.
5. Approche du Zen.
6. Questions essentielles.
7. Méditation sur la Bouddha Amitâbha.
8. Nichiren et le Sûtra du Lotus.
9. Triste humanité.
10. Le Sûtra de la Contemplation.
11. La cage et le radeau.
12. L'épanouissement du Lotus.
13. Conclusion en forme de préface.

I.

LA CROIX

I. La soif d'un jeune garçon.

-Permettez, Vénérable!

Vous étiez prêtre catholique et chanoine de l'Abbaye de Saint-Maurice en Valais. Maintenant, vous êtes bonze de la Véritable Ecole de la Terre Pure (*Jōdo-Shinshū*). Beaucoup ont été surpris, voire choqués, par votre passage au bouddhisme. Nous qui sommes réunis, ce soir, auprès de vous, nous avons été vivement intéressés par votre cheminement intérieur et nous aimerions en savoir davantage. Si cela n'est pas trop indiscret, soyez assez aimable pour nous apporter quelques lumières: dites-nous pourquoi vous avez rejeté l'Evangile pour adhérer à l'enseignement du Bouddha.

-Bien que je déteste parler de ma vie personnelle, je vais tenter de vous raconter un peu mon évolution intérieure. Mon intention est seulement d'instruire, seulement de faire réfléchir. Je ne veux pas entrer en polémique avec quiconque, mais seulement exposer ce que je pense, ce que je crois. De la sorte, certains d'entre vous recevront la lumière qu'ils recherchent.

Qu'un prêtre catholique renonce à l'Evangile pour faire sien la doctrine du Bouddha, voilà en effet de quoi surprendre. D'après les informations qui me sont parvenues, je sais que les uns ont regardé ma démarche avec pitié, la considérant comme une "régression"; d'autres, plus ouverts, ont cherché à comprendre et, de ce fait, ils ont imaginé toutes sortes de motifs. Je vous parlerai franchement: si j'ai quitté l'Eglise catholique et le sacerdoce, ce n'est ni pour secouer un joug doctrinal intolérable, ni pour me soustraire à la loi du célibat, ni par réaction face aux bouleversements opérés dans l'Eglise, ni par impatience devant la lenteur des réformes, ni à cause de conflits au sein de l'Abbaye de Saint-Maurice, ni pour des motifs d'ordre financier, ni par suite d'un éblouissement provoqué par mon étude des arts bouddhiques.

Ma raison unique fut seulement d'ordre spirituel. Parce que j'ai réalisé la grande paix intérieure au moyen de la pure voie bouddhique, le christianisme s'est détaché de moi comme une vieille défroque.

Je ne me suis pas converti au bouddhisme. Un jour seulement, je me suis découvert disciple du Bouddha. Il n'y a pas eu véritablement de conflit intérieur. Un jour seulement, ma progression spirituelle m'a conduit là où je n'avais pas pensé aller. Je n'ai pas véritablement renoncé à l'Evangile, je n'ai pas davantage renié le Christ. Un jour seulement, j'ai compris que l'Evangile n'avait plus de signification pour moi et que le Christ avait perdu toute consistance dans ma vie. C'est un peu comme un homme qui aurait marché longtemps dans la nuit en tenant un flambeau allumé et qui, le matin, l'abandonnerait et n'y penserait plus.

-Justement, Vénérable! Dites-nous comment s'est opérée en vous une telle transformation.

-Vous expliquer cela n'est pas chose facile. C'est en effet une longue histoire que je dois vous raconter, car le point de départ de mon voyage spirituel se situe au temps de mon enfance.

Quand j'étais un jeune garçon, j'avais déjà la soif de Dieu. Afin d'être saisi par Lui, je décidai de devenir prêtre. Quand j'en parlai à mes parents, ils en éprouvèrent beaucoup de joie. C'étaient de saintes gens, d'une foi profonde et d'une grande bonté. J'entrai donc au petit séminaire, c'est-à-dire, à l'école Saint-Louis, à Genève.

À quatorze ans, je découvris saint Bernard de Clairvaux: je me résolus à tout quitter pour entrer au couvent. Je pris cette décision lors de la retraite de 3ème année. Il faut préciser qu'à cette époque, l'année commençait toujours par trois jours de réflexion et de prière. Au cours de ces trois jours, les plus grands devaient garder un silence total, mais les plus jeunes avaient quelques récréations. Cette année-là, je décidai de me taire et de partager tout mon temps entre la lecture et la prière. C'est au cours de cette retraite que je lus une vie de saint Bernard et que je songai à embrasser la vie contemplative.

J'avais découvert dès cette époque l'importance de la vie intérieure. Par rapport à la quête de Dieu, tout le reste me paraissait secondaire. J'organisai donc ma vie en conséquence. J'acquis un exemplaire de la Règle de saint Benoît et en fit ma lecture quotidienne. J'essayai de ponctuer ma vie au moyen de la louange divine. Dans ce but, je me mis à réciter chaque jour le "Petit Office de la Sainte Vierge", cette merveilleuse réduction du Grand Office quotidien des prêtres et des religieux. Tout cela s'ajoutait évidemment aux exercices prévus par le règlement de la maison.

L'horaire était assez strict, aussi consacrai-je une partie de mes récréations à la prière. Autour de l'école s'étendait un jardin assez spacieux avec de beaux coins ombragés. C'est là que je me retirais, loin des jeux et des cris de mes camarades.

Evidemment, cette conduite fut remarquée et déplut. On me fit comprendre que je devais me mêler aux autres et ne point me replier sur moi-même. Je renonçai à dédier mes récréations à la vie contemplative et m'arrangeai autrement. Comme j'étais pianiste, j'avais la possibilité de consacrer une partie de mes heures d'étude à la musique. C'est là-dessus que je pris du temps pour la prière. Au début, je me rendais à la chapelle. Comme cela déplut encore, je me repliai dans une salle de classe et là, à l'insu de tous, je me livrai à mes activités spirituelles. A l'Office de la Sainte Vierge, j'ajoutai bientôt d'autres pratiques: l'Office des Morts et les Psaumes

de la Pénitence. Je récitai chaque jour un rosaire complet, c'est-à-dire, quinze dizaines d'*Ave Maria*. J'avais aussi du goût pour la mortification. Je prenais des ronces dans le jardin et, en secret, je me flagellais. Je pensais en effet, que cela était nécessaire pour être absolument pur devant Dieu.

Mes absences prolongées lors des heures d'étude avaient été remarquées. On m'intima l'ordre de ne plus consacrer ce temps à la prière. Opiniâtre, mais obéissant, je fis face à cette nouvelle difficulté: dans le silence de la nuit, je me levais et m'adonnais à mes exercices. Au dortoir, les lits étaient isolés les uns des autres par de hautes parois de bois. Personne ne me voyait. En outre, je savais mon "Petit Office" par cœur. Je continuai ces pratiques jusqu'à mon entrée au couvent.

-Permettez, Vénérable! Ne pensez-vous pas que ces pratiques avaient quelque-chose de formaliste?

-J'allais vous le dire! Vous savez, quand on est jeune, on ne comprend pas toujours bien la juste valeur des choses. Je me sentais attiré par la vie contemplative. Cette attirance n'était certainement pas très pure. Pour moi, la vie contemplative avait la couleur de ce que je pouvais en savoir. Les livres que j'avais lus à ce sujet décrivaient l'existence des moines: je connaissais leurs horaires, leurs occupations. Ce qui m'avait le plus frappé, c'était la vie liturgique. J'aimais les cérémonies, un certain faste. J'appréciais aussi la pure beauté du chant grégorien. Il faut dire que notre professeur de chant, M. Pierre Carraz, avait su nous le faire goûter. Il ne faut donc pas s'étonner que j'aie modelé ma vie quotidienne au moyen de pratiques évoquant cet aspect de la vie religieuse.

Quoi qu'il en soit, une certaine évolution s'opérait en moi. A mesure que ma compréhension augmentait et que je pouvais aborder des lectures plus difficiles, ma vision des choses changeait.

J'avais une âme poétique et un cœur tendre. J'étais sentimental. Cela se reflétait dans ma vie spirituelle. C'est probablement le côté sentimental de la grande personnalité de saint Bernard qui m'avait séduit à quinze ans. Plus tard, je découvris saint Jean l'Evangeliste, mon patron. La figure du "disciple que Jésus aimait" me fascina et je fis du 4ème Evangile et des lettres de l'Apôtre ma lecture préférée. La doctrine de l'Amour qui s'y exprime à chaque page me fit une impression profonde.

Deux autres aspects de l'enseignement du grand Apôtre me touchèrent très intimement.

Il y avait d'abord la notion de lumière divine. "Dieu est lumière, il n'y a pas en Lui de ténèbres".

Très tôt la lumière joua un rôle de premier plan dans mon univers intérieur. Je ne sais pourquoi.

Je me souviens d'un matin d'été. Nous nous étions levés de bonne heure, ma famille et moi. C'était le jour du départ pour les colonies de vacances. En nous rendant à la gare de Cornavin, - nous habitons les Eaux-Vives, - nous avions longé les quais. L'admirable rade de Genève diffusait une impression de calme extraordinaire dans le silence matinal. Le soleil se levait derrière nous, mais sa lumière sereine me bouleversa.

Par la suite, au collège, il m'arrivait de m'éveiller bien avant mes camarades. Je m'asseyais au bord de la fenêtre et regardais poindre l'aurore. C'était un moment délicieux. Et les couchers de soleil? quelle merveille! J'aimais le ciel rouge dans la direction occidentale. Je chantais à la lumière.

Je vous raconte ces choses. A première vue, cela ne semble qu'un caprice d'adolescent. En réalité, il y a déjà là un thème qui sera déterminant par la suite.

Ce qui m'avait aussi frappé dans les écrits de saint Jean, c'était la notion de vie éternelle.

La contemplation de la lumière qui succède à la nuit et de la nuit qui succède à la lumière me faisait prendre conscience du cycle interminable du temps. Le temps qui emporte toutes choses...Le sentiment du changement universel se développait en moi avec acuité. En même temps grandissait en moi, d'une manière encore confuse il est vrai, une aspiration à l'Immuable, à ce qui demeure au milieu du changement perpétuel. Ces paroles de l'Apôtre s'imprimaient dans mon cœur en lettres de feu: "Le monde passe et sa concupiscence aussi: celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement".

II. La vie au monastère.

-Vénérable! D'après ce que vous dites, vous aspiriez à une vie purement contemplative. Comment se fait-il donc que vous soyez entré à l'Abbaye de Saint-Maurice, monastère aux activités multiples et bien connues?

-Par un concours de circonstances. Quand je pris la décision d'entrer au couvent, c'est vers l'ordre bénédictin que je me suis d'abord tourné. En fait, j'hésitais entre les bénédictins et les trappistes. Ces derniers m'attiraient parce qu'ils représentaient la lignée spirituelle de saint Bernard. Mais l'austérité de leur vie m'effrayait quelque peu. C'est pourquoi je songeai plutôt à endosser la coule noire des bénédictins.

A cela, il y avait aussi une autre raison. Nous étions juste à la fin de la guerre et il ne fallait pas songer à voyager à l'étranger. Or, il n'y a pas de monastère de trappistes en Suisse. C'est pourquoi mon premier contact avec la vie monastique s'effectua chez les Bénédictins, au Prieuré de Corbières, dans le canton de Fribourg,

devenu par la suite l'Abbaye de Port-Valais, au Bouveret. J'y passai trois jours à la fin de l'été de 1946. Cette retraite ne fut pas déterminante. Aussi décidai-je, l'année suivante, de me rendre successivement à l'Abbaye de Hautecombe et à l'Abbaye de Cîteaux. En fait, pour des raisons financières, je ne pus aller qu'à Hautecombe, où je passai une semaine complète, en juillet 1947.

Ce séjour fut en tous points extraordinaire. Je vécus la vie des moines, ne manquant pas un office, appréciant la liturgie solennelle et la beauté du chant grégorien. J'admirai aussi beaucoup le paysage, qui est tout à fait remarquable, l'Abbaye étant située sur un promontoire dominant le lac du Bourget. Le soir, comme le ciel était sans nuages, je pouvais longuement contempler la lumière du soleil couchant, qui se reflétait calmement sur des eaux à peine ridées par la brise. Les moines se montraient fort aimable à mon égard, en particulier le Maître des Novices, que je voyais chaque jour.

J'insiste sur le côté agréable de ce séjour. Il y avait là vraiment tout ce qu'il me fallait. En réalité cependant, je sentis que je ne devais pas entrer dans ce monastère. Au fond du couloir sur lequel donnait ma chambre, il y avait une grande statue de saint Bernard. C'est à ses pieds que je décidai d'embrasser la vie cistercienne.

À Pâques de l'année suivante, en 1948, je partis pour l'Abbaye de Lérins, sur l'île Saint-Honorat. Il y a là un monastère de cisterciens dit de la commune observance. Tout en vivant de l'esprit de saint Bernard, les moines de ce couvent mènent une vie moins austère que leurs frères de la Trappe. Je passai chez eux huit jours merveilleux.

Rentré ensuite à la maison, j'écrivis au Révérend Père Marie-Guy, le Maître des Novices de l'Abbaye de Lérins, afin de demander mon admission. Il me répondit qu'il craignait pour ma santé et qu'il était préférable que je termine d'abord mes études secondaires.

Je me tournai alors vers l'Abbaye de Saint-Maurice.

Comme vous le savez, il s'agit là d'un monastère des plus illustres. Fondé en 515 par le roi des Burgondes saint Sigismond, il fut établi auprès du tombeau de saint Maurice et de ses compagnons, les célèbres martyrs de la Légion Thébaine, dont saint Euchère de Lyon situe la mort au temps de la grande persécution de Dioclétien. Au tout début, cette abbaye avait une règle empruntée aux acémètes d'Asie et les moines, répartis en cinq groupes, se relayaient nuit et jour pour assurer la louange divine perpétuelle. Dotée de nombreux privilèges, elle avait connu la décadence et le relâchement. Depuis le XII^{ème} siècle cependant, elle se trouvait desservie par une communauté de chanoines réguliers de saint Augustin, mêlant avec souplesse la vie traditionnelle de louange auprès des Martyrs aux nombreuses activités pastorales qui conviennent à des prêtres.

Vous n'ignorez pas que ce monastère possède un collège réputé. Je pris contact avec la direction de cette maison afin d'y finir mes classes.

J'avais eu l'idée de me faire recommander par un religieux de l'Abbaye, le chanoine Jean-Marie Boitzy, alors curé de Salvan, que j'avais connu en colonie de vacances. Quand je lui écrivis pour lui exposer mon cas, il me répondit sans sourcilier: "*Sais-tu que tu peux entrer tout de suite au noviciat chez nous et accomplir tes dernières classes après tes vœux?*" Comme j'avais quelque hâte à entrer au couvent, cette idée m'enthousiasma.

Je revêtis l'habit des chanoines réguliers de saint Augustin durant l'automne de la même année, le 6 novembre: je n'avais pas encore fêté mes 18 ans!

Mon année de noviciat fut assez pénible. C'était l'époque où s'effectuait la restauration de la Basilique des Saints Martyrs. Quelques années auparavant, un bloc de pierre s'était détaché de la montagne toute proche et avait enfoncé la vieille tour du XI^{ème} siècle et l'entrée de l'église, écrabouillant les orgues. Durant la restauration, la célébration de l'Office divin se déroulait dans une petite chapelle intérieure du monastère qu'on appelait "l'Oratoire". J'étais loin de la liturgie solennelle dont j'avais rêvé. D'un autre côté, j'avais l'impression de vivre dans une communauté très relâchée. Je m'étais figuré une vie monastique bien rythmée par la célébration des Heures. En fait, l'Office donnait l'impression d'être bâclé. Quelques chanoines seulement y prenaient part, et la récitation s'en ressentait. Et que dire du chant? Je regrettais vivement l'idéal cistercien.

J'avais avec moi un compagnon. Il avait des aspirations semblables aux miennes. Lui aussi tendait à la vie contemplative. Un beau jour, il s'enfuit. On apprit peu après qu'il avait gagné le monastère de la Valsainte, afin d'y revêtir l'habit blanc des Chartreux; il n'y resta pas et finit par retourner à la vie séculière. Ce fut seul que je terminai mon noviciat.

Ce qui n'arrangeait rien, c'est que je ne me sentais aucune accointance avec le Maître des Novices. C'était un homme assez froid, sans doute par timidité. Il me faisait peur et c'était toujours à contrecœur que je me rendais auprès de lui. Par chance, il fut bientôt remplacé par un chanoine plus compréhensif. C'est ainsi que je parvins à mon premier engagement. Je prononçai mes vœux simples pour trois ans. C'était le 9 novembre. Je me rappelle avoir dit ce jour-là à un élève que je connaissais: "*Je suis immensément heureux. Aujourd'hui, c'est le plus beau jour de ma vie!*"

Ce qui me réjouissait de la sorte, c'était la conviction d'appartenir désormais à Dieu.

Il y eut ensuite les études de philosophie, puis de théologie. La philosophie me plut beaucoup. J'avais un excellent professeur, le chanoine Georges Rageth. Il apprenait à ses élèves à raisonner, à penser. Il insistait sur la clarté des définitions, sur la rigueur de la logique. Evidemment, beaucoup le lui reprochaient. Pour eux, le

meilleur des cours de philosophie, c'était un discours où l'on ne comprenait rien. C'est curieux, pour certaines gens, on croirait que plus c'est obscur, plus c'est profond! J'aimais mon professeur, parce qu'il était clair. J'ai toujours aimé la clarté.

A cette époque, je découvris la philosophie d'Héraclite. Je fus séduit rapidement par les aphorismes de "l'Obscur". Pour moi, les fragments qui subsistent de l'Ephésien me parurent terriblement clairs. Ils s'enchaînaient les uns aux autres, s'éclairaient mutuellement et prenaient un étrange relief.

Ainsi se manifestait ce pouvoir inné de synthèse qui est, je crois, l'une des composantes fondamentales de mon esprit.

-Si vous permettez, Vénérable! Qu'est-ce qui pouvait tant vous attirer chez Héraclite?

-Le Feu!

Le feu, c'est de la lumière, c'est de la clarté. Or, je vous l'ai dit, j'aime la lumière, j'aime la clarté.

Il y a aussi la grande intuition de devenir universel, l'impermanence de toutes choses, ce grand rythme de naissances et de morts qui emportent tous les êtres. Il y a, chez Héraclite, une vision grandiose. J'étais comme envoûté. Dès cette époque, je tentai de mettre par écrit ce que je devinais de la pensée du grand sage d'Ephèse. J'entrepris alors la rédaction d'un petit essai qui ne devait paraître qu'en 1956 dans la revue de la maison, les *Echos de Saint-Maurice* (novembre, no 7, p.224-236).

Quand je relis le texte, je suis surpris d'y découvrir déjà des thèmes d'allure bouddhique. Tenez, par exemple: voici un passage significatif:

"La première chose qui frappe Héraclite, quand il regarde le monde visible, c'est l'universel changement qui est dans les choses. Tout change et varie, tout s'effrite; rien ne subsiste. A peine a-t-on regardé un être qu'il n'est déjà plus le même: quelque chose en lui a changé, et bientôt cet être ne sera plus. Il aura disparu dans le flux universel. Il se sera évanoui comme un songe. "Mort, ce que nous voyons éveillés; songe, ce que nous voyons en dormant." Toutes les choses que nous voyons éveillés n'ont pas plus de consistance que celles que nous voyons en dormant, c'est pourquoi, puisqu'elles passent comme des songes, elles méritent le nom de mort. Pour Héraclite, tout s'écoule comme un fleuve: l'univers est semblable à une masse d'eau en incessant mouvement. Mais pour montrer d'une façon encore plus frappante le devenir universel, Héraclite compare l'univers à un foyer immense où tout est de feu, car rien n'est plus mobile ni plus insaisissable que le feu."

Les aphorismes d'Héraclite m'avaient profondément marqué à l'époque et ils m'avaient inspiré un grand souffle philosophique. En les passant et repassant dans mon esprit, j'avais construit toute une vision du monde que j'avais exprimée en deux cahiers. Le tout était rédigé dans une prose rythmée. Malheureusement je détruisis ces cahiers par la suite, les ayant jugés sans valeur. Il ne m'en reste qu'une seule phrase: elle évoque le bonheur de l'âme qui, au sein du devenir universel, se tient auprès de Dieu, le foyer brûlant d'où émanent toutes choses. La voici:

"Seule est heureuse la femme assise auprès du feu et qui file sa vie au grand rouet du temps."

-Pouvons-nous savoir, Vénérable, pour quelle raison vous avez détruit ces cahiers?

-Je vous l'ai dit: je les trouvais sans valeur. Et puis, il faut bien le dire, j'avais évolué dans ma vision des choses.

Vous pensez bien que je ne pouvais pas me contenter des fragments du livre d'Héraclite. J'éprouvais le besoin d'un système complet et cohérent. J'abordai alors la philosophie de Platon. Ce qui m'enthousiasma chez ce dernier, ce fut l'extraordinaire conception du Monde des Idées. Héraclite montrait le Devenir; avec le Monde des Idées, Platon révélait l'Immuable. Je me délectais à la lecture du "Banquet". Le "Phèdre" me faisait rêver. J'avais l'impression d'être emporté par un grand souffle spirituel, d'être saisi par la course passionnée et irrésistible des âmes vers la contemplation de la Suprême Beauté.

Un autre dialogue eut sur moi une influence prépondérante: le "Parménide". Comme vous le savez sans doute, cet ouvrage de Platon traite de l'Un et de ses rapports avec le Multiple. Si ce dialogue me séduisit, c'est parce qu'il me permettait de faire une synthèse entre la philosophie de devenir et la pensée de saint Jean centrée sur l'Amour. L'Un m'apparaissait comme le terme de l'Amour, comme le principe immobile qui met en mouvement tous les êtres. Son opposé, le Multiple, expliquait l'impermanence de toutes choses. Cette notion de l'Un, qui devait prendre encore plus de relief en moi après la lecture des "Ennéades" de Plotin, marqua profondément toute ma vision de l'univers à cette époque. L'Un faisait l'objet de mes continuelles réflexions. De la sorte, il m'amena à purifier toujours davantage l'idée que je pouvais me faire de Dieu.

C'est alors que je me tournai de plus en plus vers une théologie "apophatique". On appelle ainsi la démarche de l'esprit qui, pour désigner le Transcendant, procède par négations successives.

Dieu m'apparut désormais comme le Tout-Un, le simple, le Tout-Autre, le pur, comme celui qui ne peut pas être saisi par l'imagination, et encore moins par la réflexion intellectuelle. Cette nouvelle orientation de mon esprit devait jouer un rôle de première importance dans mon évolution spirituelle postérieure.

Voilà donc mes dispositions d'esprit au moment où je commençai mes études de théologie.

Ces études, nécessairement marquées par la pensée de saint Thomas d'Aquin, je les entrepris selon ma méthode particulière. Je voyais autour de moi mes confrères se plonger dans des lectures abondantes et s'exercer à d'interminables discussions théoriques. Personnellement, je lisais peu, car j'avais compris que la vie spirituelle ne consiste pas à se remplir d'idées, aussi sublimes soient-elles, mais à réaliser quelque chose de transcendant. Je me souvenais de la parole d'Héraclite: "*Le fait d'apprendre beaucoup n'instruit pas l'intelligence.*" En conséquence, je passais surtout mon temps à réfléchir. Ceux qui frappaient à ma porte pendant les heures de travail me trouvaient souvent devant une table vide. Je méditais, repensant systématiquement les enseignements qui m'étaient donnés. Ce qui était formulé lors des cours, je le passais au crible dans ma chambre. Je réfléchissais...et je priais.

A ce moment là, je commençai à me détourner peu à peu de la philosophie pour fonder ma réflexion seulement sur la "Parole de Dieu" et les commentaires que les premiers Docteurs chrétiens, ceux qu'on appelle les "Pères de l'Eglise", en ont donné.

Mes fondements de prédilection étaient les livres de l'Ancien Testament dits "Sapientiaux" et les écrits du Nouveau Testament attribués à saint Jean.

Le livre de l'Ecclésiaste m'enchantait particulièrement. Je me sentais en harmonie profonde avec lui. Plus je vivais, plus j'étais impressionné par l'aspect éphémère de l'existence. J'avais le sentiment que la vie est comme une roue qui commence à tourner le jour de la naissance et qui se meut toujours plus rapidement à mesure qu'elle tourne. J'aimais aussi le ton désabusé de l'Ecclésiaste.

"Vaineté des vanités, et tout est vanité!

Quel intérêt a l'homme à toute la peine qu'il prend sous le soleil?

Un âge va, un âge vient, et la terre dure toujours.

Le soleil se lève, et le soleil s'en va; il attend d'être arrivé, et il se lève là.

Le vent part au midi, et tourne au nord; il tourne et il tourne; et le vent reprend son parcours.

Tous les fleuves marchent vers la mer, et la mer ne se remplit pas; et les fleuves continuent à marcher vers leur terme.

Tout est ennuyeux.

Personne ne peut dire que les yeux n'ont pas assez vu, ou les oreilles entendu leur content.

Ce qui fut, cela sera; ce qui s'est fait se refera; et il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Soit quelque chose dont on dise: Tiens! C'est neuf! Cela fut déjà dans le passé.

Seulement il ne reste pas de souvenir d'autrefois; pas plus qu'après, il n'y aura de mémoire pour l'avenir."

(Ecc.1, 2-11)

-Veuillez me pardonner de vous interrompre, Vénérable! En vous entendant lire cette page remarquable, j'ai vraiment eu aussi l'impression d'une grande roue qui tourne. Tout change, mais tout revient sur soi, toujours et indéfiniment.

-Vous avez raison, Ce passage donne vraiment cette impression. Justement, si j'aimais ce livre, c'est également à cause de cette vision cyclique du temps. Cela correspondait tout à fait à ce que j'éprouvais au plus profond de moi-même face à l'existence.

III. L'aspiration à l'Amour.

-Une telle vision de l'existence n'est-elle pas trop négative? Il y a dans la Bible de nombreux textes tout aussi beaux et donnant une impression toute différente.

-Certainement. J'ai déjà dit que ma conviction intime était qu'il fallait chercher l'Immuable, l'Un, et que c'était seulement dans l'Amour, tel qu'on le trouvait décrit dans les textes sacrés attribués à saint Jean, qu'on pouvait le découvrir. Voici justement un passage de l'Apôtre qui faisait l'objet de mes méditations:

"Comme le Père m'a aimé,

moi aussi je vous ai aimés

Demeurez dans mon amour.

Si vous gardez mes commandements,

Vous demeurerez dans mon amour,

*comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père
et je demeure en son amour.*

Je vous dis cela,

pour que ma joie soit en vous

et que votre joie soit parfaite.

Voici mon commandement:

aimez-vous les uns les autres

comme je vous ai aimés.

Il n'est pas de plus grand amour

que de donner sa vie pour ses amis.

Vous n'êtes mes amis, si vous faites

ce que je vous commande.

Je ne vous appelle plus serviteurs,

car le serviteur ignore

ce que fait son maître;

je vous appelle amis,

car tout ce que j'ai appris de mon Père,

je vous les fait connaître." (Jean, 15, 9-15)

Mon idéal était de vivre l'Amour.

Jésus-Christ était pour moi le Vivant, l'Ami toujours présent, l'Etoile brillante du Matin éclairant tout homme venant en ce monde. A l'époque, je vivais constamment avec la pensée de Jésus dans mon cœur.

J'éprouvais des joies ineffables. A certains moments, je crus "toucher" le Seigneur, expérimenter Sa Présence, "sentir" le "Toi" divin., le "Tout-Autre". Parfois, seul dans ma petite cellule, je croyais que Dieu m'enveloppait, me pénétrait. Je m'écriais alors, transporté de ferveur et au bord des larmes:

"Toi! Toi! Tu es là! Toi, Tu es ma joie!" et j'étais comme inondé de lumière.

Cependant, j'étais frappé par le caractère passager de ces moments bénis. Comme je vous l'ai déjà dit et redit, j'ai toujours été ému par l'impermanence des choses. Les joies de la contemplation n'échappaient pas à cette loi générale. Mais aussi se levait en moi une grande question. Ecoutez-la bien, car elle est de toute première importance: que saisit-on dans l'expérience mystique? Touche-t-on réellement Dieu? N'est-ce pas là un tissu d'illusions émanant de l'esprit de l'homme? Si l'on ne saisit que de la fumée et non le Seigneur, il ne vaut pas la peine d'avoir un Dieu! Pour moi, si Dieu existait, il devait être possible de Le rencontrer. Je voulais regarder Dieu en face.

Il y avait la réponse de saint Jean:

"Dieu, personne ne l'a jamais vu...mais celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui."

En vivant intensément l'amour du prochain, le chrétien demeure dans l'amour: il faut donc l'expérience de Dieu, puisque "Dieu est Amour".

A partir de ce moment là, l'amour du prochain devint pour moi le moyen d'expérimenter l'Amour divin. Si j'aime autrui selon le modèle du Christ qui donne sa vie pour ses amis, c'est l'Amour de Dieu qui est en moi, et c'est par l'Amour même de Dieu que j'aime autrui: aimer mon prochain, c'est pour moi la véritable expérience de Dieu. Ceci s'exprime assez bien dans une prière que je composai à l'époque et que je devais reprendre, quelque dix ans plus tard, dans un sermon prononcé sur les ondes de Radio-Sottens (15 mars 1964):

"Viens, O Amour, O Esprit: remplis-moi de ta ferveur!

O Amour, glisse-toi en moi, pénètre-moi tout entier, afin qu'il n'y ait plus que Toi sur mon visage!

O Amour, donne-moi l'expérience de Toi à travers le don de moi-même à mes frères!

O Amour, à Toi je consacre toute ma vie, je n'ai point d'autre Seigneur que Toi!

Puissé-je, O Amour, étendre mes bras pour envelopper avec Toi toutes les créatures!

Puissé-je, O Amour, donner ma vie pour toutes les créatures au cours des milles actions de la vie quotidienne!

Puissent tous les êtres Te connaître, O Amour, pour ce que Tu es!

Puissent tous les êtres vivre de Toi, O Amour, et se laisser envahir complètement par Toi!

Puissent tous les êtres vivre heureux, O Amour, en vivant sous influence,

Afin que Tu sois glorifié dans l'univers au-dessus, au-dessous et dans toutes les directions, maintenant et pour l'éternité!"

Vous remarquerez l'évolution qui commence à s'opérer en moi. Jusqu'alors, Dieu était pour moi le Suprême Objet à saisir, à toucher. Maintenant, il est un "Principe d'amour" qui s'expérimente dans une vie nouvelle, au milieu des activités quotidiennes. Il ne s'agit plus de saisir, mais d'être changé. Cette nouvelle manière de voir est très importante pour la compréhension de ma progression ultérieure.

Ainsi donc, l'accent était mis sur l'amour du prochain comme expérience profonde de Dieu. Cela, il fallait le vivre dans la vie quotidienne, dans l'immédiat des contacts journaliers. Toutefois, je pensais que la réalisation de cet idéal dans le cercle restreint des personnes que l'on côtoie chaque jour nécessitait une ouverture toujours

plus large de l'esprit et du cœur. Quand on cherche à pratiquer l'amour dans l'immédiat de la vie quotidienne, on risque de s'achopper à maints détails, bref, de tomber dans la mesquinerie. La mesquinerie est le plus gros obstacle à la réalisation de l'idéal d'amour. La mesquinerie résulte d'un rétrécissement du cœur, d'un certain étouffement de l'esprit.

Je pensais donc qu'il fallait faire éclater les barrières et voir grand. Pratiquement, je pensais qu'il fallait insérer la pratique de l'amour du prochain dans le cadre d'une grande orientation en faveur de l'humanité.

Deux activités d'une portée universelle occupèrent désormais mon horizon mental: d'une part, le douloureux problème de l'Unité chrétienne; d'autre part, la paix et l'harmonie du monde.

Dès avant mon ordination sacerdotale qui eut lieu, comme vous le savez, en 1955, je me suis préoccupé d'œcuménisme. Aussitôt que cela me fut possible, je pris contact avec plusieurs personnalités de premier plan au sein du Conseil œcuménique des Eglises: Le Dr W. A. Visser-t Hooft, Secrétaire général; le Révérend Francis House, représentant de l'Eglise anglicane; le Métropolitite Iakovos, futur archevêque grec d'Amérique; son successeur, le Métropolitite Emilianos; le Père Paul Verghese, des anciennes communautés chrétiennes de l'Inde; le Pasteur Pradervand, Secrétaire général de l'Alliance réformée mondiale, etc. Je fréquentai aussi l'Institut œcuménique de Bossey, que dirigeait alors le Professeur Nissiotis.

Je rassemblai des documents. Je prévoyais qu'une activité au sein de l'Eglise catholique devait commencer par un travail d'information.

On était loin alors de songer à un Concile et les catholiques qui allaient au-delà des positions traditionnelles étaient de suite considérés comme suspects. Beaucoup d'œcuménistes catholiques en étaient encore à se cramponner à l'idée d'un retour pur et simple des Orthodoxes et des Protestants dans le cadre unique de l'Eglise Romaine. Cela prenait l'allure d'une mise au pas. Je me souviens à ce propos d'une réflexion que me fit un jour le Métropolitite Iakovos, représentant de Sa Sainteté le Patriarche de Constantinople:

"Si l'Eglise Romaine ne modifie pas sa manière de voir et continue à parler de simple retour, le Pape pourra dire: "Nous vous ouvrons tout grands les bras", pour les siècles des siècles!"

Je m'inspirais beaucoup, à l'époque, des écrits de l'Abbé Paul Couturier, prêtre de Lyon. J'aimais particulièrement son idée d'un œcuménisme spirituel. Pour cet homme d'une foi profonde, il n'est pas possible d'imaginer ce que sera l'Unité chrétienne. On ne peut en tout cas pas la considérer comme un simple retour à une situation antique. L'Unité chrétienne ne peut être que l'aboutissement d'une progression de tous vers l'avant, le fruit d'une élévation spirituelle commune. L'Abbé Couturier aimait répéter: *"Les murs qui nous séparent ne montent pas jusqu'au ciel."* En conséquence, il demandait aux chrétiens d'aller plus haut que ces murs et de s'unir dans la prière, afin que l'Unité se réalise "comme le Christ la veut et par les moyens qu'il voudra".

Quand je fus placé en paroisse, c'est-à-dire comme vicaire, dans la Vallée de Bagnes, j'essayai de répandre ces idées. Pour instruire les catholiques, j'introduisis la célébration de la Semaine de prière pour l'Unité chrétienne dans l'esprit de l'Abbé Couturier.

Un article que j'écrivis alors pour les "Echos de Saint-Maurice" développait ces idées. Cependant il ne parut pas. Quand je le soumis à mon supérieur, il fut effrayé. Il transmit mon manuscrit à l'évêque de Fribourg et celui-ci le fit lire à l'Abbé Journet, celui qui par la suite devait devenir cardinal. Vous connaissez suffisamment les positions de cet homme pour deviner que la cause était perdue d'avance.

Néanmoins, cet accident me fit réfléchir. Sur le conseil de mon supérieur, je décidai d'approfondir ma théologie dans ce domaine. Je pris connaissance de tout ce qui parut alors concernant la théologie de l'Eglise et le mouvement œcuménique. J'étudiai aussi les diverses Eglises chrétiennes et leurs traditions. Une chose se manifesta assez rapidement au cours d'une telle recherche, ce fut la valeur de la tradition orthodoxe. Il m'apparut clairement que la théologie grecque avait autant d'importance que la romaine et qu'elle s'appuyait tout autant qu'elle et par une succession ininterrompue, sur l'enseignement primitif qui avait été celui des Apôtres.

Retenez bien ce fait. Il allait par la suite me donner à réfléchir. C'était comme une brèche dans une foi qui, jusqu'alors, avait été monolithique. Je n'avais jamais contesté la foi de mon Eglise. Je considérais qu'elle était celle-là-même qu'avaient professée les Apôtres. Or voici que je constatais que tout n'était pas aussi simple: une autre tradition se dressait à côté, par certains aspects convergente, par d'autres divergente, par beaucoup simplement parallèle. Or, cette tradition remontait sans conteste à l'époque de l'Eglise indivise et même à l'âge apostolique.

D'un autre côté, mon approche des milieux œcuméniques m'imposait une deuxième constatation: toutes les Eglises avaient conscience d'être restées fidèles à leur Seigneur; bien plus, c'est par fidélité au Christ que chaque Eglise s'attachait à sa propre manière de voir, car elle y reconnaissait son enseignement. On était donc en présence de convictions inébranlables, établies sur une base identique, mais divergentes sur plusieurs points fondamentaux. La grande question devenait donc: "Qu'est-ce que Dieu a dit réellement aux hommes? Qu'est-ce que le Christ a véritablement enseigné?"

Or, sous-jacentes à cette question devaient fatalement s'en lever d'autres. Ce qui se passe entre les Eglises chrétiennes peut être facilement transposé en dehors du christianisme. Si les Eglises chrétiennes croient détenir la clé de la Vérité et du Salut, le judaïsme le croit pareillement, et pareillement l'Islam. Qui peut donc démontrer que la Vérité dans le christianisme et non dans le judaïsme ou l'Islam? En creusant ces questions, on aboutit

nécessairement à un problème beaucoup plus important et fondamental: "Est-ce que Dieu a réellement parlé aux hommes? Qui peut le démontrer? Et d'abord, qu'est-ce que la Révélation?"

A l'époque, je n'en étais pas encore à me poser de telles questions. Perdu au fond de ma vallée, j'en étais même très loin. Cependant, il y avait dans mon cœur une graine de doute. Cette graine, tôt ou tard, se mettrait à germer.

IV. Contemplation et action.

-Pardon, Vénérable! Vous disiez il y a un instant que la paix du monde et l'harmonie entre les peuples se trouvaient également au centre de vos préoccupations. Pouvez-vous préciser votre pensée?

-Il s'agissait-là comme d'un arrière-plan de mes préoccupations œcuméniques. L'œcuménisme, par définition, tend à l'Unité des chrétiens. Or, à mes yeux, cela ne pouvait pas être dissocié d'une unité plus large: celle de l'humanité.

Dès cette époque, j'eus une conscience très aigüe de la grande famille humaine. Tous les humains sont de même nature, quelle que soit la couleur de leur peau, quelle que soit leur langue, quelle que soit leur nationalité, quel que soit leur sexe. Les barrières qui s'élèvent entre les peuples sont artificielles: elles sont nées des circonstances de l'histoire et aussi de cette difficulté que ressent tout homme quand il rencontre pour la première fois des gens qui pensent ou vivent autrement que lui. Cette incompréhension est source d'intolérance, d'un racisme au sens large et étroit du terme. Ajoutez à cela des divergences d'intérêts et l'idée infantile que "la loi du plus fort est toujours la meilleure", et vous ne pouvez que voir se développer la haine et apparaître les conflits et les guerres.

Les guerres ont une origine mentale.

Elles peuvent bien avoir des prétextes d'ordre matériel, mais c'est surtout dans le mental qu'elles prennent racine, quand les gens pensent qu'il vaut mieux utiliser la violence plutôt que de trouver un terrain d'entente. Que l'origine des guerres soit à chercher dans le mental est si évident que l'Acte constitutif de l'UNESCO l'exprime en toutes lettres: "Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix."

Ayant compris cela très vite, je voulus contribuer selon mes moyens à la défense de la paix. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire.

N'oubliez pas que j'étais alors vicaire dans la Vallée de Bagnes.

Un concours de circonstances me permit d'entrer en contact avec le mouvement international "Fraternité Mondiale", dont le secrétariat pour l'Europe se trouvait à Genève. Les échanges de vue que j'ai pu avoir à cette époque avec le secrétaire général, M. Pierre Visseur, et avec d'autres personnalités du mouvement me permirent de mieux saisir les règles d'une activité éducative dans le sens de la compréhension internationale. "Fraternité Mondiale" visait à réduire toutes les tensions entre les peuples par des moyens essentiellement éducatifs: lutte contre les préjugés à l'école, refonte de manuels d'histoire, organisation de camps et de rencontres pour les jeunes de nationalités différentes, etc...Non-gouvernementale, cette organisation pouvait agir bien souvent là où les grandes associations liées aux Nations Unies ne pouvaient pénétrer.

Les circonstances m'amènèrent à entreprendre des activités plus directes.

En automne 1959, je fus rappelé à Saint-Maurice. On me confia divers cours de géographie et d'histoire. A ce moment-là commençait une période de neuf années au cours desquelles j'allais tenter réellement quelque chose dans le sens de la paix.

En novembre de la même année, je fus appelé à participer à un séminaire organisé, à Chaumont sur Neuchâtel, par la Commission nationale suisse pour l'UNESCO. Ce séminaire était destiné aux enseignants du niveau secondaire et son but était d'ouvrir des perspectives en vue d'une éducation pour la compréhension internationale. Trois pays d'Asie devaient être abordés dans cet esprit: la Chine Populaire, l'Inde et la Thaïlande. Le programme prévoyait notamment la visite de l'exposition sur ce dernier pays qu'avait préparée, au Musée d'ethnographie de Neuchâtel, une classe du Collège latin de cette ville.

Par la suite, quand Mlle Edmée Montandon, initiatrice de cette expérience au Collège latin, vint me voir pour me proposer de participer au programme des "Ecoles associées de l'Unesco", qu'elle était chargée de lancer en Suisse, je m'empressai d'accepter, en accord avec le recteur du Collège de Saint-Maurice, le chanoine Isaac Dayer.

Les "Ecoles associées de l'Unesco" avaient été fondées en 1951. C'étaient des établissements d'enseignement publics ou privés dans lesquels un programme d'éducation pour la compréhension internationale était appliqué en accord avec les principes de l'Unesco.

Dans ce cadre, je tentai plusieurs expériences auxquelles s'associèrent quelques-uns de mes collègues. Avec mes élèves, j'entrepris ainsi une étude sur la Thaïlande, une autre sur l'Iran, deux autres sur la Chine

Populaire, enfin une sur les Droits de l'Homme en prenant comme point de départ le procès des Templiers. Ces études furent menées selon des méthodes actives, faisant appel à l'initiative directe des élèves et au travail en groupes. Menées pendant de longs mois, elles aboutirent à des expositions plus ou moins importantes, à des publications dans les "Echos de Saint-Maurice" et, pour la dernière, à un reportage enregistré, reflétant les débats d'un pseudo-procès de réhabilitation des Templiers sur la base de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

En même temps, j'avais fondé un "Club des Amis de l'Unesco", dont les buts étaient les mêmes, mais dont les activités s'accomplissaient en dehors du cadre scolaire.

Tout ceci me valut d'être bientôt appelé à la présidence du Comité suisse des Ecoles associées de l'Unesco, à la présidence de l'Association suisse des Clubs Unesco, et à participer comme expert aux travaux de la Commission nationale suisse pour l'Unesco.

Vous voyez par ce qui précède que mon orientation spirituelle, mystique même si vous voulez, ne m'empêcha nullement d'ouvrir mon esprit et mon cœur sur le monde, bien au contraire.

Si je dis cela, c'est parce qu'il s'est trouvé des gens pour affirmer, après mon adhésion au bouddhisme, que cette démarche était une issue normale quand on est uniquement préoccupé de son salut personnel et, comme osa le prétendre un pasteur vaudois dans sa famille paroissiale, "*qu'on passe son temps à astiquer son auréole (sic) sans avoir souci de ses frères.*"

Je me permets d'ouvrir une parenthèse. Beaucoup de gens, même parmi le clergé, pensent que la vie contemplative et mystique amène ceux, qui s'y adonnent à se replier sur eux-mêmes et à se désintéresser de leur prochain. Cela peut être vrai dans certains cas, lorsque l'on cherche à fuir ses responsabilités en se réfugiant dans la vie contemplative, mais cela ne peut s'appliquer à ceux qui ont placé la générosité et le don de soi à la base de leur recherche spirituelle. D'ailleurs, si quelqu'un se met à chercher Dieu en s'appuyant sur l'Evangile, il ne peut manquer de s'ouvrir sur l'humanité entière. Et c'est la même chose avec le bouddhisme: il commence avec le Don (*Dāna*) et s'épanouit dans la Compassion (*Karunā*) et l'Amour désintéressé (*Maitri*) pour aboutir à la Sagesse (*Prajñā*) et à l'Equanimité (*Ipeksha*).

En fait, ceux qui critiquent la recherche contemplative au nom des activités sociales n'ont souvent rien compris à la contemplation.

Et comment pourraient-ils comprendre? Ils ne considèrent souvent que ce qui est constatable sur le plan matériel. Le contemplatif au contraire croit, et perçoit d'une certaine manière, qu'il y a une autre face des choses, une face spirituelle, intérieure, qui donne un sens à tout le reste.

Le point de vue bouddhiste est significatif à cet égard: le don le plus méritoire ne consiste pas à venir en aide aux pauvres et aux opprimés, ne consiste pas davantage à soigner les malades, mais à communiquer la Loi, le *Dharma*, car en recevant la Loi, le *Dharma*, les êtres sont acheminés vers la Délivrance définitive et la Paix parfaite, ce qui est considéré comme la chose la plus importante, la seule même, selon un certain point de vue, qui soit importante.

D'un autre côté, croire que l'on pratique l'amour parce que l'on s'occupe d'autrui peut être une grande farce par laquelle on se trompe soi-même! Beaucoup de gens qui se croient actifs ne sont en réalité que des agités qui se fuient eux-mêmes: parce qu'ils ont peur de se retrouver seuls, face à eux-mêmes, ils fuient et se réfugient dans l'action, s'étourdissant autant qu'ils peuvent avec des activités débordantes et des rencontres multiples, en définitive sans véritable intérêt.

-Vénérable, si nous comprenons bien votre pensée, la vraie vie active est inséparable de la contemplation! Alors, pouvez-vous nous décrire ce que devenait votre recherche spirituelle au sein de toutes les activités que vous avez évoquées?

-Bien volontiers! Que disais-je à ce propos? C'est cela: que Dieu est amour et que celui qui aime son prochain connaît Dieu! Oui, c'est tout à fait cela: on fait l'expérience de Dieu en sa propre vie, quand on aime son prochain d'un amour totalement désintéressé. L'amour de Dieu, d'après l'Evangile, est complètement désintéressé. C'est donc en mettant en pratique un tel amour, avec la grâce de Dieu, que l'on connaît ce qu'est Dieu.

Eh bien! Croyez-le ou non, de cela, je n'étais pas satisfait!

Au contraire, j'étais tourmenté et comme plongé dans les ténèbres. Je me disais en effet: "*Si ton amour pour Dieu ne peut se vérifier que par l'amour que tu portes à ton prochain; si ton expérience de Dieu s'effectue au cœur de l'amour fraternel, comme tu n'aimes pas vraiment ton prochain, du moins autant qu'il le faudrait, sois honnête! Reconnais que ton amour pour Dieu n'est que mensonge et que ton expérience de Dieu n'est qu'une farce! Une illusion ridicule!*"

Il devait cependant bien y avoir quelque réponse à ma question. Il me fallait donc continuer ma recherche. Sincèrement et de tout cœur.

V. Approche de l'Orient.

Depuis pas mal de temps, il est vrai, je m'étais tourné vers la tradition spirituelle des Eglises d'Orient. J'étudiai tout particulièrement les Pères de l'Eglise grecque: saint Basile de Césarée et saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Naziance et saint Grégoire de Nysse. Je découvris spécialement la tradition des "Hésychastes", qui s'épanouit dans les monastères et les ermitages du Mont Athos et qui marqua si profondément, au XIXème siècle, la spiritualité russe. J'avais acquis la "Petite Philocalie de la Prière du Cœur", recueil d'extraits d'une vaste collection de textes spirituels se rattachant à cette riche tradition.

La tradition hésychaste enseigne à rechercher la paix de l'âme, "Hésykhia", afin d'entrer en contact avec la lumière merveilleuse qui brillait sur le visage du Christ le jour de la "Divine Métamorphose", la Transfiguration. Le moyen utilisé est l'invocation du Nom de Jésus, courte prière liée ou non à la respiration et récitée dans un état de profonde humilité. Cette prière est bien connue aujourd'hui en Occident: "*Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur!*"

Dans les écrits des Pères spirituels, on trouve un conseil de ce genre: "Quand tu aspirés, pense: Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu!; en rejetant le souffle, au contraire, tu dis: Aie pitié de moi, pécheur!"

Je m'appliquai à cette méthode, dirigeant mon regard spirituel à l'intérieur du cœur.

Dès cette époque, l'essence du christianisme m'apparut clairement comme la "Déification" de l'homme en Jésus-Christ, par la communication de ce que l'Eglise orthodoxe appelle les "Energies divines". Vous remarquerez que cet idéal de déification s'inscrivait parfaitement dans la ligne de ce que j'avais perçu en lisant saint Jean: il ne s'agissait pas de "rencontrer" Dieu, comme si Dieu était une personne qu'on peut trouver en face de soi et rencontrer comme on rencontrerait quelqu'un dans la rue. Non, pour moi, il s'agissait de plus en plus de "vivre en Dieu", d'être "transformé" à l'image du Christ ressuscité, de rayonner de la Lumière divine essentiellement. Il fallait que je sois tout transparent en m'effaçant moi-même pour que la Lumière divine éclaire autour de moi.

La pratique contemplative m'apparaissait de plus en plus comme le moyen de m'ouvrir totalement au don de l'Esprit de Dieu.

Ce qui m'apparut aussi clairement, c'est que la vraie vie spirituelle, selon l'Evangile, doit être une vie trinitaire. La Bienheureuse et Divine Trinité s'imposait à moi comme le cœur de l'Evangile. En pratiquant la prière de Jésus, je me souvenais des paroles de saint Paul: "*Nul ne peut dire que Jésus-Christ est Seigneur, sinon dans l'Esprit-Saint.*" Donc, c'était évident: en invoquant inlassablement le Nom de Jésus. J'étais pénétré par la force de l'Esprit de Dieu.

J'éprouvai cependant le besoin de souligner davantage encore, dans ma prière intime, l'union aux Trois Personnes. Je méditai en effet sur ce passage de l'Epître aux Romains: "*Vous avez reçu l'Esprit d'adoption, en qui nous crions: Abba! Père! Cet esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.*"

Ainsi donc, si je disais seulement: "Père!", c'était par la force du Saint-Esprit. En même temps, en criant "Père!", je m'assimilais complètement au Fils, le Verbe Incarné, je m'identifiais à Lui et, par le fait même, je recevais le témoignage de l'Esprit Saint en mon propre esprit. N'était-ce pas là une véritable expérience de Dieu?

Je trouvai une formule adéquate chez un auteur orthodoxe vivant en France. Dans son beau livre intitulé: "L'Invité des Trois Amours: l'Homme est prière" (Paris, 1951), Paul Findler écrit ceci:

Trois Visages de l'Amour convient l'homme au banquet de la Sainte Trinité. Noms ultimes!

Nul ne possède un moi qu'il n'ait affirmé le moi de l'autre en lui disant: Toi! Et quand je fais un don, c'est lui, troisième Visage, qui se révèle à moi.

Au fond, qu'est-ce que je cherche?

La fin, elle est inaccessible. Mais la voie qui y mène, je la cherche.

Voici la méthode - une formule! Mais pour l'instant elle me suffit si je l'incarne dans ma respiration, si tout mon être la manifeste.

Par toi, Félicité, j'existe!

En toi, Verbe et Compréhension qui embrasse, je demeure!

Pour toi, Amour - abîme, je vis!"

Dans son aspir, l'homme appelle la lumière.

Quand il retient sa respiration, l'homme se voit pénétré de lumière.

Dans son expir, l'homme rayonne de la lumière qu'il a conquise.

"Aie pitié! Viens et habite en nous! Par toi, Esprit Saint, j'existe!" - invoque mon aspir.

"En toi, Verbe Incarné, je demeure!", telle est ma confession quand je retiens mon respir.

"Pour toi, Notre Père, je vis!" - chante mon expir.

"Père! A toi je m'offre - accepte mon don comme celui d'un fils!"

Esprit Saint, par toi je ressuscite!

Verbe Incarné, en toi je jubile!"

Je pratiquai cela d'une manière régulière, utilisant tantôt l'une de ces formules et tantôt l'autre, prenant bien soin de maintenir ma respiration calme et régulière. Une telle méthode, je l'utilisai non seulement au cours de la méditation du matin, qui suivait l'heure de Prime dans la chapelle des Martyrs, mais en d'autres moments de la journée, quand j'allais me recueillir au pied du rocher, assis sur les ruines des anciennes basiliques, au lieu appelé "Martholet". Je pratiquai aussi cela en allant me promener au bord du Rhône et là, assis sur une grosse pierre à l'ombre des peupliers, je regardai le fleuve et j'entrai en concentration.

Parfois, j'utilisai également dans ma pratique deux courtes prières de l'Office byzantin. Ces deux courtes prières sont dites "Prières de saint Johannice". Elles sont formulées ainsi:

"Mon espoir, c'est le Père; mon refuge, c'est le Fils; ma protection, c'est le Saint-Esprit. Trinité Sainte, gloire à Toi!"

"Tout mon espoir, je te le confie, Mère de Dieu, garde-moi sous ta protection!"

C'est évidemment la première de ces prières qui faisait l'objet de ma pratique et je liai ses quatre membres aux quatre moments du mouvement respiratoire: l'aspir, la rétention du souffle, l'expir et le vide. La seconde prière me servait à clore ma méditation et je la récitai avec attention et ferveur trois fois.

A cette époque, j'avais déjà une bonne connaissance des méthodes spirituelles de l'Inde. J'effectuais matin et soir des exercices de Yoga selon la méthode du Révérend Père Déchanet, O.S.B., mêlant à la série des postures qu'il propose dans son livre, quelques autres décrites par plusieurs auteurs d'origine indienne. Le Père Déchanet explique bien comment faire les exercices en liant les mouvements à l'attention et au contrôle du souffle. J'y trouvai d'innombrables bienfaits qui me facilitaient la pratique de la méditation et de la prière. J'y puisai aussi la force nécessaire pour résister à la tension nerveuse inhérente à l'enseignement.

Après le Yoga vespéral, je me livrais au contrôle du mental en utilisant des méthodes d'inspiration tibétaine, fondées sur la visualisation, ou encore des méthodes enseignées par le T'ien-tai chinois.

Je me concentrais sur la syllabe AUM que j'avais dessinée en écriture tibétaine. Je fixais le centre de la syllabe jusqu'à l'apparition de ce que l'on appelle un phosphène. Je fermais alors les yeux et regardais la syllabe au-dedans de moi-même, jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse peu à peu. Je recommençais ensuite à fixer, puis, au bout d'un moment, je transportais le phosphène de tous côtés en y portant mon regard.

Je fis aussi cet exercice avec le chrisme, que j'avais pareillement dessiné à l'encre de Chine. Je fixai mon regard à l'intersection des deux barres du "khi" et de la hampe du "rô".

Ce type d'exercice est très efficace pour prévenir les fluctuations du mental.

Je m'exerçai aussi à visualiser, c'est-à-dire à construire mentalement l'image d'un lotus épanoui, que je contemplais, soit dans mon propre cœur, soit au sommet de ma tête.

VI. Le Mandala du Christ.

-Vénéérable! Ne doit-on pas distinguer, parmi les exercices que vous venez de décrire, ceux qui forment une méthode de prière chrétienne de ceux qui ne visent qu'à un contrôle du mental?

-Vous avez tout à fait raison. Ma recherche, en effet, s'opérait sur deux plans: celui de la nature et celui de la Grâce, ces deux plans se définissent par rapport au but recherché. Ce qui vise un certain équilibre intérieur appartient au plan de la nature, mais ce qui tend à l'union mystique avec Dieu relève du plan de la Grâce.

C'est dans cet esprit que je décidai d'adapter les méthodes méditatives visualisantes du bouddhisme tibétain à la contemplation du mystère chrétien. Dans ce but, J'imaginai un *mandala* du Christ.

Comme vous le savez, dans la tradition indienne et dans celle, dérivée, du bouddhisme tibétain, un *mandala* est une représentation symbolique de l'univers intérieur ou extérieur. Si vous préférez, c'est la représentation du microcosme ou du macrocosme, les deux s'interpénètrent d'une manière très intime. Une telle représentation est destinée à servir de modèle ou de support à la méditation, chaque partie du *mandala* ayant sa signification propre, ainsi que tous les symboles qui y figurent.

Le plus souvent, dans l'art tibétain, le *mandala* s'inscrit dans un cercle.

Il y a d'abord deux ou trois cercles dits "de protection", qui correspondent à des phases préparatoires de la méditation: cercle de flammes de cinq couleurs, cercle de sceptres de diamant ou *vajra*, en tibétain *dordjé*. Parfois s'y ajoutent les images de huit places de crémation.

A l'intérieur de cercles concentriques s'épanouit un grand lotus dont les pétales constituent un autre cercle. Ce lotus, qui supporte tout, c'est le symbole du cœur humain qui, né de la boue, demeure en réalité absolument pur en sa nature profonde, ainsi que l'enseigne le Bouddha.

Sur le péricape de ce lotus du cœur s'édifie une cité de pierres précieuses, c'est-à-dire une tour carrée à quatre portes tournées vers les points cardinaux.

A l'intérieur de l'enceinte se dresse le Mont Souméroù, la montagne sacrée qui sert d'axe au monde: il est en forme de pyramide dont chaque côté a sa couleur propre.

Au sommet du Souméroù s'épanouit un nouveau lotus, souvent à huit pétales complètement ouverts. Remarquez la présence de ce lotus intérieur. Il s'oppose en quelque sorte à celui de l'extérieur. Les deux sont pourtant le lotus du cœur, mais une fois, à l'extérieur, ce lotus représente la nature de Bouddha innée en chacun, tandis que celui de l'intérieur désigne la parfaite réalisation de cette nature innée.

Divers personnages sont représentés le long de l'enceinte et sur les pétales du lotus, regardant vers le centre. Il y en a aussi aux angles, aux portes, sur les arêtes du Souméroù. Le personnage qui figure au centre est tout naturellement le roi du *mandala*.

Le nombre et la disposition des divinités peuvent varier d'un *mandala* à un autre, celles-ci pouvant apparaître, soit sous une forme corporelle, soit sous l'aspect de leurs attributs, par exemple un lotus, une épée, un livre, une aiguère, etc..., soit enfin comme une syllabe sacrée, la Syllabe-Germe, telle que "OM", "HÛM", "HRÎH", etc...

Les textes qui décrivent les *mandala*, les "*Tantra*", le font en partant du centre, après avoir en quelque sorte posé les éléments du décor. Les diverses divinités sont parfois présentées comme issues de la méditation du personnage central, lui-même né du Vide, c'est-à-dire de l'expérience de la Vacuité, que les textes exigent au départ de toute méditation visualisante. C'est en partant de telles descriptions que des auteurs occidentaux se sont imaginés que le bouddhisme tantrique plaçait à la base de tout un "Vide Originel", d'où serait né un dieu suprême, source de tous les êtres par emanations successives. C'est là une interprétation aberrante qui va à l'encontre de la philosophie bouddhiste.

Quoi qu'il en soit, voici maintenant comment j'avais imaginé le *mandala* du Christ.

Il avait l'apparence d'un beau lotus rouge à huit pétales tournés vers les points cardinaux et ordinaux; l'Est se trouvait en haut, les premiers chrétiens ayant l'habitude de se tourner vers l'Orient pour prier.

A l'Est, je me représentai l'Enfant Jésus à l'âge de douze ans, tel qu'il apparaît sur l'icône de Notre-Dame de l'Apparition: cette icône montre la Mère de Dieu en orante, les mains levées vers le ciel; un disque de lumière semble sortir de son ventre et dans ce disque, on voit l'Enfant Jésus en train d'enseigner, ce qui rappelle sa conversation dans le Temple de Jérusalem avec les Docteurs de la Loi. Cet enfant représente la Sagesse Divine incarnée. C'est pourquoi je le plaçai sur le pétale de l'Est, l'Incarnation du verbe étant évoquée sur le pétale du Nord-Est au moyen du symbole de l'Homme.

Au Sud, je vis le Christ au moment de son baptême dans le Jourdain, avec la colombe volant au-dessus de lui. Le baptême est une manifestation de la Trinité: le Fils est debout dans l'eau, l'Esprit-Saint vole au-dessus de lui; le Père enfin fait retentir sa voix.

Comme le baptême est lié dans l'Evangile à la retraite au désert, je mis le symbole du Lion sur le pétale du Sud-Est.

A l'Ouest, je représentai la Transfiguration. C'est le symbole de la déification de l'homme par la participation à la Grâce. J'ai beaucoup aimé me recueillir en pensant à la Transfiguration du Seigneur. C'est pourquoi je ne l'oubliai point en construisant le *mandala*.

Du moment qu'il faut le regard d'un aigle pour soutenir la vision de la lumière du Christ, j'attribuai ce symbole au pétale du Sud-Ouest.

Au Nord, qui est la direction de la nuit, je plaçai le Christ en croix, manifestation de l'Amour Infini embrassant tous les humains et se sacrifiant pour le salut d'autrui. A cette image, je liai le symbole du Bœuf, l'animal sacrificiel, figuré sur le pétale du Nord-Ouest.

Enfin, au cœur du lotus, comme la synthèse et l'aboutissement, je mis le Christ ressuscité, montrant ses plaies glorieuses à saint Thomas.

Je méditai quelque temps sur ce *mandala*, mais je n'en fus pas satisfait. J'avais essayé de le dessiner avec des vives couleurs, mais ce n'était pas un chef-d'œuvre! Aussi le détruisis-je lors d'un déménagement. Ce fut sans regret, car j'avais évolué depuis, mais je pense qu'un peintre pourrait facilement le reconstituer d'après les icônes.

A vrai dire, j'avais d'abord transformé la contemplation de ce *mandala* en une méditation sur les "*Cakra*" (pron. "tchakra").

Vous n'ignorez pas que, selon le tantrisme, soit hindou, soit bouddhiste, on considère qu'il y a dans l'être humain toute une structure psychique constituée par des centres ou "*cakra*", reliés entre eux par des conduits ou "*nâdi*". Il y a des centres principaux et des centres secondaires et il en va de même pour les "*nâdi*". Le nombre des centres et des canaux utilisés varie d'un système à l'autre, d'un *Tantra* à l'autre.

Dans le tantrisme bouddhique, on utilise le plus souvent trois ou cinq de ces centres: ceux du sommet de la tête, de la gorge, du cœur, de l'abdomen et le centre-racine, au bas de la colonne vertébrale approximativement. Dans les méditations, il faut visualiser ces centres sous la forme de fleurs de lotus au nombre variable de pétales, la couleur et le nombre de ces pétales revêtant des significations symboliques bien précises. Ces centres sont en outre associés aux éléments, à des syllabes sacrées et à divers personnages ou attributs.

Les méditations partent généralement du centre-racine, où l'on doit se présenter une flamme, symbole de l'Esprit d'Eveil ou *Bodhicitta*, que l'on doit faire grandir par l'imagination à chacune des respirations, comme si l'on soufflait sur un feu pour le faire prendre. En grandissant, la flamme embrase successivement chacun des

centres jusqu'au sommet de la tête, où elle se transforme en une liqueur bénéfique qui redescend à travers tout le corps et de là gagne l'univers entier pour y nourrir tous les êtres de ces bienfaits. Durant cette méditation, la flamme passe de centre en centre en montant à l'intérieur du canal central, tandis que la liqueur redescend du sommet de la tête en traversant deux canaux latéraux flanquant le canal central.

Je résume évidemment ici. Dans les faits, il y a bien des systèmes de pratiques liées à cet "Homme psychique". Je n'ai tracé que quelques grandes lignes.

Je transformai donc le *mandala* du Christ en une méditation sur les "*Cakra*". Au prix de certaines modifications, je parvins à constituer comme un "*Tantra*" chrétien. Celui-ci se présente comme un long poème en prose intitulé le CHAR DE FEU ou "La vision de Nicéas". Nicéas veut dire "Victorieux". En fait, ce nom traduit le sanskrit "Jina", qui est l'un des titres donnés aux Bouddhas.

Permettez-moi de vous faire connaître maintenant ce poème:

LE CHAR DE FEU

*"Le soir, à l'heure du crépuscule,
Nicéas est assis dans la prière;
le corps droit, les yeux baissés,
il concentre en lui ses pensées.
Le char du Seigneur s'arrête devant lui:
il est porté par quatre roues;
près de chacune des roues,
Nicéas aperçoit un être vivant.*

*Au Sud est une roue jaune:
Racine est son nom.
Elle a quatre rayons
qui sont les quatre directions:
l'Orient et le Couchant, le Nord et le Midi.
Le centre de la roue s'orne d'un joyau d'or,
en forme de carré:
c'est le signe de la Terre.
Dans le carré d'or est gravé un triangle pâle
dont la pointe se dirige vers le bas:
c'est le signe de l'Homme avec les trois races.
Près de la roue se tient un Homme.
A l'Est est une roue blanche:
Ombilic est son nom.
Elle a sept rayons,
qui manifestent l'Esprit:
Sagesse et Science,
Intelligence et Conseil,
Piété, Force et Crainte de Dieu.
Le centre de la roue s'orne d'un joyau,
le caillou blanc en forme de cercle:
c'est le signe de l'Eau.
Près de la roue se dresse un Lion.*

*A l'Ouest est une roue rouge:
Cœur est son nom.
Elle a huit rayons
qui sont les huit béatitudes:
Pauvreté et Affliction,
Douceur et Désir de Justice,
Miséricorde et Pureté du Cœur,
Amour pacifique et Patience.
Le centre de la roue s'orne d'un joyau,
le charbon ardent en forme de triangle,
dont la pointe se dresse:
c'est le signe du Feu.
Près de la roue se tient un Aigle.*

*Au Nord est une roue verte:
Gorge est son nom.
Elle a douze rayons,
qui portent les noms des douze Apôtres:
Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe,
Thomas, Barthélémy, Matthieu, Jacques,
Simon, Jude et Matthias.
Le centre de la roue s'orne d'un joyau,
une coupe d'émeraude en forme de lune:
c'est le signe de l'Air.
Près de la roue se dresse un Taureau.*

*Au milieu des roues brille le Trône divin:
il s'épanouit comme une fleur bleue;
ses pétales sont les ailes de milliers d'Ange:
Crâne est le nom du Trône.
En son centre un joyau resplendit:
un saphir en forme de flamme:
c'est le signe de l'Ether,
le Grand Espace de l'Infinie Lumière.
Sur lui, d'une blancheur éclatante,
se tient debout l'Agneau Immaculé.*

*Entre les roues court un essieu d'or,
large et creux:
un canal rutilant le serre sur la droite:
c'est un rayon de soleil;
un canal d'argent le serre sur la gauche:
c'est un rayon de lune.*

*Alors, au cœur de l'Infinie Lumière,
brille l'Alpha d'un blanc éblouissant:
c'est le signe du Verbe Tout-Puissant,
prononcé par l'Abîme de l'Amour Eternel.*

*Des profondeurs silencieuses,
aussitôt il s'élançe.
Il descend.
Il s'approche de la roue du Sud et soudain,
comme un triangle de feu dressé vers le haut,
il traverse le signe de l'Homme
de ses trois pointes,
qui sont les trois objets précieux:
l'Or, l'Encens et la Myrrhe.*

*Uni à lui, il fait apparaître
l'Etoile brillante du Matin:
elle a six branches.
Car le Verbe s'est fait chair,
un enfant nous est né,
un fils nous est donné.*

*Aussitôt, l'Enfant met en mouvement la roue de Sud:
en tournant, elle projette des rayons d'or;
en tournant, elle fait surgir un grand tumulte:
c'est comme un ouragan qui s'écrie:
Bénie est ta gloire au lieu de ton séjour,
O Emmanuel!*

Alors, du centre de la roue du Sud,

*monte une flamme dorée à travers l'essieu,
jusqu'au centre de la roue de l'Est.
Elle grave au cœur du caillou blanc X et le P,
qui embrassent les six directions:
l'Orient et le Couchant, le Nord et le Midi,
les profondeurs de la Terre et le sommet du Ciel.*

*Et la flamme met en mouvement le roue de l'Est.
En tournant, elle projette des clartés pâles,
qui manifestent l'Esprit planant sur le Jourdain;
en tournant, elle fait surgir un grand tumulte:
c'est comme un tremblement de terre qui gronde:
Bénie est ta gloire au lieu de ton séjour,
O Christ!*

*Alors, du centre de la roue de l'Est
monte une flamme argentée à travers l'essieu,
jusqu'au centre de la roue de l'Ouest.
Elle fait briller au cœur du triangle de feu
un soleil d'or,
qui revêt toutes choses d'un manteau de lumière.*

*Et la flamme met en mouvement la roue de l'Ouest.
En tournant, elle projette des éclairs étincelants,
comme au sommet de la Montagne.
En tournant, elle fait surgir un grand tumulte:
c'est comme un crépitement de feu qui chante:
Bénie est ta gloire au lieu de ton séjour,
O Fils de Dieu!*

*Alors, du centre de la roue de l'Ouest,
comme du sein d'un buisson ardent,
monte une flamme rutilante à travers l'essieu,
jusqu'au centre de la roue du Nord.
Elle inscrit au cœur de la coupe d'émeraude
une croix sanglante,
qui par le déchirement du Sacrifice
rassemble tout dans l'Unité.*

*Et la flamme met en mouvement la roue du Nord.
En tournant, elle projette un arc-en-ciel
qui ressemble à l'émeraude:
c'est la Grande Compassion, source de la Vie.
En tournant, elle fait surgir un doux murmure:
c'est comme une brise légère qui souffle:
Bénie est ta gloire au lieu de ton séjour,
O Jésus!*

*Alors, du centre de la roue du Nord,
monte une flamme verte à travers l'essieu,
jusqu'au centre du Trône divin.
Elle fait resplendir au cœur de l'Alpha,
l'Oméga de sang précieux,
car, par la puissance de sa Résurrection,
le Sauveur est manifesté
comme le Principe et la Fin de toutes choses.
Un profond silence règne
au sein du Grand Espace de l'Infinie Lumière...
Et dans l'Immobile Eternité,
les ailes des milliers d'Ange*

*commencent à s'agiter
comme les pétales des fleurs au crépuscule.
Leur frémissement prononce:
Bénie est ta gloire au lieu de ton séjour,
O Seigneur!*

*Dans sa stupeur,
Nicétas tient les yeux fixés sur le Trône divin.
Soudain, il aperçoit l'Oméga
comme un globe de feu qui se partage:
du centre enflammé du Trône sort un rayon d'or,
qui vient former comme une langue de feu
sur la tête de Nicétas,
le remplissant tout entier de joie.*

*Dans son étonnement,
il saisit la flamme, la porte à ses lèvres,
et l'avale.
Alors comme transporté hors de lui-même,
il s'écrie sans comprendre ce qu'il dit:
Père! Mon Père!*

*Et la flamme descend jusqu'à son cœur et l'embrase,
l'inondant de lumière et d'amour.
Alors Nicétas comprend ce qu'il crie et proclame,
continuellement dans son cœur.
Car il croit entendre le tonnerre qui lui répond:
Aujourd'hui, je t'ai engendré;
en toi, je me suis complu!*

*Appliquant tout son être au Seigneur,
Nicétas voit la lumière envahir ses entrailles
et, en même temps, il est saisi
d'une immense compassion pour toutes les créatures.
A mesure que la lumière l'envahit,
il est pris de désir de se consacrer
au salut de tous les êtres.
Quand la flamme touche ses pieds,
il se lève et s'écrie, plein de gratitude:
Me voici, Seigneur, pour faire ta volonté!
Et la joie ne peut plus s'éteindre en lui."*

Tel est ce poème.

A première vue un peu déconcertant, il décrit en réalité une méthode visualisante à la manière du tantrisme, mêlant les cinq grands thèmes du *mandala* du Christ à d'autres, dont les uns sont d'origine biblique et les autres déjà nettement bouddhistes. Cela montre en tout cas mon effort de synthèse pour concilier la foi chrétienne et tout ce que pouvait apporter le bouddhisme.

L'expérience spirituelle que je fis au moyen de ce *mandala* et la méditation sur les "*cakra*" me fit curieusement redécouvrir la véritable signification de certaines formes de la piété catholique.

Il convient de préciser ici que depuis l'éclosion de mes préoccupations œcuméniques, j'avais conçu l'idée d'une grande purification de la piété catholique, purification qui n'était pas sans analogie avec les efforts constants entrepris, il y a quatre siècles, par les réformateurs protestants.

Dans mon désir de donner à l'Eglise catholique un visage plus pur, plus proche aussi, me semblait-il, de l'Evangile, j'avais conçu un certain mépris à l'égard de ce que certains appellent volontiers les manifestations populaires de la foi.

Mon approche des religions d'Extrême-Orient, surtout du bouddhisme, qui savent respecter toutes les démarches religieuses, pourvu qu'elles soient sincères et correspondent aux aspirations profondes de chacun, m'ouvrit à une meilleure compréhension de certaines pratiques de piété.

C'est ainsi que j'en vins à penser que la dévotion aux cinq plaies du Christ, si répandue au XV^{ème} siècle et destinée à aboutir par la suite au culte du Sacré-Cœur, ne fut en réalité qu'une méditation sur le Christ

ressuscité montrant ses plaies à ses Apôtres, celles-ci, transformées par la Gloire, rappelant à jamais son sacrifice inspiré par l'Amour.

Le chemin de la Croix m'apparut, quant à lui, comme une vraie méthode de méditation et de prière, le fidèle visualisant chacun des moments de la Passion du Christ, se pénétrant à chaque station de l'Amour divin manifesté ainsi d'une manière concrète.

Le rosaire se situe dans la même ligne. Suivant l'enseignement de l'Eglise, en effet, celui qui récite son chapelet doit méditer sur chacun des quinze "mystères", vivant, en compagnie de la Vierge Marie, quinze moments fondamentaux de l'histoire du salut, depuis l'Annonciation où le Verbe s'est fait chair, jusqu'au moment où le Christ ressuscité remonte à la droite du Père, y ajoutant la naissance de l'Eglise par la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte et l'annonce de la transfiguration finale des Elus à travers l'Assomption et le Couronnement de Marie.

Tous ces exercices sont effectivement des méditations visualisantes s'achevant en prière. Ils sont bénéfiques en eux-mêmes: ils contrôlent l'imagination, dispersent les mauvais désirs, nourrissent la piété et apprennent certainement plus à celui qui les utilise que de grandes discussions théologiques. A condition bien sûr que l'on ne sombre pas dans une vaine sentimentalité, ni dans une récitation purement mécanique de formules, sans véritable adhésion du cœur.

VII. La montée en spirale.

-Vénéérable! Puisque vous avouez avoir mieux compris le sens des pratiques traditionnelles catholiques, pourquoi n'y êtes-vous pas simplement revenu, au lieu de vous engager résolument dans la voie des religions d'Asie?

-Vous savez, quand je regarde vers le passé, je vois que ma recherche s'est développée selon deux mouvements apparemment contradictoires. Et je crois qu'il en est ainsi pour la plupart des gens.

Il y a un mouvement que je dirai apparent: il y a la forme d'une spirale ascendante. Dans la spirale de ma vie, il y a eu quatre pôles, disons, pour demeurer dans le contexte du *mandala*, deux axes se croisant à angle droit et orientés vers les points cardinaux.

L'axe Nord-Sud, c'est la contemplation et l'action ou, si vous préférez, l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

La direction Est-Ouest, c'est tout naturellement ma recherche au sein des traditions d'Orient et d'Occident.

Dans ma vie, quand je regarde mon passé intérieur, je vois que j'ai mis l'accent, tantôt sur la contemplation et tantôt sur l'action, tantôt sur la pensée orientale et tantôt sur la pensée occidentale, tantôt sur l'amour de Dieu et tantôt sur l'amour du prochain et toutes les œuvres au service de l'humanité. Et cela dans un mouvement ascendant, allant vers une compréhension toujours plus pénétrante. Il s'agit bien ici d'une évolution en spirale: on revient périodiquement aux mêmes centres d'intérêt, après les avoir laissés tour à tour, et chaque fois qu'on les retrouve, c'est avec une compréhension plus profonde et une réalisation plus élevée. On revient sans cesse aux mêmes préoccupations, mais entretemps, on a évolué, de sorte que l'on se trouve en réalité à un échelon plus élevé. Pour moi, ce mouvement fut évident tandis que je l'effectuais, tandis que je le vivais.

Mais maintenant, et cela est bien curieux, quand je regarde vers mon passé intérieur, je perçois que mon évolution spirituelle fut en réalité une ligne étonnamment droite. Oui, étonnamment droite! C'est avec des lignes courbes que j'ai parcouru un chemin droit! Voilà pourquoi j'ai parlé d'un mouvement apparent et d'un mouvement réel.

Il n'est donc vraiment pas possible de tracer d'une manière purement logique, et à plus forte raison, en suivant une rigoureuse chronologie, ce que fut mon évolution intérieure. A moins d'avoir tout noté, jour après jour, ce que je n'ai jamais fait et ne saurai sans doute jamais faire...car j'ai poussé spirituellement comme un sauvageon, au gré des inclinations de mon cœur.

Il y avait certainement une force plus puissante, mystérieuse, qui, à mon insu, me poussait. Cette force, ainsi que nous le pensons dans le bouddhisme, c'est la force du *Karma*.

Le mot signifie "acte", tout simplement. En réalité cependant, on a l'habitude de désigner par ce mot la loi de la causalité des actes.

Selon cette loi, tous les actes que nous accomplissons produisent leur fruit au-dedans de nous-mêmes, indépendamment de leurs effets extérieurs. En conséquence, nous sommes le fruit d'un passé extrêmement long, situé non seulement au cours de cette vie-ci, mais bien au-d'elà, avant notre naissance, avant notre conception, au cours d'innombrables existences se perdant au cœur de la nuit des temps.

Selon cette loi, nous pouvons dire que toutes les circonstances de notre vie découlent des actes que nous avons accomplis autrefois. Les liens que nous contractons avec les êtres découlent aussi de ce lointain passé. Tout ce que nous sommes répond à cette loi. Tel est du moins l'enseignement du Bouddha.

A vrai dire, rien ne m'est arrivé par hasard, mais seulement en vertu de liens noués dans le passé. Il fallait nécessairement que je rencontre en cette vie la Loi proclamée par le Bouddha: certainement parce que j'avais planté d'excellentes racines de bien dans mes vies antérieures. Si je n'avais pas déjà aimé la Loi proclamée par le Bouddha dans une vie antérieure, je n'aurais certainement pas pu la rencontrer en cette vie, étant né dans un milieu qui lui était complètement étranger.

Ce que je vous dis en ce moment vous étonne sans doute, mais pour moi, c'est l'évidence même.

Maintenant que je connais la doctrine du Bouddha, tout est clair dans mon passé et je puis distinguer à chaque moment de ma vie l'influence du *Karma*.

II.

LE LOTUS

I. Rencontre du bouddhisme.

-Vénérable! Pouvez-vous maintenant nous dire comment s'est opérée votre rencontre avec le bouddhisme?

-Certainement. Auparavant cependant, je voudrais exprimer ma gratitude à l'égard de mon père, qui m'ouvrit dès mon enfance les horizons de l'univers intérieur, me révéla les beautés de la vie contemplative et m'invita à diriger mes regards vers l'Inde, pays de mystiques et de saints. Grâce à lui, je pus lire "l'Inde secrète" de Paul Brunton, ouvrage qui me fit comprendre les exigences de la quête spirituelle. Bien que ce livre ne traite pas du bouddhisme et soit d'une valeur relative, il me permit de jeter un premier regard de sympathie vers la terre où le Bouddha était apparu dans le monde, la terre où il avait obtenu la Suprême Illumination, la terre où il avait montré la Loi de Délivrance, la terre enfin où il avait manifesté le Grand *Nirvâna* final.

Maintenant, je puis vous préciser qu'à vrai dire, ma première approche digne d'intérêt eut lieu à la suite de la publication, dans les "Echos de Saint-Maurice", en novembre 1956, de l'article dont j'ai déjà parlé sur "Héraclite d'Ephèse".

Dans cette étude tout à fait modeste, j'interprétais la citation du sage: "Mortels, immortels; immortels, mortels", dans le sens d'un pluralité des vies, les êtres passant d'existences en existences, apparaissant tantôt comme des humains et tantôt comme des dieux.

Deux ou trois mois après la parution de cette étude, je reçus une lettre d'un Monsieur de Monthey, qui est décédé depuis et dont j'ai malheureusement oublié le nom, me demandant l'autorisation de faire paraître mon article dans le "Lotus bleu", revue du mouvement théosophique de France.

Conformément aux prescriptions canoniques, je transmis cette demande à mon supérieur, Mgr Louis Haller, qui refusa tout net. Ce fut cependant le début d'un échange de lettres avec ce Monsieur de Monthey, qui se révéla être un membre de l'Ecole Arcane, mouvement dérivé, sauf erreur, de la Société Théosophique. Ce fut ce Monsieur qui me parla pour la première fois avec enthousiasme du Bouddha. J'avais alors une idée plutôt négative du bouddhisme, car ce n'étaient pas mes études de philosophie et de théologie qui auraient pu me prédisposer à une approche objective d'une religion non-chrétienne. Je me souviens même d'avoir tourné publiquement le bouddhisme en ridicule: c'était lors de l'exposition missionnaire "Messis", qui avait eu lieu à Genève, sur la Plaine de Plainpalais, en automne 1955, et où l'on m'avait confié la garde du stand de la Mission des Chanoines de Saint-Maurice au Sikkim, au pied de l'Himalaya. Ce stand contenait divers objets des régions himalayennes, plusieurs se rapportant au bouddhisme tibétain.

Avec de telles dispositions d'esprit, je ne pus opposer qu'une fin de non-recevoir aux propos enthousiastes de mon correspondant. Comprenant que je parlais de ce que je ne connaissais pas, travers malheureusement trop répandu dans le clergé, il m'envoya un document de l'Ecole Arcane concernant le Bouddha, me priant d'en prendre seulement connaissance. En même temps, il se permettait de me rappeler qu'il n'y a rien de compromettant en soi à s'intéresser aux démarches religieuses d'autrui: il suffit de n'y point adhérer si elles paraissent erronées.

Je ne me rappelle plus très bien ce que racontait ce document, par contre, je me souviens parfaitement avoir répondu à mon interlocuteur que je considérais le Bouddha comme un personnage purement mythique, dont la réalité de l'existence était mise en doute par de savants auteurs. Je ne sais d'où j'avais tiré cette idée, probablement d'un article paru dans quelque revue catholique. En même temps, j'affirmais ma conviction profonde que le Christ était un personnage historique, sur lequel on pouvait sérieusement s'appuyer.

Ce point de vue ne désarçonna pas mon correspondant, qui me répondit calmement ceci: "Vous savez, vous pouvez penser ce que vous voulez au sujet de l'existence historique du Bouddha. En réalité, que le Bouddha ait existé ou non, l'enseignement qui lui est attribué garde en lui-même toute sa valeur. C'est là certainement un point de distinction très net entre le christianisme et le bouddhisme. Si l'on nie l'existence du Christ, on nie en même temps la réalité de sa mort et de sa résurrection: c'est le cœur de la foi chrétienne, du moins selon saint Paul; si cela s'écroule, tout est par terre. Au contraire, si vous niez l'existence historique du Bouddha, la Loi qu'il a prêchée demeure inébranlable. Au fond, pour un bouddhiste, que le Bouddha ait existé ou non n'a aucune importance. Ce que le bouddhiste vénère dans le Bouddha, ce n'est pas un personnage historique, mais c'est l'idéal de l'Illumination la plus haute et c'est le *Nirvâna*."

Cette argumentation excita ma curiosité et je décidai d'en savoir davantage. A mon insu, je venais par cette décision de mettre le doigt dans un engrenage dont je ne pourrais plus jamais l'en tirer. Je venais de boire une goutte à un ruisseau qui devait devenir rapidement un torrent, une rivière, un fleuve, enfin un océan recouvrant toutes choses. Le bouddhisme est comme une tapisserie: vous en tirez un fil, et tout finit par venir, de nœud en nœud et de fil en fil.

Vraiment, qu'en j'y pense aujourd'hui, ce Monsieur de Monthey devait être un Bodhisattva plein de compassion, venu notamment dans le monde pour semer dans mon cœur cette première graine de l'Illumination. Pour lui aussi j'ai de la reconnaissance.

Comme j'étais alors vicaire dans la Vallée de Bagnes, je descendis à Saint-Maurice et je me rendis à la librairie de Saint-Augustin. Je tombai sur le petit livre de Maurice Percheron intitulé: "Le Bouddha et le bouddhisme", qui venait tout juste de sortir de presse dans la collection "Maîtres spirituels", aux Editions du Seuil (Paris, 1956).

Je l'achetai et me mis aussitôt à le lire. A vrai dire, c'est un ouvrage de vulgarisation sans grande valeur, bourré d'inexactitudes et empruntant des pages entières à d'autres auteurs, comme cela arrive trop souvent, hélas, ainsi que j'en fis la constatation à maintes reprises par la suite, même sous la plume de grands professeurs chevronnés, de renommée internationale. Mais à cette époque, je ne pouvais pas m'en rendre compte.

A la page 137, le lecteur se trouve devant la reproduction, malheureusement en noir et blanc, d'une toile peinte provenant de Dunhuang (Chine) et représentant les cinq "Jina", les Victorieux. Ces personnages sont souvent appelés, selon une tradition népalaise, "Bouddhas de Méditation" (*Dhyānibuddha*). Cette image, bien qu'assez mal lisible, me ravit l'esprit: les cinq Bouddhas y sont représentés assis, absorbés dans une contemplation sereine. Je lus sur les pages voisines une description de ces Bouddhas. Page 138, je lus ceci: "*Le rouge Amitābha, (Lumière infinie), veille sur l'Ouest vers lequel se hâte le soleil...Il représente le Bouddha plongé dans la méditation et évoque la clarté sans limite qui s'épandit sur l'Univers à l'Illumination.*"

Dès que je lus le nom de ce Bouddha, je tressaillis. Ce fut comme un coup de foudre et j'éprouvai un bonheur indicible, comme si la lumière infinie de ce Bouddha avait pénétré dans mon cœur. Je ne savais pas encore en ce moment la véritable signification de cette grande joie.

J'en conçus un désir encore plus grand d'étudier le bouddhisme en profondeur.

Je précise que cela ne troublait en rien mes convictions religieuses. J'étais alors ancré dans la "prière de Jésus" et toute ma vie était imbibée de la spiritualité des Eglises d'Orient. D'ailleurs, à cette époque, j'ajoutai à mes pratiques quotidiennes, à savoir: la Messe, le Bréviaire et le chapelet, la récitation selon le rite byzantin, office qui contient les très belles odes pascales de saint Jean Damascène.

Dans mon esprit, ce début d'intérêt pour le bouddhisme apparaissait tout-à-fait légitime: je voulais étudier l'enseignement du Bouddha de la même manière que je m'étais intéressé à la pensée d'Héraclite, de Platon ou de Plotin; c'était pour orner mon esprit et enrichir mes connaissances; c'était aussi pour jeter un nouvel éclairage sur mes recherches proprement spirituelles.

Là-dessus, c'était en automne 1959, je fus rappelé à l'Abbaye. L'on me chargea d'enseigner la géographie, l'histoire et la langue française. C'était-là une bien lourde occupation. Afin de renforcer mon calme intérieur, je me mis à pratiquer matin et soir des exercices de Yoga, ainsi que je l'ai déjà expliqué. Souvent, le dimanche, il m'arrivait d'être envoyé en paroisse pour le ministère pastoral. Ce ministère consistait essentiellement à prêcher aux offices et à entendre les confessions. Beaucoup de mes confrères faisaient de même. C'est le propre en effet des chanoines réguliers de se livrer à la contemplation dans leur monastère et d'aller ensuite prêcher l'Evangile dans le monde. A ces activités pastorales s'ajoutaient aussi pour moi celles que je devais mener dans le cadre des "Ecoles associées de l'Unesco" et celui des "Clubs-Unesco". On me pria en outre d'entrer dans l'équipe rédactionnelle des "Echos de Saint-Maurice", dont je finis même par assumer entièrement la responsabilité.

Toutes ces occupations n'empêchaient nullement ma recherche spirituelle et mes études personnelles, dont peu autour de moi, je crois, se doutaient.

II. Comment étudier le bouddhisme.

Mon approche du bouddhisme se heurtait toutefois à de grosses difficultés. Les problèmes les plus graves étaient les suivants: Comment m'instruire d'une manière objective? Quelles sources aborder? Comment s'y retrouver au milieu du foisonnement inouï des formes du bouddhisme?

Un jour, j'entrai dans une librairie et je tombai sur ce que je ne sais plus quel ouvrage. Il était écrit par un prêtre catholique. En le feuilletant, je lus un passage où cet homme d'Eglise mettait en garde ses lecteurs contre ce qu'il appelait la "sirène bouddhique". Cela me choqua. Je reposai le livre.

Rentré chez moi, je pris la décision d'étudier le bouddhisme selon trois principes, qui régirent ensuite toutes mes recherches. Ces trois principes, les voici:

1. A part quelques ouvrages généraux permettant de débroussailler le terrain, je décidai de ne me fonder que sur des textes représentant authentiquement la tradition bouddhique, c'est-à-dire deux catégories d'ouvrages:
 - a) les écritures bouddhiques, du moins dans les parties qui m'étaient accessibles grâce aux traductions en langues européennes (il m'était alors encore impossible d'aborder ces textes en tibétain ou en chinois, comme cela me fut permis par la suite, quand je me fus initié à ces deux langues);
 - b) les études et les présentations faites par les bouddhistes eux-mêmes.

J'écartai en particulier deux genres d'ouvrages: ceux écrits par des missionnaires chrétiens, rarement, pour ne pas dire jamais objectifs; et ceux relevant du système théosophique, ce système m'étant vite apparu comme une synthèse artificielle des religions tant occidentales qu'orientales.

2. Dans l'impossibilité où je me trouvais d'entrer en contact avec des bouddhistes en chair et en os, et devant la multiplicité des écoles, je décidai d'appliquer au bouddhisme les principes utilisés dans la patristique: selon ces principes, pour déterminer quels sont les enseignements authentiques véhiculés par la tradition chrétienne, il suffit d'interroger le témoignage des "Pères", c'est-à-dire des écrivains des premiers âges: ce qui est commun à ces témoignages provenant de diverses régions de l'expansion chrétienne, c'est cela qui reflète la tradition première, c'est-à-dire l'enseignement des Apôtres et donc celui de Jésus-Christ lui-même. En conséquence, si j'examinais toutes les formes du bouddhisme à travers l'Extrême-Orient, nécessairement finirait par s'imposer à moi l'enseignement originel, autrement dit, l'essence du bouddhisme.

3. La tradition bouddhique étant quelque chose de vivant, je devais l'étudier aussi dans son histoire et à travers ses manifestations dans les arts.

Je précise ce point, car certains se sont imaginés que j'étais devenu bouddhiste à cause de la séduction exercée sur moi par les arts bouddhiques que j'étudiais dans le cadre de mes travaux au Musée d'ethnographie. En réalité, ce n'est pas à cause de la séduction exercée par les arts que j'ai abordé le bouddhisme, mais c'est pour mieux comprendre son enseignement que j'ai étudié les arts qui en sont sortis.

Il est peut-être intéressant de préciser ici dans quelles circonstances j'entraï en contact avec le Musée d'ethnographie.

J'ai déjà eu l'occasion de dire comment j'en vins à adopter, dans le cadre de mon enseignement au collège, le programme d'éducation pour la compréhension internationale préconisé par l'Unesco et j'ai mentionné l'exposition sur la Thaïlande présentée à Neuchâtel dans ce contexte. Or cette exposition fut ensuite partiellement reconstituée par mes soins dans le hall de la Salle de Spectacles du Collège de Saint-Maurice. A Neuchâtel, l'exposition avait eu pour base un matériel préparé par "Fraternité Mondiale" et les organisateurs avaient complété cet ensemble par une série d'emprunts divers. Pour l'exposition de Saint-Maurice, je pouvais disposer du même matériel de base et de quelques pièces aimablement prêtées par Mlle Montandon. Dans le but de remplacer les objets qui n'avaient pas la possibilité de venir en Valais, je fis appel au Musée d'ethnographie de Genève. C'est à cette occasion, en 1962, que Mme Marguerite Lobsiger-Dellenbach, alors directrice de cette institution, me pria de faire des conférences sur les *thanka* tibétains et népalais du Musée, puis, vu le succès de ces conférences, de préparer la publication intégrale de la collection, projet qui aboutit à la parution, en 1970, de mon premier livre: "L'art des *thanka* et le bouddhisme tantrique".

Or, c'est en 1961 que je fis paraître mon premier article sur le bouddhisme: "Le sentier du Bodhisattva dans le bouddhisme du Grand Véhicule" (Echos de Saint-Maurice, novembre 1961).

Précisément, en approchant les diverses traditions du bouddhisme, dans la mesure évidemment où cela m'était possible, je pus voir bientôt se dessiner devant moi, en traits extrêmement forts, l'idéal sublime des Bodhisattvas.

Vous le savez sans doute, on appelle "Bodhisattvas" les êtres qui se sont engagés par un vœu inébranlable à atteindre l'Illumination Suprême et Parfaite, la *Bodhi*, et ont obtenu la certitude de l'atteindre effectivement pour le bénéfice de tous les êtres vivants.

Autrement dit, le Bodhisattva, développant un cœur de grande compassion, tend à devenir un Bouddha parfaitement accompli, capable d'être un guide au sein d'un monde aveugle, capable de conduire à la Grande Paix du *Nirvâna*, par des moyens appropriés à chacun, tous ceux qui sont plongés dans le grand océan de la souffrance.

Ainsi que l'expose avec clarté le Docteur Suzuki, le vœu du Bodhisattva porte sur un double objet: d'abord obtenir la Suprême et Parfaite Illumination; ensuite, délivrer tous les êtres vivants.

Plus j'avancais dans mes études, plus cet idéal s'imposait à moi.

Vous remarquerez que cet idéal est essentiellement mis en lumière par les écoles dites du *Mahâyâna* ou "Grand Véhicule"; et en vérité, ce "véhicule" est vraiment grand, puisqu'il tend uniquement à faire passer dans le domaine inconcevable du *Nirvâna* tous les êtres vivants.

C'est parce que j'ai abordé le bouddhisme à travers ses nombreuses formes chinoises, japonaises et tibétaines que l'idéal du *Mahâyâna* s'est imposé à moi comme le Cœur du *Dharma*, comme le Cœur de l'enseignement du Bienheureux.

A n'en pas douter, c'était certainement à cause de liens noués au cours de vies antérieures. Si j'avais abordé le bouddhisme à travers l'école *Theravâda*, qui prédomine dans l'Asie du Sud, il est fort probable que je n'aurais pas discerné aussi bien ce Cœur.

En effet, même si, dans les Ecritures du *Theravâda*, il y a plusieurs *Sutta* qui décrivent la carrière des Bouddhas et les pratiques des bodhisattvas, cette école met l'accent principalement sur la voie des Auditeurs

(sanskrit: *Srāvaka*), qui conduit le plus rapidement possible au *Nirvāna* individuel, sans référence particulière au *Nirvāna* universel, c'est-à-dire à la Délivrance de tous les êtres vivants, ce que recherche constamment le Bodhisattva.

En s'imposant à moi, l'idéal du Bodhisattva ne me paraissait pas s'opposer à l'idéal de charité et d'amour fraternel qui avait marqué ma vie jusqu'à ce moment-là. Bien au contraire, il me semblait que cet amour, tel qu'il est enseigné dans les Evangiles et les écrits des Apôtres, convergerait avec la grande aspiration des Bodhisattvas. J'en fus d'autant plus convaincu que j'appris incidemment, au cours de mes recherches, qu'on avait découvert en son temps, au cours de fouilles archéologiques en Asie Centrale, région où fleurissaient autrefois de nombreuses implantations de l'église nestorienne et tout autant de monastères bouddhistes, des inscriptions invoquant le "Bodhisattva Jésus".

C'est dans le rayonnement de cette grande idée que je poursuivis mes investigations.

III. Une rencontre mémorable.

Sur ces entrefaites, j'entrepris l'étude de l'ouvrage intitulé: "L'enseignement du Bouddha" (Le Seuil, Paris, 1961), rédigé avec la plus grande clarté par le Vénérable Walpola Rahula, moine de Ceylan et appartenant, par conséquent, à l'école *Theravāda*. Comme vous le verrez, ce livre allait exercer sur mon évolution intérieure une influence décisive.

L'ouvrage de Walpola Rahula est très bien construit: après une courte biographie du Bouddha, il décrit l'attitude mentale bouddhiste (chap.1), puis expose les Quatre Nobles Vérités (chap.2-5), c'est-à-dire ce que l'on peut considérer comme les principes de base du bouddhisme. Le chapitre suivant (chap.6) s'attarde sur un autre principe fondamental du bouddhisme, la doctrine du Non-Soi, ou *Anatta* en pâli. Les deux chapitres qui suivent traitent successivement de la méditation ou culture mentale et de la morale bouddhiste. La seconde partie du livre est constituée par des traductions abrégées de neuf textes importants.

Lors de la première lecture, ce fut le chapitre sur la méditation et la culture mentale qui attira principalement mon attention. C'est lui en effet qui correspondait le mieux à mes préoccupations du moment. Comme ce chapitre donne aussi une description de la méthode dite "d'attention à la respiration", j'eus envie de l'essayer et aussitôt je le fis.

Quelque temps après, je dus me rendre à Paris, ou plus exactement à Sèvres, pour un colloque international des Ecoles Associées de l'Unesco. C'était en décembre 1963 et le programme prévoyait, à la Maison même de l'Unesco, la célébration du 15ème anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.

Au cours des réunions de travail du colloque, je remarquai soudain, parmi les invités, un homme au teint basané et au crâne rasé, vêtu d'une longue robe brune. A première vue, on pouvait le prendre pour un franciscain. En l'observant plus longuement, je m'aperçus que son vêtement était de coupe chinoise. Je demandai à l'un des participants s'il connaissait cet homme; il me répondit: "Je crois que c'est un ami du délégué de Ceylan; si vous voulez, je vais me renseigner."

Le lendemain, la réponse vint: "Cet homme est le Vénérable Walpola Rahula, qui vit à Paris et travaille sur des manuscrits du *Mahāyāna*."

Dès que j'entendis cela, je n'eus de cesse de pouvoir le rencontrer.

Effectivement, il accepta de me recevoir, le jour même de la clôture du colloque, à 5 heures de l'après-midi, me précisant toutefois qu'il ne pourrait m'accorder qu'une heure de temps.

Je me rendis donc chez lui, un petit appartement quelque part dans Paris, je ne me souviens plus du tout où c'était.

Il me reçut avec beaucoup d'amitié. Il commença par m'offrir le thé. Il me demanda d'où je venais et quelles étaient mes occupations dans mon monastère. Pendant un long moment, nous parlâmes de choses et d'autres. Vraiment sans intérêt.

Il insista sur les bons rapports qu'il avait toujours eus, dans son pays, il avait été appelé par des communautés chrétiennes pour présider, en l'absence de prêtres, le service dominical. Comme je m'étonnais de la chose, il me précisa que, lors de ces réunions, il faisait prier les fidèles comme ils en avaient l'habitude, qu'il lisait l'Evangile du jour et le commentait. J'appréciai beaucoup l'explication qu'il me donna, tout à fait significative de la mentalité bouddhiste.

"Vous savez, me dit-il, je leur commentais l'Evangile exactement comme l'aurait fait un prêtre chrétien, les encourageant à suivre les préceptes de leur religion. Pourquoi cela? Parce qu'ils n'attendaient pas autre chose de moi. Ceux qui ont une foi sincère dans l'enseignement chrétien, il ne faut pas les troubler, parce que cela correspond bien à leur aspiration profonde actuelle. Je n'ai pas à détruire leur foi, mais à la respecter et à les aider à en vivre toujours mieux. Mais si quelqu'un vient m'exprimer ses doutes et me dit qu'il n'est plus satisfait, alors je puis l'ouvrir à un autre point de vue."

A un moment de la discussion, il me dit: "Vous savez, je ne crois pas à la charité des chrétiens. Les préceptes de l'Evangile sont très beaux, mais ils ne sont pas accompagnés de conseils pratiques indiquant

comment développer cette charité. Surtout, il manque ce qui forme en quelque sorte la base de la vraie charité et que seul le bouddhisme enseigne: la doctrine du Non-Soi.

Le christianisme met l'accent sur la personne, qu'il considère comme une entité permanente, qui demeurera pour l'éternité. Au contraire, le bouddhisme regarde le Moi comme quelque-chose d'empirique, qui naît de la constatation d'une certaine durée apparente du corps et aussi de l'impression d'une certaine continuité dans la vie mentale. Le Bouddha enseigne à ne pas s'identifier avec ce moi empirique, ni avec aucun des éléments physiques et mentaux qui semblent le constituer.

Ne plus s'identifier avec ce qu'on prend pour un moi permanent et immuable permet de réaliser des choses étonnantes.

Tenez, je vous donne un exemple. C'est une expérience qu'il m'a été donné de faire, il y a quelques années.

Je dus subir une grave opération. Je refusai toute anesthésie. En adoptant l'attitude appropriée, je pus assister paisiblement et en toute conscience, à travers un miroir placé au-dessus de ce corps, tout le travail de chirurgien!"

Comme le temps passait et que je risquais de devoir m'en retourner sans avoir reçu les conseils pratiques que j'étais venu chercher, je me permis de lui poser la question suivante: "Vénérable! Y a-t-il un exercice de méditation permettant, à la longue, de réaliser une telle expérience?"

Il me répondit: "Vous vous intéressez à la méditation?"

Je répondis: "Beaucoup! C'est même pour cela que je suis venu vous voir!"

Il ajouta: "Avez-vous un peu de temps devant vous?"

Je lui dis: "Oui, autant que j'en veux, maintenant que le congrès est terminé, mais c'est vous qui me paraissez ne pas en avoir, puisque vous m'avez précisé au téléphone que vous ne pourriez me recevoir qu'une heure et rien de plus: or, je constate que cette heure est passée!"

Il se mit à rire de bon cœur et répliqua: "Quand vous m'avez téléphoné, je vous ai répondu que je n'avais qu'une heure à vous accorder, parce que des téléphones comme le vôtre sont fréquents et il s'agit généralement de curieux qui, apprenant qu'il y a un moine bouddhiste à Paris, veulent à tout prix le voir. Je les reçois toujours par courtoisie, mais en limitant l'entrevue. Mais si vous me dites que vous vous intéressez à la méditation et que c'est même pour cela que vous êtes venu, cela change tout: dans ce cas, j'ai tout mon temps! Si vous êtes d'accord, je vais vous donner un exercice. Voulez-vous que nous méditions ensemble?"

Comme j'acquiesçai, il reprit avec gravité:

"Dans la pratique du bouddhisme, il y a trois choses. La base, c'est la Moralité. Vous n'avez pas besoin ici de commentaire.

L'important, c'est la Culture mentale, la Méditation. L'esprit est comme un couteau. Il faut l'aiguiser sans cesse afin qu'un jour, il puisse trancher la Réalité.

Ce sera alors la Sagesse, l'aboutissement.

Il faut donc pratiquer la méditation chaque jour, ne serait-ce que quelques instants. Même si vous ne voyez pas de résultats sensibles, persévérez. Quand la graine est plantée, il faut l'arroser chaque jour. Elle mûrit sans qu'on s'en aperçoive et, un beau jour, elle pousse d'elle-même.

Vous êtes assis sur une chaise. En Asie, on a l'habitude de s'asseoir en croisant les jambes, les pieds reposant sur la cuisse opposée. Mais cela n'est nullement nécessaire. L'important, c'est d'avoir le corps bien droit afin que la respiration ne soit pas entravée. On peut s'asseoir sur une chaise ou un tabouret: il faut que le siège ne soit ni trop haut, ni trop bas et aussi qu'il ne soit pas trop moelleux, de manière à pouvoir garder la posture.

Maintenant, pensez que votre colonne vertébrale est comme une pile de boîtes de conserves. Posez les mains simplement sur vos genoux. Baissez légèrement les yeux. Avec le temps, il est préférable de les garder ouverts, sans rien regarder de spécial. Au début, pour prévenir les distractions, il vaut mieux les tenir baissés.

Détendez-vous bien complètement. Décontractez tous vos muscles. Bien. Respirez calmement et naturellement, en gardant les lèvres serrées.

Maintenant, pouvez-vous concentrer votre esprit là?"

A cette question insolite, j'ouvris les yeux et je le regardai. Il tenait sa main droite au bout de son nez et, du pouce et de l'index, il se pinçait la cloison nasale. Je souriai. Il ajouta:

"Votre corps est comme une ville. Fixez votre attention - votre attention seulement, pas votre regard - au bout de votre nez, comme un homme qui s'assiérait à la porte d'une ville et compterait les gens qui entrent et qui sortent. Ce qui entre et qui sort, c'est votre souffle.

Comptez mentalement vos respirations: un, deux, trois...Essayez d'aller jusqu'à dix sans être distrait.

Si vous êtes distrait, et c'est normal que vous le soyez, car notre esprit est difficile à discipliner, ne vous énervez pas, ne vous demandez pas non plus d'où provient la distraction. Reprenez seulement votre exercice et recommencez à compter depuis un.

Certains jours, vous parviendrez facilement à compter jusqu'à dix et d'autres pas. Cela n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est que vous fassiez l'exercice. Quand vous parviendrez ainsi à compter jusqu'à

dix, vous pourrez cesser de compter pour suivre simplement l'air qui entre et qui sort. Persévérez, sans qu'il soit tant besoin d'autre méthode. Le fruit tombera de lui-même quand il sera mûr."

Là-dessus, dans le calme du soir, nous sommes entrés tous les deux en méditation.

Combien de temps dura cet exercice, je ne saurais le dire. A un moment donné, j'ouvris les yeux. Le Vénérable me regardait avec bonté.

Il me dit encore:

"Si vous pratiquez chaque jour, comme je vous l'ai indiqué, vous en ressentirez vite les bienfaits. Vous serez notamment plus fort pour faire face aux difficultés de la vie quotidienne.

Tenez, voici un exemple qui vous convaincra.

Une fois, je reçus un Monsieur qui se trouvait très irritable. Je lui enseignai alors l'exercice que vous venez de faire. Après cela, je lui suggérai de revenir me voir la semaine suivante, le même jour et à la même heure. Mais il ne revint pas."

Je pensai alors: "Ils sont bien nombreux, ceux qui viennent apprendre à méditer, mais bien peu sont ceux qui persévèrent!"

Quelques semaines plus tard, par un heureux concours de circonstances, je rencontrai notre homme. Il me dit avec enthousiasme:

"Vénérable! Votre exercice est formidable! Je l'ai fait chaque jour comme vous me l'aviez demandé et maintenant, je m'aperçois que je n'insulte plus les autres automobilistes dans les embouteillages!"

Le Vénérable me dit alors avec une certaine malice: "Avouez que pour un Parisien, c'est vraiment extraordinaire!"

Il ajouta cependant: "Nombreux sont les bienfaits de la méditation, mais l'important, c'est de progresser vers la Sagesse et vers la Paix."

Quand je fus rentré à Saint-Maurice, je pratiquai cela assidûment. Matin et soir, après mes exercices de Yoga, j'accordai quelques moments à cette méditation.

Le matin, cela me préparait très bien à la demi-heure d'oraison qui avait lieu, comme je l'ai déjà dit, après l'office de Prime. Ma respiration était particulièrement calme et ce m'était facile de lui lier, soit la "prière de Jésus", soit les invocations apparentées dont j'ai parlé. J'éprouvais beaucoup de joie à pratiquer cette forme d'oraison. En même temps, j'avais quelque compassion pour mes confrères, qui se trémoussaient autour de moi sur leur banc, incapables de maintenir longtemps la même posture. Certains s'ennuyaient d'ailleurs prodigieusement: ils amenaient de grosses Bibles à la méditation et ils bâillaient dessus à vous fendre le cœur!

Pendant les mois qui suivirent, je continuai mes recherches. Selon ma méthode favorite, je ne multipliai pas mes lectures, mais je choisis des ouvrages de qualité et je les étudiai à fond, m'efforçant davantage de les bien comprendre, plutôt que d'augmenter mes connaissances.

IV. Une expérience audacieuse.

Au début de l'automne, je repris avec assiduité l'ouvrage du Vénérable Walpola Rahula. A cette deuxième lecture, je découvris des choses qui ne m'avaient pas frappé la première fois. Je tombai notamment sur le passage suivant:

"On peut se demander si la vie a eu un commencement. Selon le Bouddha, un commencement au courant vital des êtres est inconcevable. Celui qui croit que la vie a été créée par Dieu sera surpris par cette réponse. Mais si on lui demande: "Quel est le commencement de Dieu?", il répondra sans hésitation: "Dieu n'a pas de commencement", et sa propre réponse ne lui causera aucun étonnement. Le Bouddha dit: "O moines, sans fin concevable est ce cycle de continuité (samsâra) et le premier commencement des êtres errants, tournant en rond, enveloppés d'ignorance et liés par les empêchements de la soif, ne peu être conçu..."

En lisant cela, je fus choqué. J'étais blessé dans ma foi profonde. La première fois que j'avais lu ce passage, je n'avais pas été frappé. Sans doute ne me sentais-je encore nullement concerné. Je cherchais alors une méthode de contemplation et rien d'autre. Maintenant, je m'étais tout à fait familiarisé avec le bouddhisme: en quelque sorte, il était en train de devenir quelque chose de moi-même. Je ne pouvais donc supporter cette contradiction. Mais comment dissiper ce doute?

J'interrompis quelques jours ma lecture. Puis, je me ravisai. "Tu dois, me disais-je, tu dois prendre le taureau par les cornes et supprimer à tout prix cette contradiction."

Je poursuivis ma lecture.

Un soir de décembre, c'était un vendredi, je lus ceci (p.102):

"Que vous marchiez, soyez assis, vous teniez debout, soyez couché ou dormiez, que vous détendiez ou fléchissiez les membres, que vous regardiez autour de vous, que vous enfiliez vos vêtements, que vous causiez avec quelqu'un ou restiez silencieux, que vous mangiez ou buviez, que vous accomplissiez même les fonctions naturelles - quoi que vous fassiez, vous devriez être pleinement attentif et conscient de votre acte à l'instant même où il est accompli. Cela veut dire que vous devriez vivre ainsi dans le moment présent, dans l'action

présente. Cela ne signifie pas que vous devriez renoncer à penser au passé et à l'avenir. Il vous faut y penser au contraire, mais en relation avec le présent, avec l'action du moment, quand et où cela est à propos."

Plus loin (p.103), il est dit:

"Tant que vous vivrez, vous ne pourrez pas échapper à la vie, quoi que vous fassiez, que vous résidiez dans une ville ou que vous soyez retiré dans une grotte. Vous devez la regarder en face et la vivre. La vie vraie, c'est le moment présent - non pas les souvenirs d'un passé qui est mort et enfui, ni les rêves d'un futur qui n'est pas encore né. Celui qui vit dans le présent se trouve dans la vie réelle et il est le plus heureux."

Ce passage, que j'avais pourtant lu et relu bien des fois, me toucha ce soir-là comme la foudre. Ce fut un éclair d'intense lumière, qui enveloppa ma grande question d'un jour nouveau. Je pensai avoir retrouvé la solution.

Je dis: *"Demain, je tente l'expérience. Je pose l'hypothèse que Dieu n'existe pas et je vois ce qui se passe. Demain, je suis le conseil du bonze et je vis seulement dans chaque moment. Dès l'audition de la cloche qui réveille la communauté, j'essaie de vivre seulement attentif à l'instant présent, sans me tracasser autrement."*

Et je tins parole.

Par la force de ma résolution, dès que j'ouvris l'oeil, je fus attentif. Quand la cloche du réveil retentit, je fus attentif. Quand je posai mes pieds sur le sol et me levai, je fus attentif. Attentif seulement, non pas tendu. Quand j'allai me soulager la vessie, je fus attentif. Quand je fis ma toilette, je fus attentif. En revenant dans ma chambre, à chacun de mes pas, je fus attentif. En m'habillant, je fus attentif. Je fus attentif à chacun des boutons de ma soutane, calmement, sereinement. Et je ne pensai à rien d'autre. La cloche de Prime me trouva encore attentif. Quand je descendis à la Chapelle des Martyrs, je fus attentif à chacune des marches de l'escalier, à chacun de mes pas dans le cloître. Et en récitant les psaumes du matin avec mes confrères, je fus attentif à chaque syllabe, telle qu'elle sortait de ma bouche, au moment même où elle arrivait sur mes lèvres. Ainsi je continuai, calmement, sereinement.

Ma vie profonde en fut transformée. J'eprouvai un bonheur que je n'avais jamais ressenti auparavant. Tout m'apparaissait autrement. Je compris alors que l'enseignement du Bouddha est vrai en son début, vrai en son milieu, vrai en sa fin.

Cependant, on aurait tort de croire que cette expérience extraordinaire me fit rejeter à l'époque l'enseignement chrétien. Je restai avec ma vieille conception: ce n'était-là qu'une expérience de mystique "naturelle", ainsi qu'auraient aimé l'appeler certains théologiens. Je devais donc l'intégrer dans une perspective chrétienne. Je poursuivis mes efforts et c'est dans ce contexte que je tentai d'adapter les méthodes de méditations visualisantes des Tibétains à la contemplation du Christ. Mais de cela, j'ai déjà abondamment parlé.

Il est toutefois intéressant de connaître ce que j'écrivis à la même époque au sujet du bouddhisme. Concluant une étude sur une peinture tibétaine de l'Abbaye: "Târâ aux sept yeux", j'affirmais clairement ceci (Echos de Saint-Maurice, décembre 1964, p.297):

"Au terme de ce commentaire, nous pouvons entrevoir les richesses de vie spirituelle que recèlent habituellement les peintures tibétaines.

Sans doute un catholique, à l'heure où son Eglise lui apprend à considérer avec une attention animée de charité et de compréhension tous ses frères chrétiens et non chrétiens, verra tout ce qui le sépare des bouddhistes: il s'étonnera en particulier de constater dans le bouddhisme l'absence totale de références à Dieu et à sa grâce. C'est qu'en réalité, il ne faut pas craindre de le dire, même s'il a ce visage dans certains pays du globe et pour certaines couches de l'humanité, le bouddhisme ne doit pas être considéré comme une religion au sens où nous entendons ce terme. Au contraire, il faut le regarder comme une culture mentale, comme une philosophie pratique et naturelle visant un but bien défini qu'elle ne prétend aucunement dépasser. Ce but consiste à donner aux hommes le moyen d'aborder toutes les vicissitudes de la vie, toutes les peines et les souffrances, avec un regard serein capable de les dominer, et de maintenir l'esprit dans une paix inaltérable et la bienveillance désintéressée. S'il en est ainsi, comme nous le croyons, peut-être serait-il possible d'entrevoir une certaine correspondance entre le but de l'enseignement chrétien et celui de la doctrine bouddhique, quelque chose de semblable à cette harmonie que tout chrétien se doit d'établir entre la nature et la surnature.

Reste à savoir, et c'est bien là que réside la principale difficulté, si celui qui mène jusqu'à son terme l'expérience bouddhique, peut encore posséder en lui-même cette faim de Dieu qui pousse le spirituel chrétien à ouvrir tout grand son cœur aux influences de la grâce."

V. Approche du Zen.

J'en étais là dans ma recherche, quand je découvris, chez un libraire, l'excellent petit ouvrage de Chang Chen-Chi sur "La pratique du Zen" (trad. Chez Buchet/Chastel, Paris, 1960). J'en fis l'acquisition aussitôt et en entrepris l'étude. Un passage particulier me frappa. Le voici (p.69):

"La réflexion sereine est la connaissance claire dans le calme de l'inconscient, sens que lui prête le Sûtra de diamant lorsqu'il dit: "ne pas fixer l'esprit sur un objet quelconque, alors que la pensée s'éveille". Pour parvenir

à ce stade, il est indispensable d'avoir recours aux conseils d'un maître qui vous indiquera l'entraînement spécial à suivre. Le disciple devra ouvrir "l'oeil de la sagesse", sans quoi il ne pourra jamais arriver à la réflexion sereine. S'il réussit à pratiquer ce genre de méditation, il aura accompli un grand pas dans l'étude du Zen. Ce genre de méditation, pratiquée par la secte Tsao Tung, n'est pas l'exercice courant dans le calme et le silence. C'est la méditation Zen de Prajnâpâramitâ."

"Prajnâpâramitâ", c'est la "Sagesse Transcendante" ou, selon une autre manière de traduire, la "Perfection de Sagesse". En fait, on pourrait aussi traduire cette expression par "Sagesse qui est de l'autre côté", c'est-à-dire sur la rive du Nirvâna. Dans les textes anciens du bouddhisme, elle fait partie des six perfections ou Pâramitâ, qui sont le Don, la Moralité, la Patience, l'Energie, la Contemplation et la Sagesse. La Contemplation, c'est Dhyâna, terme sanskrit rendu par le mot Zen au Japon. Le Zen, c'est donc la contemplation qui fait atteindre la Sagesse Transcendante.

L'expression "Prajnâpâramitâ" désigne également une section des Ecritures du Mahâyâna, section qui subsiste en tibétain et en chinois, et très partiellement en sanskrit. Cette partie des Ecritures comprend de nombreux sûtra portant ce nom, depuis une Grande Prajnâpâramitâ en 100.000 versets jusqu'à une Prajnâpâramitâ en une seule syllabe, c'est-à-dire la syllabe A, origine de tous les sons. Le Sûtra de diamant dont parle Chang Chen-Chi est un texte de cette collection intitulé "Diamant coupeur" (Vajracchedika).

En poursuivant ma lecture de Chang Chen-Chi, je lus encore ceci:

"Si vous ne trouvez pas un maître qui puisse vous aider dans ces exercices de méditation, essayer de travailler en vous inspirant des "Dix Suggestions", qui sont la quintessence même du Zen. L'auteur, surmontant de grandes difficultés, y est parvenu après des années de travail. Il espère sincèrement que ses suggestions seront appréciées et suivies par les quelques Occidentaux qui s'intéressent sérieusement au Zen, et qu'elles les aideront. Voici les "Dix Suggestions":

1. Analyse l'état de ton esprit avant le réveil de la pensée.
2. Lorsqu'une pensée s'éveille, refoule-la et concentre ton esprit sur le travail.
3. Ne perds jamais de vue l'état de ton esprit.
4. Tâche de conserver cette "sensation d'investigation" au cours de tes activités quotidiennes.
5. Tâche de transférer ton esprit dans un "état de choc".
6. Livre-toi souvent à la méditation.
7. Pratique avec tes amis Zen les exercices en rond, dont parle Maître Hsu Yun dans ses discours.
8. Interromps ton activité pour tourner ton regard vers l'esprit.
9. Médite les yeux ouverts pendant de courtes périodes.
10. Lis et relis le plus souvent possible le Sûtra de la Prajnâpâramitâ.

L'étudiant qui suit fidèlement ces "Dix Suggestions" comprendra à la longue le sens profond de la "méditation sereine".

Sans toutefois abandonner l'invocation du Nom de Jésus, j'entrepris de suivre ces dix suggestions à la lettre, simplement comme une pratique profane destinée à un meilleur contrôle du mental. Cette méthode m'apparaissait d'ailleurs comme un perfectionnement de l'attitude proposée par le Vénérable Walpola Rahula, celle qui consiste à être simplement attentif à tout ce que l'on fait.

Je lus plusieurs fois par jour le Sûtra du Cœur de la Grande Sagesse Transcendante, tel qu'il figure dans les "Essais sur le bouddhisme Zen", appliquant ainsi la dixième suggestion. Quant à la marche en rond prévue par la septième suggestion, je ne pouvais évidemment pas la pratiquer; en revanche, faisant les cent pas dans la cour du Martholet ou dans celle que l'on appelle "Grande Allée", je m'exerçai à tourner mon regard vers l'esprit.

Pour faciliter mon investigation, j'utilisai ce conseil de Chang Chen-Chi, qui le donne à propos de l'exercice appelé en Chine "Hua Tou".

Il dit en effet: "Qui récite le nom du Bouddha? Le premier «bout» de la phrase est le mot «qui» sur lequel vous concentrerez votre pensée en essayant de trouver la réponse à la question originelle."

Pour cette exercice, il m'était possible d'utiliser n'importe quelle invocation, n'importe quelle phrase. Le contenu de l'invocation ou de la phrase n'importait guère, puisqu'il s'agissait de me concentrer sur le sujet qui la prononce. Je ne sais trop pourquoi, j'utilisai d'abord pour cette pratique le Mantra bien connu des Tibétains: "Om mani padme Hûm", que je répétais indéfiniment en cherchant à prévenir la naissance de chaque répétition, me demandant: "Qui récite cette formule?"

Je fus aidé dans mon investigation par cette maxime tirée de "La Doctrine de la Claire Lumière", intégrée dans "Le Yoga tibétain et les doctrines secrètes" (Adrien-Maisonneuve, Paris, 1948, p.233):

"La réalisation de la Claire Lumière doit prendre place dans l'intervalle existant entre la cessation d'une pensée et la naissance de la pensée suivante."

Les six règles de Tilopa, que je trouvai au même endroit, me servirent également:

"N' imagine pas, ne pense pas, n'analyse pas, ne médite pas, ne réfléchis pas, demeure dans l'état naturel."

Au bout d'un certain temps de cette pratique, j'en vins à me poser seulement cette question: "Qu'y a-t-il en cet instant?", transférant ainsi mon esprit dans un "état de choc". Je développai alors un grand effort d'investigation, tout en demeurant, bien sûr, dans un état général de calme et de totale décrispation.

Par cet exercice, on se rend compte qu'il est totalement impossible de saisir le sujet qui récite la phrase, ni quoi que ce soit entre les pensées: après coup, on peut appeler "vide", "vacuité", cet insaisissable. En même temps, on s'aperçoit que chaque pensée est elle-même également vide, ne naissant de nulle part et ne s'évanouissant nulle part.

Telle fut donc ma pratique.

Un jour cependant, de longs mois après, alors que j'étais assis sous un marronnier au fond de la "Grande Allée", j'eus comme un éclair. Ce fut comme une plénitude. Ce fut comme une grande compréhension, la compréhension, je crois, de la *Prajñâpâramitâ*.

-Vénérable! Si vous croyez avoir reçu la compréhension de la *Prajñâpâramitâ*, vous est-il possible de nous dire ce en quoi elle consiste? Pouvez-vous, en quelques mots, nous résumer l'enseignement des livres qui portent ce nom?

-Vraiment, vous dire ce qu'est la *Prajñâpâramitâ*, c'est impossible. Les mots ne peuvent pas véritablement la cerner. Il s'agit d'une expérience. Et donc seul celui qui la vit peut savoir ce qu'elle est. On ne peut décrire à autrui ce qu'est le goût d'une mangue. On peut seulement la lui faire goûter.

Je ne vais pas tenter de vous exposer ce qu'est la *Prajñâpâramitâ*. En revanche, je puis vous réciter le *Sûtra* du Cœur de la Grande Sagesse Transcendante, dans ma propre traduction faite d'après la version chinoise de Xuan Zang.

Ce texte fait allusion à tous les phénomènes qui se présentent à notre esprit, en utilisant les catégories définies par le Bouddha, à savoir: les Cinq Agrégats que l'on trouve en soi-même (Formes matérielles, Sensations, Perceptions, Formations telles que définitions, raisonnements, sentiments et volitions; enfin, Consciences); les six facultés, leurs objets et les six consciences qui naissent de leurs contacts; les douze causes interdépendantes commençant avec l'ignorance pour finir avec "Vieillesse-et-mort"; enfin, les Quatre Vérités fondamentales du bouddhisme.

Tous ces phénomènes sont déclarés vides, mais cela doit être interprété à la lumière de ce que je vous ai expliqué plus haut à partir de ma propre expérience.

Le texte d'ailleurs décrit une telle expérience, celle du Bodhisattva Avalokiteçvara, dont le nom est interprété en chinois comme "Seigneur de la Contemplation". C'est le Bodhisattva plein de compassion que les Tibétains invoquent au moyen de ce *Mantra* que j'ai cité: "*Om Mani Padme Hûm*", c'est-à-dire: "Om! Joyau dans le Lotus! Hûm!"

Ecoutez donc ce *Sûtra* en vous souvenant de ce que j'ai dit: "*Sûtra* du Cœur de la Grande Sagesse Transcendante."

"Quand le Bodhisattva "Seigneur de la Contemplation" s'exerce dans la profonde Sagesse Transcendante, il voit clairement: les Cinq Agrégats sont tous vides, et ainsi il se libère de tous les nœuds de la souffrance.

Sâriputra! La Forme ne diffère pas du Vide, le Vide ne diffère pas de la Forme; la Forme, c'est le Vide; le Vide, c'est la forme. Avec la Sensation, la Perception, la Formation, la Conscience, c'est pareil.

Sâriputra! Tous les phénomènes ont le caractère du Vide: ils ne naissent pas et ne s'éteignent pas. Ils ne sont pas souillés et ils ne sont pas purs. Ils ne croissent pas et ne décroissent pas.

C'est pourquoi, dans le Vide, il n'y a pas de Forme, ni de Sensation, de Perception, de Formation, de Conscience.

Pas d'œil, d'oreille, de nez, de langue, de corps, d'esprit.

Pas de forme, de son, d'odeur, de goût, de contact, de pensée.

Pas de sphère de l'œil et ainsi de suite jusqu'à: pas de sphère de la conscience mentale.

Pas d'ignorance ni d'épuisement de l'ignorance, et ainsi de suite jusqu'à: pas de vieillesse-et-mort et pas d'épuisement de la vieillesse et de la mort.

Pas de Souffrance, pas d'Origine, pas de Cessation, pas de Chemin.

Il n'y a ni Sagesse, ni Obtention.

Et comme il n'y a pas d'Obtention, parce que le Bodhisattva s'appuie sur la Sagesse Transcendante, son cœur est sans obstacles.

Et comme il est sans obstacles, il est sans crainte: il écarte toutes les pensées décevantes et vaines, et c'est le Nirvâna Suprême.

Tous les Bouddhas des Trois Temps, parce qu'ils s'appuient sur la Sagesse Transcendante, obtiennent la Suprême et Parfaite Illumination.

C'est pourquoi, tu dois savoir que la Sagesse Transcendante, c'est la Grande Invocation Divine, c'est la Grande Invocation Merveilleuse, c'est l'Invocation Suprême, c'est l'Invocation Incomparable, capable d'écarter toutes les souffrances.

Oui! C'est vrai! Ce n'est pas un mensonge!

Par conséquent, tu dois dire l'Invocation de la Sagesse Transcendante.

Dis-la tout de suite!

C'est-à-dire:

Gate gate paragate parasamgate bodhi svâhâ!

(Parti, parti, parti de l'autre côté, complètement parti de l'autre côté, Illumination, salut!)

Sûtra du Cœur de la Sagesse Transcendante."

VI. Questions essentielles.

-Vénérable! Quand vous avez posé l'hypothèse que Dieu n'existe pas et qu'ensuite vous avez fait l'expérience de la Vacuité suivant la méthode *Zen*, cela a dû soulever en vous de graves problèmes de conscience, puisque vous avez dit n'avoir pas rejeté l'enseignement chrétien.

-A vrai dire, pas tellement.

En premier lieu, parce que celui qui fait ce genre d'expérience se trouve en quelque sorte et par le fait même à l'abri de tels tourments.

Ensuite, sur le plan de l'intelligence, je m'étais fait une fois pour toutes le raisonnement suivant. De deux choses l'une: ou Dieu existe ou il n'existe pas. S'il n'existe pas, mon hypothèse est conforme à la vérité et aucun problème de conscience ne peut surgir à ce propos. Si au contraire Dieu existe, il est identique, par définition, à la Vérité-en-soi, à la Vérité absolue. En conséquence, je ne saurais être en désaccord avec lui puisque, du moins j'en ai toujours été intimement persuadé, c'est avec un cœur sincère que je cherche la vérité.

Vous me direz peut-être que dès cette époque, j'avais perdu la foi. Si vous pensez que la foi, c'est l'adhésion à des définitions dogmatiques, vous avez sans doute raison. Mais aucune définition dogmatique ne peut cerner complètement la Réalité ultime, qui est au-delà de tout concept. De ce point de vue, j'avais une foi beaucoup plus profonde: pour moi, en effet, la foi, c'est l'adhésion de l'homme à un idéal qui le dépasse, c'est l'amour de ce qui est au-delà de tout. L'homme peut bien exprimer cette foi en des termes aberrants, du moins selon un certain point de vue, mais en son essence même, sa quête sincère de la Réalité ultime le mène nécessairement au but.

C'est avec une attitude semblable que j'abordai la question de la survie. M'étant permis de mettre en doute l'existence de Dieu, je pouvais en faire autant avec la question, vraiment primordiale pour l'être humain, de la mort et de la survie.

Quelqu'un a dit que la mort est la seule chose qui soit certaine, mais que rien n'est aussi incertain que la survie. A ce propos, je tins le raisonnement suivant, qui se trouve d'ailleurs correspondre à une argumentation du Bouddha rapportée dans un livre des Ecritures de l'école *Theravâda*: de deux choses l'une: ou il y a survie, ou il n'y a pas survie. Selon les données de la science, on ne peut pas affirmer qu'il y ait survie, mais on ne peut pas non plus affirmer qu'il n'y en ait pas. Il n'y a pas de preuve ni dans un sens, ni dans l'autre.

Admettons qu'il n'y ait pas de survie.

Dans ce cas, il n'y a plus personne à la mort pour s'en rendre compte. La mort ressemble à l'entrée dans le sommeil: il y a pleine conscience, puis, sans qu'on s'en rende compte, la conscience s'éteint: bien qu'il y ait dans le sommeil encore des activités au niveau du subconscient, du point de vue de la claire conscience, c'est l'obscurité.

La même chose avec la mort: il y a activité mentale, puis il n'y en a plus. S'il n'y a pas de survie, c'est le trou noir définitif.

Et s'il n'y a pas ainsi de survie, c'est la même chose pour celui qui a cru à la survie et pour celui qui n'y a pas cru. Nul n'est déçu. La différence entre les deux s'est faite avant la mort, au cours de la vie qui vient s'achever: la différence consiste en ceci: celui qui a cru à la survie a eu, s'il s'est efforcé de se bien comporter, une raison d'espérer et une paix intérieure que probablement n'aura pas eues celui qui n'y a pas cru. C'est tout.

Imaginons maintenant qu'il y ait survie.

Dans ce cas, il vaut mieux y avoir cru et avoir agi en conséquence. Bien qu'il n'y ait aucune preuve en faveur de la survie ou en faveur de l'absence de survie, il est plus sage d'admettre qu'il y a survie et de se conduire de manière à n'en être pas surpris. En effet, s'il y a effectivement survie, celui qui y a cru ne sera pas surpris, mais celui qui n'y a pas cru, comment sera-t-il alors?

Dans cette seconde hypothèse, le problème est de savoir comment se conduire afin d'être prêt à cette éventualité.

C'est un tel raisonnement que je tenais alors.

Mais en réalité, j'étais dans une disposition intérieure où cette question ne se posait pas vraiment. Etant plongé dans l'exercice du *Zen* ou, si vous préférez, de la *Prajñâpâramitâ*, je pensais ainsi: actuellement, en ce moment précis, à regarder objectivement les choses, il n'y a rien d'autre qu'une pensée transitoire. L'esprit n'est qu'un flux d'impressions fuyantes, instantanées, et ce flux lui-même n'est qu'une pensée illusoire. Que les impressions soient d'origine sensible ou purement mentale, qu'il s'agisse de sensations, de sentiments, de

jugements et de raisonnements, tout n'est que pensée. Il y a cette pensée-ci; il y a cette pensée-là; il y a cette pensée-ci, puis celle-là, puis celle-là, et ainsi de suite, sans qu'il soit possible de voir comment cela naît et comment cela meurt.

A la mort, ce ne peut être que pareil. Quoi que ce soit qui apparaisse alors, que ce soit Dieu ou démon, ou quoi que ce soit d'autre, ce ne sera qu'impression passagère dans l'esprit. Si donc cet esprit a maintenant pris l'habitude d'être sans attaches, s'il demeure, ainsi que le disent les Sages, dans son état naturel, il sera également sans attaches au moment de la mort, car pour lui, la mort ne sera aussi que pensée passagère, et il en sera de même après, si, selon l'hypothèse adoptée, il y a survie.

Là je compris, si j'ose dire, ce qu'est le *Nirvâna*. Et aussi pourquoi l'on affirme que le *Nirvâna* n'est pas en dehors du *Samsâra*, ce cycle douloureux de naissances et de morts.

Le *Nirvâna*, par rapport au *Samsâra*, n'est pas un état différent d'existence, comme un paradis qui serait différent de ce monde-ci. Il n'est pas non plus néant. Le *Nirvâna*, c'est une nouvelle manière d'être, une nouvelle manière de réagir aux phénomènes de l'existence, une manière de réagir consistant précisément à n'être plus troublé par aucun de ces phénomènes.

Quand l'esprit, succession de pensées, en ce moment même, est calme et sans attaches, c'est pour lui le *Nirvâna*. S'il est attaché, c'est le conditionnement du *Samsâra*.

Voilà comment je concevais les choses.

-Vénérable! Je croyais que le Bouddha avait enseigné la doctrine des vies successives. A vous entendre, j'ai l'impression que ce n'est pas le cas. Pouvez-vous m'éclairer sur ce point?

-Dans l'enseignement du Bouddha, on doit toujours distinguer ce qui appartient au domaine de la Vérité absolue et ce qui relève de la Vérité relative. Le domaine de la Vérité absolue, c'est celui de la *Prajñâpâramitâ*, c'est celui du *Nirvâna*. Le domaine de la Vérité relative, c'est celui du triple monde dans lequel se trouvent les êtres vivants à cause de leurs actes. C'est une question de point de vue: les êtres vivants ordinaires ne saisissent que ce qui appartient au domaine de la Vérité relative. Seuls, les illuminés peuvent comprendre ce qu'est la Vérité absolue.

Quand le Bouddha s'exprime, il ne peut le faire qu'en termes relatifs. Au moyen de ces termes relatifs, il décrit tout ce qui appartient à la Vérité relative et il donne aux êtres le moyen d'atteindre par eux-mêmes le domaine de la Vérité absolue.

Quand il parle, le bouddha expose ce qui est compréhensible pour ceux qui l'écoutent.

Ainsi, quand le Bouddha explique pourquoi il est plus sage de croire à la survie que de n'y pas croire, c'est en vue de ceux qui, n'y croyant pas, pensent que tout leur est permis.

Ordinairement cependant, pour la masse des êtres vivants, il enseigne la doctrine des vies successives.

Remarquez en passant cette particularité de l'enseignement du Bouddha: le Maître s'adresse à des interlocuteurs précis et grâce à sa profonde connaissance des caractères et dispositions intérieures des êtres; il répond à chacun en fonction de ses interrogations les plus intimes. D'un autre côté, le Bouddha ne dogmatise jamais. D'une certaine manière, il serait plutôt de la libre-pensée. Il ne faut rien admettre qui ne s'impose pas à soi à la suite d'une sage réflexion. Par conséquent, disait-il: "*ne vous laissez pas guider par des rapports, par la tradition ou par ce que vous avez entendu dire. Ne vous laissez pas guider par l'autorité de textes religieux, ni par la simple logique ou l'inférence, ni par les apparences, ni par le plaisir de spéculer, ni par des vraisemblances possibles, ni par la pensée "il est notre maître"*". Et il ajoutait: "*Lorsque vous savez par vous-mêmes que certaines choses sont défavorables, fausses ou mauvaises, renoncez-y...Lorsque par vous-mêmes, vous savez que certaines choses sont favorables et bonnes, acceptez-les et suivez-les.*" (Cité par W. Rahula, l.c.p.21)

En conséquence, le Bouddha ne demandait pas une adhésion aveugle à ses disciples. Il leur donnait un point de vue, un éclairage sur la réalité. Libre à eux de l'accepter ou de le refuser. Et il ne condamnait personne, que l'on croie ou non en lui; que l'on accepte ou non son enseignement. C'est dans ce contexte qu'il enseignait la pluralité des vies en dépendance des actes, de même que le moyen de se libérer complètement de la nécessité de renaître,

Les deux Vérités ressemblent à une roue qui tournerait autour d'un axe immobile. C'est un peu comme un manège pour les enfants. Les êtres ordinaires évoluent sur la circonférence: pour eux, le monde se transforme sans cesse et leur vie n'est qu'un maillon parmi d'innombrables vies successives. Les Sages se tiennent au centre: pour eux, le problème de la naissance et de la mort ne se pose pas.

Quoi qu'il en soit, mon effort pour établir une synthèse harmonieuse entre bouddhisme et christianisme se poursuivait.

J'avais alors terminé de mettre au point la méditation sur le *Mandala* du Christ, tout autant que l'exercice sur les "*cakra*" qui en dérivait. De cela j'ai déjà abondamment parlé et je n'y reviens pas. Dans la pratique cependant, je m'inspirais beaucoup de l'ouvrage déjà cité: "*Le Yoga tibétain et les Doctrines secrètes*".

Je m'inspirais notamment du passage suivant qui concerne la méditation sur la forme corporelle du Bouddha (p.135):

"Si l'on fait usage du premier de ces objets, la forme corporelle, on peut avoir soit une statue en métal soit un tableau. Ou bien, faire une visualisation de la forme corporelle du Bouddha, jaune comme l'or bruni, embelli de tous les signes et marques, rayonnant et revêtu des trois robes de l'Ordre, et penser qu'il est ainsi toujours présent devant soi."

Il était très facile de mettre cela en pratique. Il suffisait de prendre une image du Christ et de méditer dessus. C'est ce que je pouvais faire avec le *Mandala* de mon invention, que je construisais mentalement, soit devant moi, comme une brillante image reflétée dans un miroir, soit à l'intérieur de mon propre cœur.

J'aimais en particulier méditer sur Jésus à l'âge de douze ans, tel qu'il apparaissait, ainsi que je l'ai dit, sur l'icône de Notre-Dame de l'Apparition, me plaisant à contempler en Lui l'Image parfaite de la Divine Sagesse.

Cependant, en pratiquant de la sorte, j'éprouvais comme une sorte de malaise. Il me semblait être assis entre deux chaises!

Jusqu'alors, j'avais toujours bien distingué deux plans: celui que j'ai déjà appelé le "Plan de la Grâce" et celui d'une culture mentale naturelle, envisagée comme la servante de la Grâce, c'est-à-dire en fait comme une préparation à l'oraison chrétienne.

Ce que je pratiquais du bouddhisme, c'étaient des méthodes que l'on peut considérer comme "neutres": l'attention à la respiration ou la simple observation du mental, de manière à réaliser le détachement de la pensée. Si j'utilisais des méthodes visualisantes, c'était en quelque sorte en les "baptisant", puisque je les appliquais à des images ou à des symboles chrétiens.

VII. Méditation sur le Bouddha Amitâbha.

Un soir cependant, je n'y tins plus.

C'était, je crois, au cours de l'été 1966. Par une sorte de nécessité intérieure, je dus à tout prix, après mes exercices habituels de Yoga et en guise de méditation, m'appliquer à la visualisation de l'image du Bouddha. Dans mon esprit, c'était-là une méditation sur un "Saint du dehors".

Je ne me concentrai cependant pas sur la forme corporelle du Bouddha Sâkyamuni, le Bouddha "historique", ainsi que le recommandait le texte tibétain cité, mais sur l'un des cinq grands Bouddhas "mystiques", le Bouddha qui règne sur l'Ouest, Amitâbha, "lumière Infinie".

Ce choix n'était pas dû au hasard. Il répondait aussi à une impérieuse nécessité intérieure.

Vous vous rappelez l'impression profonde que le Nom de ce Bouddha avait suscitée en moi quand, pour la première fois, je l'avais lu dans le petit ouvrage de Maurice Percheron.

Lisant ce Nom, j'avais tressailli de joie. Une petite graine avait été ainsi plantée dans mon cœur: tôt ou tard, elle devait porter son fruit.

En réalité, ce Bouddha n'avait pas cessé de susciter mon intérêt. J'avais notamment été amené à étudier plusieurs peintures tibétaines du Musée d'ethnographie le représentant, en vue d'abord d'une conférence en ce même musée (1965), puis d'un article dans la revue des "Etudes asiatiques" (vol. XX, 1966).

Dans ce but, j'avais lu les "Trois *Sûtra* de la Terre Pure", tels qu'ils avaient été publiés en traduction anglaise par F. Max Müller "Sacred books of the East", (vol. XLIX, Oxford, 1894). A l'époque, il ne m'était pas encore possible de lire ces textes dans leur version chinoise considérée comme canonique: je ne possédais pas ces textes et mon étude du chinois ancien, comme d'ailleurs du tibétain classique, n'en était encore qu'à ses débuts. La traduction anglaise de deux de ces *sûtra* avait été réalisée sur la base d'originaux sanskrits, tandis que le troisième *sûtra*, qui ne subsiste plus en cette langue, avait été traduit du chinois.

Ces trois *sûtra* sont entièrement consacrés au Bouddha Amitâbha, appelé aussi Amitâyus, ainsi qu'au lointain monde *Sukhâvatî* où ce Bouddha est dit résider actuellement dans la direction occidentale.

Les deux noms de ce Bouddha révèlent son essence et son activité: en tant qu'Amitâbha, "Lumière Infinie", il a pour essence la Suprême Sagesse de l'Illumination Parfaite; en tant qu'Amitâyus, "Vie Infinie", il représente l'activité de la Grande Compassion sans limites, qui ne se lasse pas de venir en aide aux êtres vivants, partout dans l'immensité de l'univers, prolongeant inlassablement sa vie dans le plan d'existence appelé "*Sukhâvatî*", "Terre Heureuse".

Dans la tradition tibétaine, ce Bouddha est rouge; il est représenté assis sur une fleur de lotus, les mains reposant l'une sur l'autre devant le bas-ventre et supportant un bol à aumônes. C'est la posture et le geste de la contemplation.

Ce soir-là, me fondant sur l'un des *thanka* du Musée, je me concentrai sur ce Bouddha Amitâbha.

Je me le représentai d'abord aussi grand que la paume de ma main et je restai face à face avec l'image ainsi construite, rouge comme un rubis d'une pureté incomparable, rayonnant de la lumière sans limite du soleil couchant.

Au bout d'un moment, je fis grandir cette image jusqu'à la taille d'un homme assis. Et je demeurai devant lui en contemplation.

Ensuite, je fis grandir encore cette image, et puis encore.

Pour finir, Amitâbha devint aussi grand que l'univers, embrassant toutes choses, pénétrant toutes choses, sans limites.

Par un procédé inverse, le Bouddha redevint semblable à un homme assis: il fut ensuite de la taille d'une main, de la taille d'un ongle, de la taille d'une tête d'épingle.

Ensuite, il s'est dissout dans la vacuité...vide, vide.

Et je demeurai ainsi, calme, immensément calme.

Dans les mois qui suivirent, m'inspirant des exercices dits "du Transfert de la Conscience", je méditai sur Amitâbha assis sur une fleur de lotus issue de mon propre cerveau. De ma tête en effet sortait la tige d'un merveilleux lotus et c'est sur ce lotus que brillait le corps du Bienheureux. Je demeurai souvent ainsi avec cette précieuse image au sommet de ma tête. Et mon esprit restait immobile en cet endroit, longtemps, longtemps.

Je ne peux pas dire ce que je ressentais alors. Je n'éprouvais aucune joie à demeurer ainsi, je n'éprouvais aucun bonheur, mais c'était seulement le calme, la paix, comme la surface d'un lac paisible, un calme immense et attentif.

Entretemps, j'avais pris connaissance des "textes fondamentaux" publiés en français dans "Le bouddhisme japonais" (albin Michel, Paris, 1965). Comme vous le savez peut-être, ce livre s'ouvre par deux écrits appartenant aux écoles de la Terre Pure ou, si vous préférez, à l'Amidisme japonais: "Le Serment en une feuille" (*Ichī Mai Kishōmon*) du Saint Homme Hōnen, et "Le Traité qui déplore les hérésies" (*Tannishō*), recueil de paroles du Saint Homme Shinran.

Ces deux textes projetaient un éclairage tout à fait différent sur la doctrine des Trois *Sūtra* de la Terre Pure. Rejetant en effet comme un enseignement provisoire les méditations visualisantes contenues dans le *Sūtra* de la Contemplation et, par conséquent, ma manière de me concentrer sur l'image du Bouddha Amitâbha, ils mettaient l'accent sur la seule récitation du Nom de ce Bouddha, Amida en japonais, accompagnée de la ferme conviction, la Foi, que cela suffit à assurer infailliblement, aussitôt après la mort, la renaissance dans le Monde Occidental du Suprême Bonheur, la *Sukhāvātī* du Bouddha Amitâbha.

A cette époque, une telle doctrine me rebutait pour plusieurs raisons.

En premier lieu, elle exigeait de ma part une foi exclusive dans la Bouddha Amida. Cela, je ne pouvais pas le concilier avec ma foi chrétienne. Jusqu'alors, je le répète, mon idée avait été de mettre les méthodes du bouddhisme au service de l'oraison chrétienne.

Tant que je m'étais contenté d'être attentif à ma respiration ou de contrôler mes pensées au moyen de la voie du Zen, il n'y avait pas eu de problème. Même un exercice de concentration sur l'image d'un Bouddha, que j'avais considéré comme un "Saint de l'Extérieur", aurait pu à la rigueur se supporter. Mais me mettre soudain à tout rejeter, aussi bien la foi chrétienne que les divers moyens bouddhistes utilisés jusqu'alors, pour ne plus garder, avec une foi exclusive, que le *Nembutsu*, invocation du Nom du Bouddha Amida, dans la conviction que cela suffit au salut, cela, je ne pouvais l'admettre.

Ainsi rebuté, il me fallait trouver autre chose.

Il y avait d'ailleurs une autre raison qui m'empêchait d'accepter l'enseignement de Hōnen et de Shinran.

Le but de *Nembutsu* enseigné par ces maîtres, c'est d'obtenir la renaissance au Pays du Suprême Bonheur aussitôt après la mort. Autrement dit, ceux qui récitent le Nom du bouddha Amida mettent leur espoir essentiellement dans la vie prochaine.

En bon Occidental que j'étais, je voulais au contraire "tout, et tout de suite"! Les méditations que j'avais pratiquées jusqu'alors portaient rapidement leurs fruits. En outre, les diverses formes du bouddhisme qui les préconisaient promettaient la réalisation dès cette vie-ci, du moins dans certaines conditions. Le Zen m'enseignait par surcroît à réaliser la *Prajñāpāramitā* dans l'instant présent. Aussi ne pouvais-je donner mon plein accord à un enseignement qui promettait monts et merveilles pour la vie future, sans rien apporter, du moins je le croyais, dans la vie présente.

Ce fut la deuxième raison qui me poussa à ne pas adopter la pratique du *Nembutsu*.

Mais il y en eut aussi une troisième, et c'est de celle-ci qu'il me faut parler maintenant.

VIII. Nichiren et le Sūtra du lotus.

Les "textes fondamentaux" figurant dans "Le bouddhisme japonais" n'étaient pas seulement consacrés à la doctrine amidique. Il y avait aussi "Les Notes conformes au Trésor de la Vraie Loi" (*Shōbō Genzō Zuimonki*) du Maître Dōgen, fondateur de l'école Soto-Zen, et quatre écrits, soit deux lettres et deux traités, du moine Nichiren, origine de l'école qui porte encore aujourd'hui son nom.

Je ne dirai rien du traité de Dōgen, car, il me faut l'avouer je n'ai jamais réussi à le lire jusqu'au bout: il m'a en effet toujours semblé suprêmement ennuyeux!

Par contre, je me passionnai pour l'enseignement de Nichiren.

Beaucoup de gens disent que la doctrine de Nichiren est fumeuse. Ce n'est pas du tout l'impression qu'elle me donna. Elle me plut au contraire par sa vigoureuse clarté et sa grande simplicité.

Comme vous le savez sans doute, Nichiren proclama la prédominance d'un seul livre, le *Sûtra* du Lotus de la Loi Merveilleuse (*Myôhorengekyô*; sanskrit: *Saddharmapundarika*).

Se référant à la doctrine des Ages de la Loi, Nichiren considéra comme caduques toutes les Ecritures du bouddhisme, sauf le *Sûtra* du Lotus et, comme compléments, quelques textes apparentés.

La doctrine des Ages de la Loi, connue avec des variantes par les diverses traditions bouddhiques, affirme que l'enseignement de chaque Bouddha, comme toute chose en ce monde, est transitoire. Bien que la Loi soit en elle-même éternelle, qu'il y ait ou non des Bouddhas pour la prêcher, qu'il y ait ou non des êtres vivants qui l'étudient et la mettent en pratique, elle est soumise aux vicissitudes et à l'impermanence, dès qu'elle est énoncée en paroles et en mots. C'est comme une roue à qui l'on donne une impulsion de la main et qui, tournant par elle-même en vertu de cette impulsion, tend peu à peu à se ralentir jusqu'au moment où elle s'arrête de tourner. La prédication de la Loi en ce monde va de même en se dégradant, selon un processus dont la longueur dépend de la masse de mérite et de savoir accumulée par chaque Bouddha durant ses vies antérieures.

Après un Age de la Loi Correcte, on a ainsi un Age de la Loi Copiée, puis un Age de la Loi Décadente, enfin un Age de la Disparition de la Loi, à la suite de quoi apparaît un nouveau Bouddha qui remet en mouvement la Roue de la Loi.

A l'époque de Nichiren, on disait que le monde était entré dans la période de la Loi Décadente, période en laquelle il devient pratiquement impossible d'atteindre la Réalisation. En parcourant les Ecritures, Nichiren découvrit que seul, le *Sûtra* du Lotus pouvait encore délivrer les êtres au cours de cette période. C'est pourquoi, il en fit la pierre de touche de son enseignement.

-Vénérable! Pouvez-vous nous exposer en quelques mots l'enseignement du *Sûtra* du Lotus?

-Il faut avouer que le *Sûtra* du Lotus est vraiment un livre extraordinaire. Sans doute assez rébarbatif pour un esprit occidental à cause de son style, fait de longueurs et de continuelles répétitions, il devient d'une clarté limpide, quand, sous la guidance des Maîtres de l'école *Tendai*, puis de Nichiren, on en perce la coquille et on en goûte la substantifique moëlle.

Je vais essayer de vous faire goûter un peu de cette substance intime du *Sûtra*.

Deux idées sous-tendent tout l'ensemble du discours, lequel est donné à Râjgir, sur le Mont Vautour.

Tout d'abord, il y a l'idée que, si le Bouddha prêche les trois voies, à savoir: celle des Auditeurs ou Disciples, celle des Bouddhas Individuels et celle des Bodhisattvas, cette dernière aboutissant à l'état de Bouddha parfaitement accompli, il n'y a en réalité qu'un seul véhicule, celui des Bouddhas. Les deux premières voies ne sont que des moyens provisoires destinés à préparer les êtres à adopter la troisième.

Les deux premières voies, faut-il le rappeler, sont orientées vers une libération personnelle, tandis que la troisième envisage la délivrance de tous les êtres vivants.

Plusieurs paraboles illustrent cet enseignement.

La deuxième grande idée du *Sûtra*, c'est qu'en réalité, tous les êtres, quels qu'ils soient, finiront par devenir des Bouddhas parfaitement accomplis.

Cette conception s'exprime au moyen de prophéties: le Bouddha annonce leur future bouddhité à toutes les sortes d'êtres qui sont venus sur le Mont Vautour pour écouter l'enseignement du *Sûtra* du Lotus.

A un moment donné, un *Stûpa*, c'est-à-dire un monument funéraire en forme de dôme surmonté d'une sorte de parasol, se met à sortir de la terre et à s'élever dans le ciel. Il est en pierres précieuses et d'une beauté incomparable. Le Bouddha Sâkyamuni, qui prêche le *Sûtra*, s'élève à son tour dans les airs: il ouvre le *Stûpa*: à l'intérieur se trouve assis, plongé dans la contemplation, l'ancien Bouddha Prabhûtaratna. Sâkyamuni prend place à son côté, tandis que de son corps émanent d'innombrables formes de Bouddhas. Les Bouddhas des dix directions apparaissent également, de sorte que l'espace est tout rempli de Bouddhas. Et toute l'Assemblée du Mont Vautour est elle-même soulevée dans les airs.

Il y a ensuite un tremblement de terre et celle-ci se fend de toutes parts. De ces fentes sortent de merveilleux Bodhisattvas de la couleur de l'or, qui forment quatre troupes innombrables.

A la demande de Maitreya, Sâkyamuni annonce que ces bodhisattvas ont été éduqués par lui depuis des millénaires, d'où leur incomparable beauté. Comme Maitreya s'étonne, disant que Sâkyamuni n'a pas pu former tous ces Bodhisattvas, n'étant devenu Bouddha que depuis quarante ans, le Maître proclame le chapitre intitulé: "Durée de la Vie du *Tathâgata*". C'est le chapitre essentiel du *Sûtra*: le Bouddha révèle qu'il est en réalité Bouddha depuis un temps extrêmement lointain et qu'il a encore devant lui une vie sans limites: de temps en temps, il apparaît dans le monde pour stimuler les êtres, mais il manifeste aussi le Nirvâna en disparaissant de la vue des êtres. La mort du Bouddha est en réalité fictive: c'est un moyen habile, afin que les êtres, ne voyant plus

le Bouddha avec leurs yeux de chair, se mettent à le chercher avec leur œil spirituel, faisant effort pour se purifier.

Le *Sûtra* dit aussi que les Bodhisattvas sortis de la terre apparaîtront dans le monde quand l'enseignement de Sâkyamuni entrera dans l'Age de la Décadence, et qu'alors ils sauveront le monde en proclamant le *Sûtra* du Lotus.

Toute une philosophie a été tirée de ce *Sûtra* par les Maîtres du T'ien-t'ai chinois, puis du Tendai japonais. Cette philosophie s'exprima dans la courte formule suivante: "Une pensée égale trois mille pensées" (jap.: *Ichinen sanzen*).

Pour obtenir cette curieuse opération qui défie toutes les lois de l'arithmétique (!), on commence par distinguer dix plans d'existence, à savoir: les Six Destinées et les Quatre Voies.

Les Six Destinées sont bien connues de tout étudiant du bouddhisme: il s'agit des Dieux, des Humains, des Animaux, des Titans, des Esprits affamés et des Tourments infernaux.

Les Quatre Voies sont celles des Auditeurs ou Disciples, des Bouddhas Individuels, des Bodhisattvas et des Bouddhas parfaitement accomplis.

Ces dix plans correspondent aux diverses catégories d'êtres mentionnés dans le *Sûtra*.

Comme le *Sûtra* insiste sur le fait que tous les êtres, quels qu'ils soient, deviendront des Bouddhas, on considère que le Plan des Bouddhas parfaitement accomplis représente la nature originelle de tous les êtres conscients.

Chaque plan est caractérisé par un état d'âme particulier: le Plan des Dieux par la joie, le Plan des Humains par une joie teintée de souffrance, le Plan Animal par un sentiment de crainte, le Plan des Titans par l'insatisfaction de l'envieux, le Plan des Esprits affamés par le désir insatiable, le Plan infernal par l'hostilité.

A ces états correspondent des passions et des erreurs: les Dieux pensent faussement que leur bonheur est éternel; les Humains se complaisent dans l'affirmation d'un égo illusoire; les Animaux vivent dans la stupidité, les Titans dans la jalousie, les Esprits affamés dans la cupidité et le désir de possession; enfin, ceux qui sont dans les tourments sont en proie à la haine et à la colère.

Les Quatre Voies, qui impliquent un état favorable et heureux, sont caractérisées respectivement par l'étude, la concentration, la compassion pleine d'amour, enfin par la sérénité d'un esprit sans attaches.

Si nous plongeons notre regard à l'intérieur de notre cœur, nous voyons que tous ces plans d'existence sont présents en nous et que tantôt ils se manifestent et tantôt ils demeurent latents. Il apparaît ainsi que les dix plans sont interchangeable et que ces transformations arrivent à chaque instant.

Quand je suis heureux, c'est le Plan des Dieux qui se manifeste en moi: quand j'étudie, c'est le Plan des Disciples; si je suis concentré, c'est le Plan des Bouddhas Individuels; si je me montre orgueilleux ou égoïste, c'est ma nature humaine qui s'affirme, tandis que le désir passionné ou la haine font de moi un Esprit affamé ou un être tourmenté dans l'Enfer. Quand la compassion et l'amour désintéressé me font agir, je deviens un Bodhisattva, mais si j'agis d'une manière stupide et instinctive, me voilà semblable aux Animaux.

Les Dix Plans se transformant constamment les uns dans les autres, je peux les multiplier par dix et j'obtiens ainsi une centaine de plans.

Les Dix Plans peuvent cependant se présenter sous dix aspects différents, qui sont évoqués au deuxième chapitre de la version chinoise usuelle du *Sûtra* du Lotus. Ces dix aspects sont l'essence, la nature, la substance, la puissance, l'acte, la cause, la condition, le fruit, la rétribution, enfin le fait que tous ces aspects se succèdent indéfiniment. En multipliant les Cent Plans par les Dix Aspects, j'obtiens mille pensées.

En multipliant ces mille pensées par les trois temps, le présent, le passé et l'avenir, car tout se suit selon la loi de causalité, j'obtiens trois mille pensées, lesquelles sont toutes présentes, d'une manière latente, en celle qui est immédiatement perçue.

J'ai dit comment se manifestent les Plans, mais je n'ai pas dit comment apparaît l'état du Bouddha parfaitement accompli, qui est notre vraie nature. Comment faire apparaître le Plan du Bouddha est la grande question que se pose Nichiren.

-Vénérable! A quelle époque vécu Nichiren?

-Il vécut au Japon au XIIIème siècle, durant l'époque dite de Kamakura, période de l'histoire où s'affermir au Pays du Soleil Levant le pouvoir militaire des *Shôgun*, généralissimes aux mains desquels les Empereurs se voyaient contraints de confier l'administration des provinces.

Ayant obtenu la conviction que le *Sûtra* du Lotus était le seul livre capable de sauver les êtres dans l'Age de la Loi Décadente, Nichiren se considérait comme la manifestation du Premier des Bodhisattvas sortis de la terre, ses disciples devant en constituer les troupes innombrables. Sa mission et celle de ses disciples consistaient par conséquent à prêcher partout le *Sûtra* du Lotus, afin que tous les êtres obtiennent la Délivrance.

C'est dans une telle perspective, d'allure prophétique, qu'il révéla les "Trois Mystères".

Le premier "Mystère" est un *Mandala* de son invention, composé essentiellement d'inscriptions, mais par la suite, on construisit aussi au moyen d'images.

Ce *Mandala*, ou plutôt ce *Mandara*, ainsi qu'on dit au Japon, est tout à fait remarquable. Les inscriptions qui y figurent résumant admirablement l'enseignement du *Sûtra*. Au centre, il y a le Grand Titre du *Sûtra* sous la forme de l'invocation: "*Nam-Myôhô-Renge-Kyô*", "Révérence au *Sûtra* du Lotus de la Loi Merveilleuse!"

Cette invocation, calligraphiée en gros caractères, est flanquée des invocations aux Bouddhas Sâkyamuni et Prabhûtaratna, puis celle des Bouddhas des dix points de l'espace et de ceux qui sont émanés du corps de Sâkyamuni. S'intercalent entre ces invocations, celles des quatre chefs des Bodhisattvas sortis de la terre. C'est le premier rang. Dessous sont invoqués les Bodhisattvas de l'Assemblée du Mont Vautour et de saints moines représentant les Disciples et les Bouddhas Individuels. On distingue aussi les noms de Dieux sur ce deuxième rang. Plus bas sont mentionnés le Roi des Titans et celui des Dragons, ce dernier représentant tous les animaux. On distingue aussi les noms des Ogresses qui symbolisent les Esprits affamés et ceux de criminels destinés aux Tourments Infernaux.

Les invocations à quelques grands maîtres du *Mahâyâna* et la signature de Nichiren complètent l'ensemble, qui est inséré entre les noms des Quatre Grands Rois Célestes régnant sur les points cardinaux.

La présence des Quatre Grands Rois Célestes signifie que le *Mandara* contient la totalité des êtres et que les Dix Plans y sont contenus, le Plan du Bouddha ayant la forme du "*Nam-Myôhô-Renge-Kyô*" et des divers Bouddhas invoqués.

En définitive, celui qui contemple ce *Mandara* regarde en lui comme en un miroir l'image de son propre cœur.

Les deux autres "Mystères" sont étroitement liés au premier. C'est d'abord le Grand Titre ou *Daimoku*, qui constitue la pratique essentielle: c'est la proclamation du *Sûtra* du Lotus au moyen de la formule indiquée. Quant au troisième "Mystère", c'est le centre de cette proclamation par toute la terre, sorte de "Mecque" du bouddhisme de Nichiren, mais qui est en fait variable suivant les différentes branches et les mouvements dérivés de l'école.

Il y a quelque chose d'exaltant dans la doctrine de Nichiren, et l'on comprend que de nombreux mouvements et sous-sectes nés à l'époque moderne s'en réclament.

Là-dessus, je lus plusieurs articles, plutôt dépréciatifs il est vrai, sur la "Société pour la création des valeurs" ou *Sokkagakai*, mouvement laïc attaché au *Nichiren-Shôshû*, l'Enseignement orthodoxe de Nichiren. Ces articles me donnèrent l'idée de pousser plus loin mon étude.

J'écrivis alors au Consulat du Japon à Genève, afin d'obtenir d'autres informations. Je reçus en réponse, aimablement, plusieurs volumes contenant des écrits de M. Daisaku Ikeda, alors le dynamique président de la "Société pour la création des valeurs". Comme ces ouvrages constituaient un prêt limité, je m'empressai de les lire, traduisant et notant des passages entiers. Beaucoup d'aspects de la doctrine de Nichiren y étaient présentés en termes clairs et modernes, parfaitement adaptés aux préoccupations de l'humanité au XXème siècle. C'était sans doute là l'une des causes de l'extraordinaire expansion de cette forme de bouddhisme. Il y avait cependant deux points qui me chicanèrent et qu'il fallait que je tire au clair: c'était d'une part l'identification de Nichiren Daishônin avec le Bouddha Originel; d'autre part, c'était la notion de *Shakubuku*, la méthode de propagation proposée par l'association.

Sur ces entrefaites, je dus me rendre à Paris pour étudier la collection de *thanka* du Musée Guimet. C'était en vue de ma publication sur la collection similaire, quoique bien plus modeste, du Musée d'ethnographie de Genève. Nous étions alors en juillet 1967 et je m'installai chez les Pères Assomptionnistes de la rue François 1er, dans une petite chambre située sous le toit et véritablement écrasée de chaleur. Tous les jours, je me rendais au Musée Guimet, soit pour travailler directement sur les peintures, soit pour consulter la riche bibliothèque.

J'avais obtenu, je ne sais plus comment, l'adresse du centre du *Nichiren-Shôshû* à Paris. C'était alors à Neuilly, dans une maison très calme précédée d'un jardin. Je m'y rendis un soir. Ma tenue ecclésiastique suscita d'abord une certaine méfiance parmi les quelques jeunes gens qui se trouvaient là, dans une sorte de hall servant aussi de salon d'accueil. Quand j'eus expliqué le but de ma venue, ils prévinrent le Docteur Eiichi Yamasaki, président de l'association pour la France et l'Europe. Celui-ci vint aussitôt et me parla fort aimablement. Comme il ne semblait pas maîtriser la langue française, suivant les questions que je posais, il faisait un signe à l'un des jeunes présents et celui-ci me donnait la réponse. Nous parlâmes ainsi longuement.

A un moment donné, on me conduisit dans une salle voisine convertie en temple: les murs et le plafond étaient entièrement blancs mais l'autel, en plusieurs parties, s'ornait de laque noire avec des parements métalliques dorés.

L'armoire sacrée contenant le Grand Objet Fondamental de Vénération, le *Dai Gohonzon*, était également noire et or. Comme il devait y avoir une célébration, plusieurs personnes avaient déjà pris place sur de modestes bancs de bois, joignant les mains avec un chapelet noué entre elles et absorbées dans une récitation silencieuse du *Daimoku*. L'armoire était ouverte et l'on y voyait, brillamment éclairé, le *Kakémono* en brocart blanc et or où était insérée une copie du *Mandara* écrit par Nichiren le 12 octobre 1279 et signé de sa main. Tel est en effet le Grand Objet Fondamental de Vénération dans la *Nichiren-Shôshû*.

Au cours de la discussion, j'avais acquis une petite brochure contenant les textes de la pratique matinale et vespérale, ainsi que le chapelet de graines brunes dont les deux sections se terminaient par des boules de fils blanc. Quand on m'avait remis la brochure, j'avais demandé: "*Tous les textes sont en chinois avec transcription de la prononciation japonaise, existe-t-il une traduction de ces passages du Sûtra?*" M. Yamasaki avait alors répondu: "*Il ne vous est pas nécessaire de savoir pour le moment ce que ces textes signifient: pratiquez assidûment et récitez le Daimoku: ensuite seulement vous comprendrez.*"

Quand tout le monde fut rassemblé dans le temple, la pratique commença: récitation répétée de passages des chapitres deux et seize du *Sûtra* du Lotus, entremêlée de solennelles proclamations de "*Nam-Myôhô-Renge-Kyô*". Une longue et rapide répétition de cette invocation suivit. Après un moment de silence, nous nous séparâmes.

J'y retournai le dimanche suivant pour assister à la projection d'un film sur le mouvement. Ce film présentait les diverses activités du *Nichiren-Shôshû*, aussi bien sur le plan religieux que social, éducatif et même politique. Une large place était accordée aux congrès de l'association, avec grands spectacles donnés dans un stade immense. On pouvait admirer la parfaite ordonnance des figures mouvantes qu'exécutaient des milliers de jeunes gens et jeunes filles sur la pelouse, ainsi que celles que les foules juchées sur les gradins réalisaient au moyen de panneaux colorés.

En fait, cela me plaisait beaucoup moins. Vous savez, j'ai toujours été réfractaire aux mouvements de masse et je n'ai jamais goûté les défilés de majorettes! Je trouve cela hideux!

Heureusement, après ce film, il y eu de nouveau une réunion de pratique dans le temple, suivie d'une discussion animée avec quelques-uns des jeunes présents, qui m'invitèrent à revenir le mardi suivant pour une réunion d'étude ou *Zadankai*.

Je m'y rendis donc à l'heure fixée, - c'était le soir, - pour voir ce qui allait se passer.

Nous étions là une dizaine de personnes. Ce genre de réunion se tient par petits groupes sous la présidence d'un membre plus ancien, qui dirige le débat.

La séance se déroule de la manière suivante:

Chacun est censé avoir reçu le bulletin mensuel contenant quelques traductions de textes et des articles assez courts exposant tel ou tel point de la doctrine.

Le président attire l'attention des participants sur des pages déterminées. A tour de rôle, chacun lit un passage, lequel est chaque fois longuement discuté.

La réunion se déroula exactement de cette manière.

Au bout d'environ une heure, M. Yamasaki fit son apparition et nous pûmes lui poser des questions, celles d'ailleurs qui étaient restées en suspens au cours de la discussion.

Lors de cette soirée, je pus me rendre compte que les connaissances des participants étaient plus que limitées, en tout cas assez confuses. En sortant, je fis l'acquisition d'un certain nombre de numéros du bulletin, de manière à pouvoir les étudier à mon retour à Saint-Maurice.

Effectivement, c'est ce que je fis. Pendant quelque temps, je me conformai aux directives du *Nichiren-Shôshû* concernant la pratique.

J'entretins aussi une correspondance avec l'un des jeunes membres, un Sénégalais, qui me sembla avoir été discrètement désigné pour maintenir le contact avec moi.

Tout cela ne dura que quelques semaines.

Les deux questions que je m'étais posées restaient entières, ou plutôt, recevaient une réponse négative.

Il y avait la question concernant Nichiren.

Dans la *Sokkagakai*, ce moine était identifié, ai-je dit, au Bouddha Originel. La notion de Bouddha Originel découle notamment du chapitre seize du *Sûtra*, quand Sâkyamuni proclame qu'il est Bouddha depuis un passé incalculable et que tantôt il se manifeste et tantôt il disparaît. Que le moine Nichiren soit la parfaite manifestation, pour notre époque, de ce Bouddha-là, il m'était impossible de l'admettre. Ce que j'avais découvert de la vie et de la personnalité du *Daishônin* me laissait deviner un personnage impossible, provocateur, intolérant et quelque peu fanatique: étroit d'esprit, en dépit de l'ampleur de ses interprétations du *Sûtra* du Lotus.

L'autre question concernait la propagation de la Loi, le *Shakubuku*.

D'après la *Sokkagakai*, prêcher le *Sûtra* du Lotus dans le monde entier, c'est le seul moyen d'établir la paix entre les nations. L'idée est certes généreuse et correspond à la pensée de Nichiren. Ce dernier insistait beaucoup là-dessus et il annonçait avec assurance l'abolition de toutes les religions autres que la sienne; pour conjurer les vicissitudes de ce temps-là, il importunait le gouvernement shôgounal en le priant de supprimer toutes les autres sectes.

En application de ce principe, mon jeune correspondant m'écrivit pour m'exhorter à rompre le plus vite possible avec le catholicisme et la prêtrise. Je devais tout laisser tomber, me disait-il, et me consacrer entièrement à la propagation du *Sûtra* du Lotus.

Or, à ce moment-là, je n'étais pas du tout mûr pour envisager une solution aussi radicale. Ce qu'il me proposait, je ne pouvais l'admettre. Je le lui dis très franchement dans ma réponse. Je lui rappelai aussi que lors

des discussions tenues à Paris, il m'avait été bien précisé que le *Nichiren-Shōshū* n'exigeait pas de ses nouveaux membres une adjuration de leur ancienne religion.

Mon correspondant me rétorqua avec netteté que j'avais sans doute mal compris: de toute manière, il m'était impossible de recevoir le *Gohonzon* sans rompre avec mes pratiques religieuses antérieures.

Si je ne pouvais pas tout abandonner pour propager le *Sūtra* du Lotus, c'était à cause de mon mauvais *Karma*. Il me souhaitait néanmoins de pouvoir le rencontrer à nouveau dans l'une de mes vies futures.

Cette réponse, vous le devinez, me déplut fortement.

D'un autre côté, ne pas pouvoir recevoir le *Gohonzon* me chicanait beaucoup. Normalement, la pratique enseignée par le *Nichiren-Shōshū* doit s'effectuer devant le Grand Objet Fondamental de Vénération. Là où se trouve le temple de l'école, il est toujours possible de s'y rendre et d'y pratiquer, soit en commun, soit individuellement. La coutume japonaise, et cela vaut pour toutes les écoles bouddhiques, exige cependant que l'on pratique à la maison. C'est pourquoi, les nouveaux membres du *Nichiren-Shōshū* reçoivent un petit Kakémono portant le *Mandara* préparé par le *Daishōnin*. Le problème, c'est que l'on ne reçoit pas ce *Gohonzon* automatiquement. Habituellement, les "Objets Fondamentaux de Vénération" des diverses écoles peuvent s'acheter au Japon dans les magasins spécialisés. Mais ce n'est pas le cas pour le *Nichiren-Shōshū*, qui considère le *Gohonzon* comme une sorte de récompense dont on bénéficie lorsqu'on a suffisamment prouvé sa foi en faisant *Shakubuku*: dans la pratique, on est jugé digne de cette récompense quand on a transmis l'enseignement à au moins deux personnes.

Vous comprenez facilement que, dans ma condition, il m'était bien difficile de convertir qui que ce soit à la *Sokkagakai*!

Pour toutes ces raisons, je ne pus continuer mes recherches de ce côté.

L'épisode *Sokkagakai* ne fut qu'un intermède sans lendemain et je revins à mes études antérieures.

En réalité cependant, ce contact avec l'école de Nichiren me força à me poser sérieusement la question de l'harmonisation possible entre les méthodes du bouddhisme et la foi chrétienne. Plus grave encore était la question de savoir si la philosophie proposée par le Bouddha, qui me pénétrait de plus en plus sans que je m'en rende toujours compte, était conciliable avec la vision chrétienne du monde et la conception du salut qui en résultait.

En fait, la chrysalide n'était pas encore assez développée pour percer et rejeter son cocon de soie!

IX. Triste humanité.

-De telles recherches ne transparaient-elles pas au dehors? Si ce fut le cas, Vénérable! Ne provoquaient-elles pas des réactions de la part des autres chanoines?

-Vous pensez juste! Je crois en effet que la plupart de mes confrères étaient au courant de mes recherches dans le domaine des religions orientales.

J'avais fait déjà paraître plusieurs articles sur ce sujet et le tiré à part de mon étude sur la Roue de la Vie tibétaine, parue dans le Bulletin annuel du Musée d'ethnographie (1963), avait même été déposé au Grand Salon des Chanoines.

D'autre part, beaucoup savaient que je parlais longuement des religions d'Asie dans le cadre de mes cours de géographie et d'histoire. Je m'étais fait une règle, dans l'esprit des Ecoles associées de l'Unesco, d'ouvrir l'esprit de mes élèves à ce qui formait en quelque sorte l'âme des peuples dont nous étudions l'environnement géographique, les conditions de vie, les problèmes économiques ou l'histoire.

En présentant l'Amérique, je parlais des anciennes civilisations précolombiennes. S'agissait-il de l'Afrique, j'évoquais les empires d'autrefois et tentais de faire comprendre la véritable nature de ce qu'on appelle l'animisme. L'étude des pays arabes s'accompagnait tout naturellement d'une introduction à l'Islam, et ainsi de suite pour le reste de l'Asie: il y avait donc des leçons sur l'hindouïsme, le bouddhisme, le confucianisme, le taoïsme et le *Shintō*. En traitant de l'Europe, pour mieux faire comprendre les problèmes des peuples de l'Est, je fis une introduction au marxisme et donnai même un abrégé du Manifeste communiste de Marx et Engels. Dès 1966, j'agrémentai les cours sur la Chine d'une présentation du Petit Livre Rouge du Président Mao. Selon mon tempérament, je parlais de toutes ces choses avec un certain enthousiasme, soulignant toujours les côtés positifs.

Quand j'enseignais la langue française, j'adoptais les mêmes principes, au moyen de lectures notamment. Je profitais aussi des dictées hebdomadaires pour élargir l'horizon de mes élèves. Mon choix portait sur des textes suivis permettant ensuite, non seulement d'enseigner les lois de l'orthographe, mais de provoquer une réflexion et un débat sur le fond. Les textes choisis se rapportaient aux mêmes grands thèmes que ceux que j'abordais en géographie et en histoire. D'autres sujets plus généraux n'étaient pas oubliés: je me souviens avoir dicté des textes concernant les Droits de l'Homme et d'autres tirés des œuvres du Père Teilhard de Chardin.

Vous pouvez imaginer que tout cela était bu comme du petit lait par la plupart des étudiants. Il y avait tout naturellement quelques notes discordantes. Ceux qui n'étaient pas d'accord pouvaient s'exprimer librement. C'était l'occasion de discussions passionnantes, soit en classe, soit dans ma chambre, après les heures de cours.

Il y eut des élèves qui vinrent me demander de les initier au Yoga, d'autres reçurent de moi la méditation sur la respiration. Quelques-uns me prièrent de leur donner de plus amples informations sur le bouddhisme. Deux d'entre eux poussèrent même assez loin cette étude: de leur plein gré, ils n'hésitèrent pas à utiliser certaines méthodes que j'expérimentais moi-même et ils adoptèrent quelques principes de la philosophie bouddhiste.

Ce que je ne savais généralement pas, c'est que certains de mes élèves, avec la malice propre à leur âge, aimaient placer d'autres professeurs dans l'embarras en se fondant sur ce que je racontais dans mes leçons; pire encore: revenus à la maison, ils s'évertuaient à faire enrager leurs parents de la même manière.

Ces comportements ne pouvaient que me nuire, mais apprenant la chose, je ne m'en effrayai pas. Je trouvai même cela un peu piquant. Danser sur la corde raide, au bord du gouffre, ne me faisait pas peur!

A vrai dire, j'avais toujours plus ou moins "senté le fagôt".

Au tout début de ma vie sacerdotale, je m'étais déjà compromis en défendant la thèse de l'inexistence historique de saint Maurice et de ses compagnons. Je soutenais, en effet, qu'à l'origine du culte de ces martyrs, il y avait eu la découverte, vers 380, de tombes communes dans le cimetière gallo-romain d'Agaune et que, sur des indices imprécis et incontrôlables, on avait conclu qu'ils avaient donné leur vie pour la foi chrétienne. J'ai d'ailleurs quelque part dans mes papiers, un petit ouvrage tout près sur la question, fondé sur la méthode mise au point par les Pères Bollandistes.

Cette prise de position avait eu une incidence sur ma vie.

Une protectrice que j'avais alors, Mme Anne Fialho, veuve d'un ministre plénipotentiaire du Brésil, M. Octavio Fialho, et femme brillante tant par son intelligence pénétrante que par sa haute culture, avait suggéré à mes Supérieurs de me faire poursuivre des études. Il lui avait été répondu que si j'avais déjà une telle tournure d'esprit, ce serait bien pire certainement après un séjour dans une Université!

Allais-je donc partir au loin pour parfaire ma formation? Non! Je fus nommé vicaire dans la Vallée de Bagnes. J'étais fort désappointé. J'avais rêvé de vie contemplative et je me trouvais en plein dans l'action. Je détestais la montagne et la neige et j'étais comme exilé au fond des Alpes avec l'obligation de desservir des villages où le soleil ne se montrait plus l'hiver pendant quatre mois! J'aurais peut-être sombré dans la mélancolie ou une médiocrité dévote, si Madame Fialho ne m'avait pas alors redonné courage en m'invitant à poursuivre coûte que coûte mes recherches et soutenant mes efforts dans le domaine de l'œcuménisme. C'est elle qui m'initia à la pensée de Teilhard de Chardin, dont j'acquis et lus peu à peu tous les ouvrages.

Après quelques mois pénibles d'adaptation, et grâce à la gentillesse de la population, je me mis à exercer mon ministère dans l'esprit de mes propres recherches. Je discutai beaucoup avec les gens. Assez vite, certains me trouvèrent dangereux!

J'avais pris l'initiative d'expliquer longuement le catéchisme aux enfants, afin de leur apprendre à réfléchir sur leur foi: or, cela ne s'était jamais vu! J'avais lancé des idées dans le sens d'une meilleure compréhension des autres confessions chrétiennes: cela, c'était un monde! Imaginez qu'à l'époque, l'opinion de la plupart des catholiques valaisans, clergé en tête, se trouvait assez proche des positions actuelles des intégristes. J'appris vite qu'il ne fallait pas dire n'importe quoi devant n'importe qui. Je fus néanmoins bien accueilli par ceux qui n'étaient pas, comme on disait, "du bon bord", entendez par là, les radicaux et les socialistes, parfois pratiquants, mais avec intelligence, souvent non-pratiquants ou même libres-penseurs. Je me fis d'excellents amis parmi eux. Or, c'était justement quelque-chose à ne pas faire!

Des plaintes furent adressées, d'abord à mon curé, le Chanoine Louis Ducrey, homme compréhensif, puis à l'évêché de Sion, dont dépend la paroisse de Bagnes: dans l'espace d'une ou deux semaines, je me retrouvai à l'Abbaye de Saint-Maurice avec des cours de français, de géographie et d'histoire.

Je souligne ici qu'à aucun moment je n'ai tenu dans mon enseignement ou ma prédication des propos pouvant être jugés hérétiques. Ce que je disais pouvait paraître inhabituel pour les braves gens d'une vallée des Alpes, mais c'était conforme à ce qu'affirmerait, quelques années plus tard, le 2ème Concile du Vatican. D'une manière générale, je peux dire que mes sermons étaient appréciés: je cherchais à diriger l'esprit de mes auditeurs vers une vision plus profonde des vérités de la foi; je les incitais à regarder à l'intérieur d'eux-mêmes tout autant qu'à pratiquer l'amour fraternel.

Les circonstances allaient toutefois changer et rendre ma position délicate.

Tandis que je poursuivais au Collège de Saint-Maurice mes efforts d'éducation pour la compréhension internationale, il arriva un événement qui allait se montrer lourd de conséquences pour la vie de l'Abbaye.

Au matin de la fête de l'Epiphanie, en 1960, le Directeur de l'Internat fut trouvé mort dans son lit.

Que faire en plein milieu de l'année scolaire?

La nécessité fit loi: en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, son successeur fut nommé par les Autorités abbatiales: il s'agissait d'un chanoine de ma génération avec lequel j'avais toujours entretenu des relations amicales. C'était un homme plein d'excellentes qualités, mais peu préparé à la fonction qu'il devait assumer. Intellectuel de haut niveau, il se voyait requis de faire preuve de qualités d'administrateur. Celles-ci

étaient d'autant plus nécessaires qu'on se trouvait alors dans une période de grands changements: les constructions d'un nouveau collège s'achevaient à peine et l'Internat s'étendait maintenant à l'ensemble de l'ancien bâtiment. Tout était par conséquent à réorganiser.

Après la période habituelle "d'état de grâce", on s'aperçut que les choses n'allaient pas aussi bien qu'on aurait pu le souhaiter, et comme toujours dans la vie quand les choses commencent à aller mal, la situation tendait à empirer. Le nouveau directeur maîtrisait mal le personnel de service, ce qui entraînait de fâcheuses conséquences sur les conditions d'hygiène de la maison. D'autre part, il avait tendance à s'appuyer sur une coterie d'élèves à sa solde, qui faisaient figure de privilégiés aux yeux de leurs camarades; bien pire: certains passaient même pour des agents secrets de renseignement! L'esprit de la maison en souffrait, si bien que la discipline se détériora peu à peu.

En outre, le nouveau directeur ne s'entendait pas très bien avec quelques-uns de ses surveillants, de jeunes chanoines ayant des notions quelque peu différentes au sujet de l'éducation des adolescents.

La Communauté fut assez vite renseignée sur la situation: le directeur parlait de son côté et les surveillants incriminés de l'autre. Et les élèves racontaient leur propre version des faits. Comme toujours dans ces cas-là, ce qui était aussi gros que le petit doigt apparaissait rapidement, à travers la lentille grossissante de la rumeur publique, sous l'aspect d'une patte d'éléphant. Comme toujours également, ceux qui entendaient les doléances de l'une des parties avaient tendance à se ranger du côté de celle-ci. Il en résulta une certaine tension dans la Communauté.

Le processus de détérioration ayant suivi son cours, le principal intéressé décida de réagir. Il se plaignit des surveillants auprès de notre abbé-évêque. Ce faisant, il rejetait aussi la responsabilité de ses déboires sur le Maître des Novices, qui avait formé ses jeunes collaborateurs, et sur le Recteur du Collège, dont il critiquait la politique de développement. Il entonna un couplet à mon intention, m'accusant de saper son autorité. Dans un document écrit, il réclamait le départ de ceux qu'il incriminait. L'évêque remit à chacun d'entre nous une copie du réquisitoire nous concernant. J'y étais accusé essentiellement de deux choses: j'avais transformé ma chambre en fumoir pour les élèves n'ayant pas droit à l'usage du tabac; dans le cadre de mes cours, je dénigrais la religion catholique, attaquais l'autorité du Pape, et prônais le bouddhisme.

Pour appuyer sa démarche, l'accusateur menaçait de démissionner de son poste. En réalité, cette menace était une sorte de chantage, car celui qui le proférait pensait qu'il serait difficile, voire impossible, de trouver un remplaçant, non seulement capable, mais prêt à accepter la fonction.

Pendant ce temps, la situation devenait de plus en plus intenable. A mesure que les jours passaient, le directeur devenait davantage détesté. Un soir même, je ne sais plus en quelle circonstance, les internes, au moment de former les rangs pour gagner le réfectoire, s'étaient couchés dans les couloirs et s'étaient mis à crier des slogans réclamant sa démission. Je ne sais ce qui se passa réellement: ce que je viens de dire traduit ce qui me fut raconté à l'époque.

Et l'évêque faisait traîner les choses!

Sous divers prétextes, il temporisait. En réalité, il cherchait discrètement l'homme-miracle, capable de redresser la situation.

Et cet homme-miracle, il le trouva!

Dès lors! Les événements se précipitèrent: ceux dont on voulait voir les talons restèrent en place et celui qui exigeait leur départ dut s'en aller. Ainsi fut fait.

La riposte ne se fit pas attendre. Plainte fut adressée à Rome et Rome envoya sur place un visiteur apostolique, en l'occurrence un chanoine de Prémontré. Pour mener son enquête, celui-ci, conformément aux usages, interrogea un par un tous les membres de la Communauté. Après cela, il retourna dans la Ville Eternelle pour faire son rapport. Les mois passèrent.

Nous étions en 1967: c'était l'année où devaient se tenir, conformément aux Constitutions du monastère, les assises du Chapitre Général. Ce fut à cette occasion que le couperet de la Sacrée Congrégation des Religieux tomba. Les compétences étaient réparties différemment entre l'évêque, le Conseil et le Chapitre Général. Selon les nouvelles dispositions, l'évêque devenait pratiquement dépendant, pour toute décision, du Conseil abbatial, et comme ceux qui avaient demandé la Visite Apostolique avait réussi à y faire élire plusieurs confrères de leur tendance, on peut imaginer que les choses n'allaient pas en rester là. D'autant plus que le visiteur apostolique lui-même, qui aurait dû rester neutre, soutenait discrètement cette sorte de parti.

Effectivement, alors que la nouvelle année scolaire venait de commencer, - on était donc en septembre, - le Maître des Novices reçut l'avis qu'il devait songer à résilier sa fonction: l'intéressé n'hésita pas une minute: il démissionna avec effet immédiat. Ayant reçu un avis semblable, le Recteur ne tergiversa pas davantage: il remit sa démission avec effet prévu pour la Toussaint (1er novembre).

Je pensais que mon sort n'allait pas être meilleur. En fait, on me laissa quelque répit. Au printemps cependant, le nouveau recteur me convoqua et me fit des remontrances: mon comportement, me dit-il, nuisait à la "corporation". Il prétendait aussi que les élèves m'insultaient en classe! C'était de la pure invention.

Je me permis d'en faire part aux élèves eux-mêmes: ils prirent parti pour moi et se mirent à travailler avec une ardeur jamais vue, voulant en quelque sorte prouver par leurs actes que les accusations portées contre moi étaient fausses.

C'étaient surtout mes élèves de géographie qui étaient visés. Or, j'avais l'habitude de leur donner des sortes de schémas de mes leçons. Ils devaient les reproduire dans des cahiers qu'ils étaient libres d'illustrer à leur manière, y introduisant toutes sortes de documents complémentaires. Quand je rassemblai ces cahiers à la fin de l'année, afin d'y mettre une note, ma surprise fut grande: la plupart étaient calligraphiés avec soin comme je n'en avais jamais vus: un certain nombre étaient pour ainsi dire enluminés, décorés même avec de l'encre d'or; il y avait des cartes reproduites en couleur et de nombreuses photographies, tirées le plus souvent de magazines. Quand je vis cela, je songeai à les montrer à l'évêque, afin qu'il se fasse une idée concrète sur mon enseignement. Par la suite cependant, je renonçai à en faire usage et je gardai ces cahiers pour moi dans le but de les rendre ensuite à leurs propriétaires.

Durant l'été, le nouveau recteur exigea mon déplacement. La décision n'intervint cependant qu'à la fin du mois d'août.

Je fus convoqué aux aurores chez le Prieur. A la fin de Prime, je me rendis chez lui. Il y avait là un autre membre du Conseil. On me signifia que j'étais déplacé: comme aux dires du recteur, il s'avérait que j'étais incapable d'enseigner, il ne m'était plus possible de rester au Collège de Saint-Maurice. En conséquence, - remarquez la logique toute ecclésiastique de la décision, - j'étais nommé professeur à l'Ecole de Commerce de Sierre. Mon sang ne fit qu'un tour: je répondis que non et sortis en claquant la porte.

J'avais de bonnes raisons pour agir de la sorte. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que tout cela résultait d'une basse manœuvre.

L'illogisme de la décision, comme aussi le fait que c'était des membres du Conseil qui me la signifiaient et non l'évêque, me conféraient le droit de refuser. Je n'avais pas fait le vœu d'obéissance entre les mains du Conseil, mais entre les mains de l'évêque et dans les limites des Constitutions. Je n'étais donc pas tenu d'obéir.

Quand je développai cette idée devant l'évêque, il me dit: "*Vous avez raison, mais si vous voulez la faire valoir pour justifier votre refus, (ils) vont vous entraîner dans toute une procédure et ne cesseront de vous embêter: essayer de trouver un autre argument.*"

Par chance, une indiscretion m'avait appris que certains chanoines de la Communauté de Sierre ne voyaient pas d'un bon œil mon arrivée parmi eux. J'en fis part à l'évêque, qui en fut tout réjoui: "*C'est très bien, me dit-il, je vais dire au Conseil que dans ces conditions, je ne puis vous imposer d'aller à Sierre; entretemps, nous allons certainement trouver une autre solution.*"

Effectivement, après quelques démarches infructueuses ici ou là, il fut décidé, sur la suggestion du Chanoine Léon Dupont-Lachenal, d'origine genevoise comme moi, avec l'appui de l'Abbé Robert Damon, curé de Saint-Joseph, ma paroisse d'origine, et avec l'accord de Mgr Marcel Bonifazzi, vicaire général de Genève, et de M. L'Abbé Edmond Chavaz, curé du Grand-Saconnex, que je me rendrais dans cette dernière localité afin d'y remplir la fonction de vicaire.

C'est ainsi que je revins m'installer à Genève.

Là, comme les devoirs du ministère me laissaient quelque répit, je pus poursuivre mes recherches. J'achevai bientôt la publication de "*L'Art des *thanka* et le Bouddhisme tantrique*" et je reçus de M. André Jeanneret, directeur du Musée d'ethnographie, la proposition d'assumer la responsabilité des collections du Département Asie de l'institution à laquelle il présidait. C'était en automne 1969.

-Veuillez m'excuser, Vénérable! Est-il indiscret de vous demander quels furent vos sentiments au cours de ces événements pénibles? J'imagine assez que vous avez dû ressentir quelque rancune à l'égard de ceux qui, à tort ou à raison, s'étaient efforcés de vous nuire.

-De la rancune! Pour quoi faire? J'avoue que cela ne m'est jamais venu à l'esprit. C'est certainement là un effet de ma pratique des enseignements du Bouddha. En celui qui écoute en effet ces enseignements et cherche à les mettre en pratique, notamment au moyen de la méditation, il se lève une disposition nouvelle. Cette disposition nouvelle empêche tout naturellement et par elle-même l'éclosion de pensées comme celle de la rancune, celle de la haine, et même aussi celle de l'amour possessif, source de tant de maux. Cette disposition découle de la pratique, sans que l'on fasse d'autre effort dans ce but.

Quand le Bienheureux enseigne les Quatre Efforts Corrects, qui consistent à empêcher la naissance des pensées mauvaises, à empêcher qu'une fois nées, elles se développent, à faire naître de bonnes pensées et à les développer quand elles sont nées, c'est pour ceux qui débutent sur la Voie, afin de les encourager à poursuivre leur pratique de l'attention et celle de la contemplation sereine. Si l'on s'exerce en effet de la sorte, on s'aperçoit que toutes ces pensées, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, sont comme des fumées qui s'évaporent et disparaissent, comme des éclairs qui ne trouent la nuit qu'un instant et retournent au vide d'où ils sont sortis. Quand la pensée est sans attaches, où donc prendrait-elle appui?

Avec la pensée de rancune, il n'en va pas autrement.

On rencontre parfois des chrétiens qui disent: "*Je pardonne, mais je ne peux pas oublier!*"

Ils pardonnent, parce qu'ils tiennent à accomplir le commandement du Seigneur. Ils récitent chaque jour la prière donnée dans l'Évangile: "*Pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*" Pensant à cela, ils sont troublés et se sentent comme obligés de pardonner à leur tour. Mais au fond d'eux-mêmes, ils gardent une certaine rancune, une rancune tenace, indécrottable: c'est pourquoi ils disent: "*Je pardonne, mais je ne peux pas oublier!*"

Il me semble qu'un tel problème ne se pose même pas pour un bouddhiste qui suit vraiment la voie tracée par le Bouddha. Il s'exerce afin d'avoir à chaque instant une pensée sans attaches. Dans ces conditions, le pardon est là tout naturellement, de même que l'oubli des offenses. On pratique la Loi, et les fruits tombent d'eux-mêmes.

On trouve par ailleurs dans les textes bouddhiques des passages où l'on voit des Bodhisattvas agressés par des êtres hostiles et qui pensent: "*Puissent ces êtres hostiles ne pas subir les mauvais effets de leurs actes! Puissé-je moi-même endurer tous les tourments plutôt qu'eux!*"

Cela est un effet de leur grande compassion.

Mais aussitôt que cette pensée s'est exprimée, les Bodhisattvas demeurent sans attaches et leur profonde sérénité n'est pas entamée.

Cela est un effet de leur sublime sagesse.

On peut aussi rappeler cette parole du Bienheureux: "*En vérité, la haine ne s'apaise jamais par la haine. La haine s'apaise par l'amour, c'est une loi éternelle.*"

X. Le Sûtra de la contemplation.

-Vénérable! Que devenait votre recherche spirituelle au milieu de tous ces événements?

-Elle se poursuivait. Aucune contingence de ce monde ne pouvait en effet me détourner de ma quête intérieure.

Après cette sorte d'échec qu'avait été mon approche de l'École Correcte de Nichiren, j'avais repris ma recherche dans la ligne que j'avais suivie auparavant. Et comme j'avais pratiqué, vous vous en souvenez, la méditation sur le Bouddha Amitâbha, je me remis à étudier les trois *Sûtra* qui parlent de ce Bienheureux et de sa Terre de Pureté. Il faut préciser ici ce que l'on entend par la Terre de Pureté du Bouddha Amitâbha.

Les *Sûtra* nous décrivent ce monde comme une sorte de paradis merveilleux: son sol est fait d'or pur et complètement plat; des rangées d'arbres en matières précieuses délimitent son espace où s'insèrent des bassins de bijoux remplis d'une eau pure; des fleurs de lotus s'y épanouissent, tandis que six fois par jour et nuit, il pleut des fleurs célestes. Entre les arbres sont tendus des filets où pendent des clochettes: à la moindre brise, ces clochettes s'agitent et font entendre des sons qui proclament la Loi du Bouddha. Ceux qui habitent là-bas ne connaissent plus la souffrance, mais seulement le bonheur. Ils ressemblent à des dieux et ne peuvent plus jamais tomber dans les mauvaises destinées.

En réalité, cette Terre Pure est un "quasi-*Nirvâna*", ainsi que l'appelle l'un des *Sûtra*. Elle se confond avec la dernière étape des Bodhisattvas, celle où ils n'ont plus à revenir qu'une seule fois dans ce monde, afin d'y manifester l'état de Bouddha parfaitement accompli et y faire résonner le Son de la Loi Merveilleuse. Le *Sûtra* affirme que les habitants de la Terre Pure ressemblent à Maitreya, c'est-à-dire à ce Bodhisattva qui doit être le premier à se manifester comme Bouddha dans ce monde que l'enseignement de Sâkyamuni aura totalement disparu.

A ce stade, les Bodhisattvas contemplent l'Essence de l'Illumination ou *Dharmakâya* sous l'aspect du Bouddha de la Vie et de la Lumière sans limites. Leur corps et leur environnement ne sont que la projection à l'extérieur des qualités pures qui ornent leur esprit. C'est tout cela que l'on appelle "Monde Occidental du Suprême Bonheur" ou encore "Pays de la Paix et du Bonheur".

Ainsi donc, j'étudiais les Trois *Sûtra* de la Terre Pure.

J'appliquais en particulier mon esprit au *Sûtra* de la Contemplation.

Ce livre est sans doute une compilation tardive, née au Cachemire au sein de l'école idéaliste *Yogacâra*. Il entremêle, semble-t-il, un *Sûtra* très ancien destiné aux laïcs et enseignant comment obtenir l'assurance d'atteindre le *Nirvâna* après la mort dans les plans célestes; une méthode de méditation visualisante sur le Bouddha de la Vie Infinie, ses assistants et sa Terre Pure; enfin un texte montrant l'importance des dernières pensées avant la mort.

La méthode de méditation se répartit en treize Contemplations. La première et le début de la deuxième constituent des exercices relativement faciles et ils firent mes délices.

"Toi et les êtres vivants, vous devez, avec un cœur exclusif, maintenir votre pensée sur un unique objet. Méditez sur l'Œuvre."

Comment faire cette méditation?

En général, vous, les êtres vivants qui faites cette méditation, vous n'êtes pas des aveugles de naissance et vous possédez l'usage de vos yeux. Vous avez déjà tous vu le soleil couchant. C'est son souvenir que vous devez susciter en vous.

Assis d'une manière correcte, face à l'Ouest, contemplez attentivement le soleil.

Que votre cœur demeure fermement en lui.

Pensez à lui exclusivement et ne divaguez pas. Voyez le soleil en train de se coucher, pareil à un tambour suspendu.

Quand vous aurez terminé de voir le soleil, il deviendra pour vous clairement visible, que vos yeux soient ouverts ou fermés...

Ensuite, faites la méditation sur l'eau.

Voyez de l'eau claire et limpide.

Qu'elle vous devienne aussi clairement visible.

Ne laissez pas divaguer votre pensée.

Quand vous aurez bien vu l'eau, faites surgir en vous le souvenir de la glace.

Voyez de la glace translucide.

Faites la méditation sur le lapis-lazuli.

Quand la méditation précédente est achevée, voyez un sol en lapis-lazuli: au-dedans et au-dehors, il est translucide..."

Celui qui se livre à de telles méditations discipline automatiquement son imagination; ses pensées se concentrent et il en retire une grande paix intérieure.

De telles pratiques me servaient de préparation à la méditation sur le Bouddha Amida. C'était d'ailleurs conforme à l'ordonnance générale du *Sûtra*, qui crée peu à peu le décor de la Terre de Pureté, et ne donne qu'ensuite la méditation sur le Bouddha et les deux Bodhisattvas qui l'assistent, celui de la Compassion et celui de la Sagesse.

Le début de la huitième Contemplation éveilla en moi des résonances profondes:

"Quand vous avez vu ces choses, vous devez ensuite méditer sur le Bouddha.

Et pourquoi?

Tous les Bouddhas Réalisés ont un corps qui relève du domaine de l'esprit pénétrant tous les êtres vivants.

Quand, dans son cœur, on médite sur le Bouddha, c'est le cœur qui aussitôt possède les 32 marques et les 80 signes de beauté, c'est le cœur qui devient le Bouddha, c'est le cœur qui est le Bouddha et l'océan de la Parfaite Toute-Connaissance des Bouddhas naît dans le cœur, de la méditation.

C'est pourquoi vous devez, avec un cœur unifié et une pensée fixée, contempler attentivement ce Bouddha, qui est un Réalisé, un Saint, un Parfaitement Tout-Illuminé."

Ce passage est d'une grande densité philosophique. Encore tout imbibé que j'étais de la doctrine du *Ichinen Sanzen* des écoles *Tendai* et *Nichiren*, je pensai qu'en méditant sur le Bouddha Amida, je faisais apparaître ma vraie nature originelle, laquelle, suivant le *Mahâyâna*, est Bouddha.

C'était comme regarder son visage dans un miroir, ainsi que le répète le *Sûtra* lui-même à plusieurs reprises. Il y avait-là cependant quelque-chose de tout à fait singulier. On contemple l'image mentale du Bienheureux et l'on voit se révéler en soi-même ce que l'on est vraiment depuis l'origine, au-delà des brouillards de l'ignorance et des passions qui font de nous, tantôt des dieux et tantôt des humains, tantôt des animaux stupides ou des êtres tourmentés par la haine, tantôt des monstres d'égoïsme ou des êtres brûlants de désirs.

Je retrouvai le principe de cette réalisation dans la conclusion du *Sûtra*:

"Si des fils ou des filles de bien entendent seulement le Nom du Bouddha et le Nom des deux Bodhisattvas, ils effacent les fautes commises dans la Naissance et la Mort durant des âges innombrables. Combien plus alors s'ils s'en souviennent! S'ils pensent au Bouddha, il faut savoir qu'au milieu des humains, ils sont comme des lotus blancs.

Le Bodhisattva de la Compassion et le Bodhisattva de la Sagesse sont leurs Amis du Bien. Ils iront s'asseoir sur la Terrasse de l'Illumination et renaîtront dans la Famille de tous les Bouddhas."

Le Bouddha dit à Ananda: *"Aime à garder ces paroles. Or, garder ces paroles, c'est garder le Nom du Bouddha de la Vie Infinie."*

Cette conclusion montre clairement que l'essence du *Sûtra*, c'est le Nom du Bouddha Amida. En réalité, c'est seulement à la fin de son discours que le Bouddha Sâkyamuni vante les mérites de la récitation de Nom d'Amida.

Il faut savoir que le *Sûtra* donne encore trois chapitres appelés "Contemplations" à la suite de la méthode de méditation en treize parties. C'est dans la seizième Contemplation qu'il est question, par deux fois, de la récitation du Nom.

La première fois, il est dit simplement ceci: "*Ce sage leur apprend alors à joindre les mains et à dire: "Gloire au Bouddha Sans Mesures!" A cause de la récitation du Nom du Bouddha, ils effacent les fautes commises dans la Naissance et la Mort durant cinq millions d'âges.*"

Ce que je traduis "Gloire au Bouddha Sans Mesures!", c'est la célèbre invocation répandue dans tout l'Extrême-Orient et qui se dit au Japon: "*Namu Amida Butsu*". Il y a plusieurs manières de réciter et même de chanter cette invocation. Un usage fort répandu consiste à la répéter en abrégéant la 2ème et la 4ème syllabe; on obtient ainsi: "*Nam'Am'da Bu, Nam'Am'da Bu, Nam'Am'da Bu...*"

La fin de la seizième Contemplation revient sur cette pratique de la manière suivante: "*Peut-être y a-t-il des êtres vivants qui ont fait le mal en commettant les Cinq Rébellions, les Dix Fautes et tout ce qui n'est pas bien. Comme ces êtres stupides, du fait de leurs actions mauvaises, doivent tomber dans les mauvaises destinées, y passer de nombreux âges et y endurer des souffrances interminables, voilà qu'au moment de mourir, ces êtres stupides rencontrent un Ami de Bien qui leur apporte toutes sortes d'apaisements, leur expose la Loi Merveilleuse et leur apprend à méditer sur le Bouddha.*"

Mais ces êtres, opprimés par la souffrance, sont bien incapables de méditer sur le Bouddha.

Alors cet excellent ami leur dit: "Si tu ne peux pas méditer, tu dois dire le Nom du Bouddha de la Vie Infinie." Comme ces êtres, avec le cœur sincère, se mettent à réciter dix fois sans interruption: "Gloire au Bouddha Sans Mesures!", à cause de la récitation du Nom du Bouddha, à l'instant même, ils effacent les mauvaises actions commises dans la Naissance et la Mort durant huit millions d'âges. Au moment de la mort, ils voient une fleur de lotus d'or pareille au soleil demeurer devant eux. Alors, en l'espace d'une pensée, ils vont renaître dans le Monde du Suprême Bonheur, à l'intérieur d'une fleur de lotus."

En reprenant ce passage, je fus profondément touché.

Le début mettait en lumière d'une manière frappante l'étendue sans limites de la Grande Compassion. Les pires criminels, dans les conditions douloureuses et précaires que suppose l'approche de la mort, se voyaient promettre la renaissance du Pays du Suprême Bonheur. Les assassins, les voleurs, les débauchés, les trompeurs et tous les autres malfaiteurs, y compris ceux qui ont tué père et mère, se trouvaient comme embrassés par l'amour illimité du Bouddha. Pris dans le jeu de mauvaises dispositions karmiques et profondément malheureux du fait de leurs actes, tous ces êtres recevaient l'espoir de la Délivrance. C'était assurément une manifestation du cœur même d'Amida, ce cœur que le *Sûtra* lui-même définit en ces termes: "*Le cœur du Bouddha, c'est le Grand Amour-Compassion qui consiste à accueillir et à aimer sans discriminations tous les êtres vivants.*"

Je me sentais en profond accord avec une telle disposition d'esprit. Je ne sais pourquoi, je me suis toujours senti en mystérieuse sympathie avec les malfaiteurs et les gens de mauvaise vie, comme si je devinais la souffrance profonde qui rongait leur cœur et expliquait dans une large mesure leur comportement. Le *Sûtra* me disait que le Bouddha avait pensé à ces êtres avec compassion, jugeant que plus ils étaient misérables du fait de leurs actes et plus ils devaient être entourés d'amour et de soutien.

La suite simplifiait la pratique du bouddhisme jusqu'à l'extrême, en vue précisément de conduire à la Délivrance de tels êtres. D'ailleurs, tout n'était pas mauvais dans ces grands criminels, puisqu'en vertu d'un bon *Karma*, ils rencontraient un Ami de Bien au moment de mourir et qu'ils pouvaient entendre de sa bouche la Loi Merveilleuse du Salut Universel offert par le Bouddha.

Le *Sûtra* affirmait en outre que toutes les méditations subtiles pouvaient se ramener à la seule récitation du Nom du Bouddha. Il ne s'agissait pas évidemment d'une simple récitation matérielle et comme mécanique, mais d'une invocation accompagnée du cœur sincère, dans le but d'accéder à la Terre du Suprême Bonheur et d'y apparaître complètement purifié.

Une telle pratique, éminemment simple et facile, rejoignait celle que préconise un passage du *Sûtra* d'Amida, le plus court des Trois *Sûtra* de la Terre Pure.

"Sâriputra! On ne peut pas, avec de petites racines de bien comme causes et conditions de mérites, obtenir de renaître en ce Pays-là.

Sâriputra! S'il y a des fils de bien ou des filles de bien qui entendent parler du Bouddha Amida et gardent son Nom, que ce soit un jour, que ce soit deux jours, que ce soit trois jours, que ce soit quatre jours, que ce soit cinq jours, que ce soit six jours, que ce soit sept jours, avec un cœur unifié et sans confusion, quand ces êtres approchent de la mort, le Bouddha Amida, avec une foule de saints, apparaît devant eux. Ces êtres, au moment de la fin, ont un cœur qui ne se trouble pas et ils obtiennent aussitôt d'aller renaître dans la Terre du Suprême Bonheur du Bouddha Amida."

La récitation du Nom m'apparaissait comme l'expression parfaite de cette garde constante du souvenir du Bouddha dans le cœur.

Garder le souvenir du Bouddha dans le cœur et louer son Nom par la bouche, ces deux éléments combinés m'apparaissaient comme la plus grande source de mérites. C'était-là en effet, une racine de bien plantée dans le meilleur des champs de mérites, le Bouddha, et ornée de la plus belle des dispositions d'esprit, l'aspiration à l'Illumination dans la Terre de Pureté. Toutes les autres pratiques n'étaient en comparaison que de petites racines de bien.

Quelque-chose d'autre me touchait encore dans la dernière partie de la seizième Contemplation. J'étais littéralement fasciné par la vision du criminel mourant. Qu'était-ce donc que ce mystérieux lotus d'or pareil au soleil? J'y voyais une réplique du soleil couchant que j'avais appris à contempler. N'était-il pas le Bouddha de la Lumière Infinie en personne, sous un aspect symbolique soulignant la transcendance ineffable de l'Essence de l'Illumination Parfaite? N'était-il pas aussi le miroir où se reflétait le cœur du criminel tel qu'il était purifié et transformé par la récitation du Nom?

Comme l'affirmait le maître chinois Shan-dao, le Nom d'Amida me semblait être un glaive de lumière qui tranche à chaque coup la pensée présente, qu'elle soit bonne ou mauvaise, ouvrant en même temps toutes grandes les portes du *Nirvâna*.

C'est ainsi que, sans plus m'occuper d'autres choses, je me mis à réciter: *Nam'Am'da Bu, Nam'Am'da bu...*

-Vénéérable! Ce Bouddha de la Vie Infinie, Ce Bouddha de la Lumière Infinie, ce Bouddha Amida a-t-il existé dans le monde? Quelle réalité a-t-il? Et cette Terre Pure où il réside est-elle autre chose qu'un pays de contes de fées, dépourvu de toute réalité objective, sinon dans l'imagination des auteurs des *Sûtra*? N'est-il pas absurde de réciter le Nom d'un Bouddha imaginaire? N'est-il pas chimérique de souhaiter renaître dans un monde issu de l'imagination?

-Il y aurait beaucoup à dire en réponse à votre question. Voyons: par où commencer?

Au sujet du Bouddha Amida, je vous dirai franchement qu'il n'a pas eu d'existence historique, pas plus d'ailleurs que les nombreux autres Bouddhas ou Bodhisattvas dont parlent abondamment les *Sûtra* du *Mahâyâna*. De vieilles polémiques se sont autrefois soulevées sur ce point.

Dans son Traité sur la Grande Perfection de Sagesse, le grand penseur que fut Nâgârjuna a répondu aux objections concernant l'existence des Bouddhas des dix points de l'espace. Il déclare notamment ceci, qui est de toute première importance: je cite de mémoire:

"Même si les Bouddhas des dix points de l'espace n'existent pas, ils sont néanmoins pour les êtres vivants des champs infinis de mérites, et s'il en est ainsi, c'est à cause des bonnes dispositions que leurs noms suscitent dans leur cœur."

Il en va de même avec le Bouddha Amida. Qu'il existe ou qu'il n'existe pas, ceux qui pensent à lui et récitent son Nom avec un cœur sincère se parent peu à peu de toutes les qualités inconcevables que les *Sûtra* lui attribuent.

Et ce serait la même chose si l'on choisissait comme objet de pensée le Bouddha historique Sâkyamuni. D'ailleurs, maintenant que Sâkyamuni a disparu de ce monde, où peut-il exister, sinon dans la pensée de ceux qui suivent son enseignement?

Le problème se poserait réellement si l'on priait le Bouddha dans le but d'obtenir de lui des grâces diverses comme la guérison des maladies, la réussite des examens, le pain quotidien, le pardon des offenses ou toutes sortes de bienfaits. S'il n'y avait personne pour accorder de telles faveurs, ce serait vraiment dramatique! Cela poserait aussi problème, si l'on cherchait à s'unir au Bouddha comme une personne à une autre personne: quelle déception, s'il n'y avait rien en face de soi!

Mais le bouddhisme n'enseigne pas à chercher de telles choses, il donne une certaine vision du monde et des êtres, puis il recommande diverses méthodes pour se transformer soi-même, devenir meilleur et s'épanouir selon sa vraie nature. Il enseigne au fond à être seulement ce que l'on est, à l'instant même où l'on est.

Dans une telle perspective, penser à un Bouddha existant, le voir même avec ses yeux corporels, le servir et lui faire des offrandes, tout cela produit les mêmes fruits que de penser à un Bouddha mythique, le voir avec les yeux du cœur, le servir et lui faire des offrandes. Des deux côtés on pense aux qualités inconcevables des Bouddhas, des deux côtés on sert, des deux côtés on fait des offrandes, des deux côtés l'on se pare de mérites et l'on se transforme, l'existence réelle extérieure du Bouddha n'a pas d'importance: ce qui est important, c'est la transformation intérieure et, par voie de conséquence, la transformation de toute la vie.

Il y a un endroit dans les Ecritures où Sâkyamuni s'écrie: *"Si quelqu'un suit mon enseignement, il est près de moi, même s'il réside au loin; mais si quelqu'un est assis à mes pieds et ne met pas mon enseignement en pratique, il est en vérité très loin de moi."*

Par toutes les qualités que lui prêtent les *Sûtra*, par toutes les résonances qu'éveillent au fond du cœur ses noms de "Lumière Infinie" et de "Vie Infinie", Amida est le meilleur des moyens habiles conduisant à la réalisation de la Terre Pure tous ceux qui ont des affinités spirituelles avec lui. La vraie réalité d'Amida, c'est notre nature originelle, c'est le Bouddha que nous sommes déjà sans le savoir.

De même, que le Bouddha existe ou non, la récitation de son Nom demeure une méthode efficace pour couper toutes les pensées troublantes et obtenir la paix de l'esprit et du cœur. Et si l'on obtient ainsi la paix de l'esprit et du cœur, n'a-t-on pas en même temps la force pour faire face aux difficultés de la vie quotidienne? Et si l'esprit est pacifié, n'y a-t-il pas quelque effet bénéfique sur le plan de la santé du corps? Et si le cœur a de bonnes dispositions, n'est-on pas en harmonie avec tous les êtres vivants?

Les fruits de l'invocation du Nom apparaissent tous les jours. C'est une chose certaine, que n'importe qui peut constater. *Nam'Am'da Bu.*

XI. La cage et le radeau.

-Vénérable! En vous entendant raconter ces choses, nous nous demandons ce que pouvaient être encore pour vous l'enseignement des Evangiles et les pratiques religieuses préconisées par la tradition de l'Eglise?

-Vous avez raison de poser cette question. En fait, au cours de ma progression en spirale, ma vision du monde et des êtres s'était peu à peu modifiée. Quand j'eus réalisé tout ce que je viens de vous exposer, je ressentis une paix toujours plus profonde. En même temps, je me sentais libre intérieurement, extrêmement libre. Et au cœur de cette liberté sereine, je découvrais que j'étais en parfait accord avec la philosophie du Bouddha. Du même coup, les conceptions chrétiennes s'évanouissaient comme rosée au soleil du matin.

Je voyais maintenant les mondes innombrables, les grands univers répartis à l'infini dans toutes les directions, se faisant et se défaisant depuis toujours, chacun des mondes renaissant des éléments d'un monde plus ancien et s'organisant comme la corbeille des fruits sans limites de tous les actes accomplis autrefois par les êtres qui devaient y renaître.

Je voyais aussi tous les êtres vivants tournant et retournant dans les six destinées, infinis en nombre et sans limites, parcourant des vies innombrables, renaissant et disparaissant selon leurs actes, enfermés comme dans une cage au moyen de barreaux de l'Illusion, prenant tantôt une forme et tantôt une autre, subissant mille souffrances et ne goûtant jamais au bonheur, sinon à la manière d'un éclair trouant la nuit, à la manière d'un feu d'artifice, d'un reflet de lune dans l'eau ou d'un écho dans la montagne.

Je voyais aussi clairement les Bienheureux qui sortaient de la grande prison des Trois Mondes, de ce grand océan de souffrance, pareils à des fleurs de lotus aux pétales immaculés. Ils remplissaient l'espace de leur paix inaltérable, lumineuse et sans limites: bien que plongés dans un recueillement ineffable, ils n'oubliaient pas leurs anciens compagnons d'infortune et lançaient au fond des eaux d'innombrables crochets d'amour pour aider les êtres à sortir des ténèbres de l'ignorance et de la boue des passions.

En contrepartie, la vision chrétienne du monde et du salut me paraissait comme étriquée.

Limitée et insuffisante en effet me semblait la notion d'une création unique se déployant dans le temps selon un plan divin.

C'était comme si l'on affirmait que l'année commence au solstice d'hiver pour s'achever au solstice d'été, en oubliant du même coup les saisons passées et celles de l'avenir.

La croyance en une vie unique débouchant sur une éternité de bonheur ou de peine me paraissait insoutenable. Comment admettre que Dieu crée une âme chaque fois qu'une semence humaine féconde un ovule? Comment supporter qu'après une vie si contingente et transitoire, pas plus consistante que l'écume de la mer, on soit à jamais fixé dans un bonheur sans fin ou des tourments sans limites? Envisager sérieusement cette dernière possibilité ne pouvait que pousser au désespoir: que l'on ait pu seulement l'imaginer se révélait tout à fait monstrueux. Et d'un autre côté, n'était-il pas tout aussi monstrueux d'imaginer un Dieu d'Amour ne pardonnant leurs péchés aux humains que moyennant le sacrifice expiatoire de son propre fils?

Il y avait de nombreux autres points de la doctrine chrétienne qui, à la lumière de l'enseignement du Bouddha, devenaient insuffisants et illusoire, voire puérils.

La vision chrétienne de l'univers et des êtres n'était-elle pas comme enfermée dans le dualisme du bien et du mal? On fait le bien sur la terre et l'on va au ciel; on commet le mal et l'on tombe en enfer. D'une certaine manière, cela pouvait correspondre à divers enseignements du Bouddha, qui indiquent aussi comment ne plus renaître dans les mauvaises destinées et encouragent à se bien comporter dans le but d'obtenir des renaissances heureuses: au terrible jugement dernier cependant, définitif selon les Evangiles, le Bouddha opposait l'impermanence de tous les états d'existence.

En outre, le Bienheureux tenait à peu près ces propos:

"Tant que vous vous contentez de faire le bien et d'éviter le mal, vous obtenez d'excellentes renaissances, soit humaines, soit divines, mais vous restez prisonniers dans la Cage des Trois Mondes, au cœur de la roue douloureuse des naissances et des morts. Moi cependant, je vous montre la Voie de la Délivrance, le Chemin du Milieu, et je vous donne le Radeau qui vous permettra de passer sur l'Autre Rive, qui est le Nirvâna, l'attitude sereine qui est au-delà de toute dualité, au-delà de l'affirmation et de la négation, au-delà du bien et du mal, au-delà du bonheur et de la peine, au-delà de l'existence et de la non-existence."

La base même des religions monothéistes, à savoir: la notion de révélation divine, me semblait également discutable.

Vous vous rappelez qu'à l'époque de mes activités dans le domaine de l'œcuménisme, je m'étais posé la question de l'authenticité de la Révélation.

Maintenant, je voyais s'effondrer tout l'édifice de la Bible, des fondations à la toiture, de la pierre d'angle au faîte. Parmi les vestiges des murs écroulés, je découvrais cependant quelques perles de sagesse humaine et des bijoux littéraires. Faites bien attention et comprenez ce que je veux dire, je dis: "*quelques perles de sagesse humaine et des bijoux littéraires*" et rien de plus, car je ne pouvais plus reconnaître dans la Bible une inspiration divine, et encore moins "La Parole de Dieu", mais seulement une manifestation du génie humain au sein d'un peuple défini et dans une région donnée.

Je pensais en effet: "*Qu'est-ce que la Révélation? A n'en pas douter, pour ceux qui y croient, c'est l'ensemble des paroles que Dieu a adressées aux hommes dans le but de leur révéler son plan éternel et de leur signifier ses volontés. Mais dans le concret, qu'est-ce que cela signifie? Comment Dieu parle-t-il aux hommes?*"

Mon raisonnement s'exprimait à peu près ainsi:

Si l'on parcourt la Bible, on s'aperçoit que tout n'est pas aussi clair que semblent le penser les croyants. En quoi, par exemple, les généalogies des tribus d'Israël peuvent-elles représenter un message divin? Les Chroniques des Rois, comment les considérer comme paroles de Dieu? Et les psaumes, le Cantique des Cantiques, les livres sapientiaux, qui sont spécifiquement attribués à David, à Salomon ou à divers sages, en quoi sont-ils inspirés?

Pour Moïse et les Prophètes, par contre, il y a comme une évidence: ces hommes ont des visions, ils entendent des voix, et à la suite de cela, ils se sentent investis d'une mission et édictent des lois pour les humains. En essayant d'aller plus au fond des choses, on se rend compte qu'il s'agit-là seulement d'expériences humaines que leurs bénéficiaires cherchent à traduire par des discours et des écrits: c'est seulement ensuite, parfois assez longtemps après, que l'on considère ce qu'ils ont dit comme paroles divines.

Et avec ce que la tradition chrétienne appelle le Nouveau Testament, il n'en va pas autrement. Qu'y a-t-il à la base? Un homme, Jésus de Nazareth, qui se sent en grande intimité avec Dieu, au point de le considérer comme son père et de se croire lui-même "l'Elu de Dieu" annoncé par les Prophètes. Une poignée de disciples et quelques femmes croient en lui et lui restent fidèles après sa condamnation et sa mort sur la croix. La communauté chrétienne née de sa prédication prend ensuite peu à peu conscience qu'il est la "Parole éternelle", le *Logos* divin sorti du Silence de Dieu pour prendre chair humaine et habiter parmi les hommes. Les Evangiles lui attribuent des miracles et affirment qu'il est ressuscité d'entre les morts, mais toutes ces merveilles sont incontrôlables et on en trouve des équivalents, *mutatis mutandis*, dans d'autres traditions religieuses de l'humanité.

D'ailleurs, me disais-je, si Dieu, origine de toutes choses, est par définition l'Immuable et l'Eternel, comment peut-il se mettre à parler aux hommes? Comment peut-il prendre naissance au sein de l'humanité à un moment précis de l'histoire? Le changement ne peut exister en Dieu, mais seulement dans la créature. C'est donc seulement dans l'esprit d'êtres humains que naît la Révélation. En définitive, la Révélation, c'est cela uniquement: des hommes croient que Dieu leur parle et leur dit ceci ou cela; ensuite, une communauté religieuse croit que ce qu'ils ont dit est vraiment la Parole de Dieu. Et la Révélation, c'est encore ceci: un homme eut conscience d'être le Messie et le Fils de Dieu, et il se constitua un groupe autour de lui, qui le considéra comme le Sauveur du Monde et la Parole de Dieu faite chair.

Aussitôt que j'eus compris ces choses, je vis en toute évidence que la Bible ne reflétait pas autre chose qu'une tradition humaine, éminemment digne de respect sans doute, mais seulement humaine; je vis aussi qu'elle pouvait signifier un danger pour l'humanité, si on la sacralisait comme "Parole de Dieu". Je vis alors défiler devant mes yeux toutes les horreurs commises au cours de l'histoire en application de prescriptions bibliques prises à la lettre. S'il y a de beaux enseignements dans la Bible, il s'y trouve également beaucoup de prescriptions absurdes ou cruelles, et tant de récriminations, tant de malédictions, tant de promesses de châtements inexorables. Aussi longtemps que ces passages des Ecritures sont regardés comme des productions humaines, le danger n'est pas si grand, car on pense qu'il s'agit de données caduques, reflet d'une époque révolue ou de mœurs abolies depuis des siècles. Mais si on les considère comme "Parole de Dieu", on ne peut plus éviter que des illuminés de tout poil et, ce qui est pire, des chefs d'Etat, s'efforcent de faire appliquer d'une manière rigoureuse et au besoin par la force tout ce qu'ils croient exprimer la volonté divine.

En même temps, je compris que ce qui est vrai pour la Bible l'est aussi pour le Coran, l'Ecriture sacrée des musulmans. Ici, nulle nécessité de longs commentaires: ce qui se passe en ce moment-même en divers pays est suffisamment instructif.

-Vénérable! Permettez-moi de vous interrompre! La religion chrétienne, ce n'est pas croire à la "Parole de Dieu" selon la lettre, mais c'est en vivre selon l'Esprit. Je suis étonné que vous n'ayez jamais éprouvé le besoin d'interroger les mouvements dits charismatiques ou "de Pentecôte", qui font sans cesse l'expérience de l'Esprit-Saint dans une joie sans mélange.

-Je suis d'accord avec vous pour dire que la lettre tue et que c'est l'esprit qui vivifie, et je respecte profondément tous ceux qui adoptent ce principe dans leur interprétation des textes religieux, quels qu'ils soient.

Et cela vaut aussi pour les *Sûtra* du Bouddha. Mais je ne pense pas que l'esprit dont il s'agit ici soit un être divin qui inspire l'homme. Non, il s'agit pour moi de l'esprit même de l'homme, dont la nature véritable est équilibre et mesure, sagesse et harmonie, paix et bienveillance. S'imaginer que l'on est inspiré par Dieu peut être aussi dangereux que de sacraliser la Bible. Sur ce point aussi, l'histoire est instructive.

Quant aux mouvements charismatiques dont vous parlez, je dois préciser qu'à l'époque où j'effectuais mes propres recherches spirituelles, ils n'avaient pas encore pénétré dans l'Eglise catholique et ne se présentaient à moi que sous la forme de lointaines communautés protestantes.

Depuis, j'ai pu m'en faire une idée plus directe. J'ai eu entre les mains de petits écrits de propagande diffusés par ces mouvements et il m'a été donné de rencontrer quelques chrétiens de cette tendance. J'avoue que j'admire beaucoup leur foi et leur sincérité. Cependant, je ne puis adopter leur point de vue.

Ces chrétiens prétendent recevoir le "Baptême du Saint-Esprit", et ils assurent en faire l'expérience constante. Mais si on leur demande en quoi se manifeste cette action de l'Esprit-Saint, ils répondent que c'est de trois manières: Voici comment: je n'invente rien; je vous rapporte textuellement ce que j'ai lu sous leur plume: *"Vous sentirez l'Esprit de Dieu entrer en vous, en tant que grande expérience d'amour.*

Vous parlerez en d'autres langues. Ceci est un nouveau langage que l'Esprit de Dieu donne sans que vous deviez l'apprendre. C'est un phénomène miraculeux connu par tous ceux qui ont vécu cette expérience du Baptême du Saint-Esprit. Comme nous l'avons dit, des millions de personnes l'ont connu aujourd'hui. Les langues sont le signe apparent que vous avez reçu le Saint-Esprit. C'est un langage de prières et de louanges à Dieu. C'est toujours accompagné de la plus grande joie. L'Apôtre Pierre dit que c'est une joie indescriptible. Il parle de quelque-chose de vrai et non pas d'une vague condition mentale. Le jour où les apôtres et Marie reçoivent le Saint-Esprit, ils sont si remplis de joie que les gens pensent qu'ils sont ivres."

Vous remarquerez que ce texte ne mentionnent pas d'éventuelles guérisons miraculeuses comme signe de l'irruption de l'Esprit-Saint dans les Assemblées de Dieu. Sans doute que l'auteur de ces lignes a jugé ce signe trop problématique et sujet à des contestations sans fin. Il n'est question que de trois choses: d'abord se sentir envahi par l'Esprit de Dieu; ensuite, se mettre à parler en langues; enfin, éprouver une joie indescriptible.

Réfléchissez à ces signes et vous verrez certainement qu'ils sont purement subjectifs. Il s'agit de "sentir" et d'éprouver de la joie. Sous l'effet de la foi, on éprouve des sentiments d'amour spirituel très intense et l'on pense que c'est cela l'expérience du Saint-Esprit. On parle de langues, dit-on, mais si l'on observe ce qui se passe réellement dans les communautés charismatiques, on constate qu'il s'agit de sons divers et incohérents sans aucune signification: l'ensemble peut paraître harmonieux et ne manque pas de beauté, mais de là à admettre que c'est le signe de l'action du Saint-Esprit, il y a une marge, que dis-je une marge, un précipice sans fond!

Quant à la joie, rien n'est plus subjectif et elle ne prouve rien parce qu'une joie semblable apparaît sur le visage rayonnant des adeptes sincères des religions les plus diverses.

Je le répète, j'admire la foi de ces gens, mais je ne puis la faire mienne. J'éprouve par contre la joie constante qui naît de la Loi proposée par le Bouddha: cette Loi satisfait entièrement les aspirations de mon esprit et lui donne une paix que rien ne peut troubler.

C'est dans une telle attitude mentale que j'ai décidé un jour de quitter le sacerdoce chrétien, de sortir de l'Eglise catholique et de me consacrer entièrement à la propagation de l'enseignement du Bouddha.

Les circonstances d'ailleurs rendaient cette décision possible.

Sans que je le veuille, tout s'était mis en place comme naturellement. C'était sans doute en vertu de dispositions karmiques nouées dans un lointain passé.

J'ai dit comment j'étais revenu à Genève, la cité de mon enfance. J'ai aussi rappelé comment on m'avait offert un moyen d'existence au Musée d'ethnographie.

Le jeu des circonstances me permit d'entrer en contact avec le Révérend Harry Pieper, interprète à Berlin et représentant pour l'Europe des plus hautes autorités du Nishi Honganji de Kyôto.

Le Révérend Pieper était bouddhiste depuis de longues années. Entrée avant la dernière guerre dans la pratique du bouddhisme, il avait d'abord vécu dans la mouvance de l'Ecole *Theravâda*. Il avait ensuite passé au *Mahâyâna* au sein de l'association "*Arya Maitreya Mandala*", d'inspiration tibétaine. Il avait cependant découvert la valeur du *Nembutsu*, tel que l'avait enseigné au Japon le Saint Homme Shinran, et il avait décidé de propager cette voie spirituelle. Il avait alors fondé les premiers groupes *Jôdo-Shinshû* en Europe, faisant ainsi l'oeuvre d'un pionnier.

J'eus une correspondance fournie avec lui. Je lui exposai mes convictions profondes et lui résumai tout le chemin que j'avais parcouru. Désireux que j'étais de me consacrer officiellement à la propagation du *Nembutsu*, je lui fis part de mon intention d'être ordonné bonze et lui demandai de me fournir toute information utile. Il me répondit que deux possibilités s'offraient à moi: je pouvais me rendre au Japon, y suivre un cours de formation et y recevoir l'ordination japonaise, le *Tokudo*; mais si cela me posait des problèmes, il avait qualité pour me transmettre l'ordination pour l'Europe. Je lui dis alors que la première solution m'était totalement impossible et que, par conséquent, je me voyais obligé de choisir la seconde. Il me répondit qu'il allait soumettre mon cas à son Eminence le *Monshu*, Mgr Kôshô Ohtani, qui, me disait-il, était son ami.

Il faut savoir que l'Ecole *Jōdo-Shinshū*, "Vrai Enseignement de la Terre Pure", fondée au XIII^{ème} siècle par le Saint Homme Shiran, se compose traditionnellement d'une dizaine de branches, qui ont toutes la même doctrine et diffèrent seulement par l'histoire, l'organisation et certaines particularités dans le rituel. Le Révérend Pieper représentait officiellement en Europe la branche *Honganji*, l'une des plus importantes, qui possède à sa tête le *Monshu* ou "Prince-Abbé" du Nishi-Honganji de Kyōtō. La branche *Honganji* s'est réorganisée à la fin du XIX^{ème} siècle en s'inspirant des Eglises chrétiennes. C'est ainsi que le *Monshu* joue le rôle d'un patriarche et que l'organisation comprend des circonscriptions ressemblant à des archevêchés, des évêchés, des décanats et des paroisses. En réalité, en dépit de cette organisation évoquant l'Eglise catholique, la branche *Honganji*, comme d'ailleurs les autres branches du *Jōdo-Shinshū*, est essentiellement, du point de vue bouddhiste, une organisation laïque, par opposition aux écoles qui comprennent un *Sangha* ou Communauté composée de moines-mendiants suivant les règles du vieux code de Discipline, le *Vinaya*. Dans le *Jōdo-Shinshū*, les bonzes et bonzesses sont seulement des personnes ayant reçu une formation spéciale en vue d'accomplir certaines fonctions au service des membres de l'association: c'est ainsi qu'ils desservent les temples, célèbrent les rites funéraires et enseignent la doctrine. L'ordination ne confère aucun pouvoir sacerdotal: c'est plutôt l'équivalent de ce qu'était la "Tonsure" dans l'Eglise catholique jusqu'à ces dernières années: le candidat est symboliquement tonsuré et on lui remet les vêtements propres à son état.

A l'époque où je fis ma demande, une décision de la Diète avait autorisé le Révérend Pieper à conférer l'ordination pour l'Europe, d'entente avec le *Monshu*. Le but de cette décision, m'avait précisé le Révérend Pieper, était de constituer une sorte de clergé européen permettant à l'association du *Jōdo-Shinshū* en Europe de "marcher sur ses propres pieds".

Qu'allait-il donc s'ensuivre?

Un certain temps passa. Un jour, je reçus une lettre du Révérend Pieper contenant ces mots: " Le *Monshu* dit qu'il faut vous ordonner et il envoie à votre intention la Robe du *Dharma* et le *Kesa*, c'est-à-dire l'étole."

Là-dessus, le Révérend Pieper me pria d'apprendre à chanter le *Shōshinge* et les *Wasan*, compositions du Saint Homme Shinran constituant la base de la pratique ordinaire: il m'en envoya le texte avec une bande magnétique. Vu mes connaissances de la musique et une longue pratique du chant liturgique, cette étude fut pour moi un jeu d'enfant. Par la suite, j'ai pu me procurer des livres de *Shōmyō*, sorte de plain-chant bouddhique, que je me mis à transcrire en vue de la célébration de rites solennels et festifs.

Quand je me sentis prêt, j'en avertis le Révérend Pieper. Et c'est ainsi que je reçus la Robe et le *Kesa*, ainsi que le certificat d'ordination.

A cause de cela, je dois une grande reconnaissance à Son Eminence Mgr Kōshō Ohtani, aujourd'hui *Zenmon*, c'est-à-dire Prince-Abbé retiré, ainsi qu'un souvenir plein de gratitude au regretté Révérend Harry Pieper.

Je pris ensuite ma plus belle plume et communiquai ma décision à l'Abbé de Saint-Maurice et aux membres de ma famille. C'est ainsi, sans autre forme de procès, que j'ai quitté l'Eglise catholique et renoncé au sacerdoce chrétien.

XII. L'épanouissement du Lotus.

-Vénérable! Vous nous avez dit tout à l'heure que l'enseignement de Shinran vous avait d'abord rebuté. Il semble cependant que vous ayez fini par vous y rallier. Comment cela est-il possible? Soyez assez aimable pour nous l'expliquer.

-A vrai dire, quand je m'approchai de l'Ecole de Shinran, je n'avais sans doute pas encore bien saisi toutes les finesses de son enseignement. C'est peu à peu que je pus en comprendre tout le sens et y adhérer pleinement. Il faut dire aussi que j'avais évolué intérieurement.

La Foi qui est au centre du *Jōdo-Shinshū* n'est pas une foi aveugle: il n'est pas demandé une adhésion à des dogmes tout baignés de mystère. La Foi est plutôt une sorte de manière d'être, qui résulte tout naturellement d'une pratique du *Nembutsu*. Au fond, elle est une expérience, encore que d'un autre côté elle soit au-delà de toute expérience. C'est pourquoi, dans le *Jōdo-Shinshū*, on insiste beaucoup plus sur la récitation du *Nembutsu* que sur des connaissances d'aspect dogmatique.

Dans cet esprit, le Révérend Pieper m'avait donné le *Shōshinge*, me demandant de le chanter chaque jour. J'en fis une traduction que je publiai en un petit volume charmant d'aspect, à l'intention des quelques personnes qui s'étaient groupées autour de moi, formant le noyau initial de la Société bouddhique suisse *Jōdo-Shinshū*. Nous nous réunissions une fois par mois chez une famille habitant le canton de Vaud, qui avait aménagé comme un temple minuscule, le premier *Shingyōji*, le Temple de la Foi Sereine. C'était au début des années septante. Cette salle de pratique était bien loin de Genève, et comme il m'était difficile de psalmodier à haute voix dans mon petit appartement, mal isolé des voisins, chaque fois que je le pouvais, je me rendais dans les parcs, ces merveilleux parcs qui sont comme la couronne de joyaux de la Ville de Genève et se répartissent

harmonieusement autour des eaux du Léman. Là, me tenant à l'écart, abrité par quelque bosquet, je chantais le *Shōshinge* et récitais le *Nembutsu. Nam'Am'da bu, Nam Am'da bu.*

Je choisissais des heures où les parcs étaient peu fréquentés. Tandis que je me livrais à cette sorte de paslmodie, une grande paix s'instaurait en moi et je me sentais en profonde harmonie avec la Nature, qui m'enveloppait de toutes parts.

Absorbé que j'étais dans ma pratique, je ne voyais pas les oiseaux qui, peu à peu, c'étaient rassemblés et formaient maintenant comme un cercle à mes pieds, immobiles et attentifs. Il y avait aussi parfois des écureuils qui montaient sur le banc où j'étais assis et qui grimpaient même sur mes épaules. Et j'avais l'impression qu'il y avait dans les arbres des esprits qui se joignaient à ma pratique.

Quand je me déplaçais sous les frondaisons, au fil des allées, je récitais encore le *Nembutsu. Nam'Am'da bu, Nam'Am'da bu.* Faire entendre le Nom d'Amida aux écureuils et aux oiseaux, aux insectes et aux esprits des arbres me ravissait. Et je me sentais tout un avec les innombrables Bouddhas des dix points de l'espace qui, selon les *Sûtra*, proclamaient partout le *Nembutsu* en vue du salut de tous les êtres. *Nam'Am'da bu, Nam'Am'da bu.*

A force de chanter le *Shōshinge*, je me pénétrais de plus en plus de son sens.

Il est utile de savoir que le *Shōshinge*, le Poème sur la Foi Véritable, a été composé en chinois par le Saint Homme Shiran, notre fondateur, qui l'inséra dans son œuvre principale, le *Kyōgyōshinshō*, "Enseignement, Pratique, Foi et Réalisation" selon l'Ecole de la Terre Pure.

On peut répartir le *Shōshinge* en trente stances de quatre vers de sept caractères. Les onze premières stances résument l'enseignement du Grand *Sûtra*: elles rappellent les principaux vœux du Bouddha Amida et exposent comment la Foi donne l'assurance de la Renaissance dans la Terre Pure et celle de la Réalisation. Les stances qui suivent jusqu'à la fin évoquent les Sept Grands Sages dont les écrits servirent de base à l'interprétation du *Sûtra* donnée par Shinran.

A mesure que je chantais ce poème, je voyais briller des points extrêmement lumineux.

Cette stance en particulier, qui cite une parole de Maître Genshin (Japon, 942-1017), me toucha profondément:

"Les êtres chargés de lourdes fautes doivent seulement réciter le Nom du Bouddha.

Moi aussi, je demeure dans son embrassement.

Bien que je ne le voie pas, mon œil étant obstrué par les passions, Sa Grande Compassion infatigable brille toujours sur moi."

Il me semblait que cette stance avait été composée à mon intention, car je devais bien reconnaître en toute objectivité que je n'avais pas de quoi me vanter: j'étais plein de passions, colérique et sensuel, stupide et orgueilleux. Malgré cela, il y avait la Grande Compassion qui m'enveloppait. Que je dise ou ne dise pas le *Nembutsu*, j'étais embrassé et je ne serais plus abandonné.

Et il y avait encore ces deux vers:

"C'est comme quand la lumière du soleil est cachée par les nuages:

Derrière les nuages, c'est la clarté, non les ténèbres!"

Et cette affirmation sereine:

*"Si on a la chance de produire une fois le Cœur de Joie,
Sans que soient brisées les passions, on obtient le Nirvâna."*

J'étais ému également par cette citation littérale du Grand Bodhisattva Nâgârjuna (Inde, IIème s.ap.J.C):

*"On pense au Vœu Originel du Bouddha Mida
Et aussitôt, spontanément, on entre dans l'Etat Prédestiné."*

Le Saint Homme ajoutait immédiatement cette remarque:

*"Si l'on peut encore constamment réciter le Nom du Réalisé,
C'est seulement afin de remercier le Grand Compatissant pour le bienfait du Vœu Universel."*

Le Vœu Originel ou Universel dont il s'agit ici, c'est le dix-huitième des quarante-huit Vœux que, d'après le Grand *Sûtra*, le Bouddha Amida énonça à l'époque où il n'était encore qu'un Bodhisattva. Il convient que vous entendiez ce Vœu. Ecoutez-moi bien. Je le traduis mot à mot: il est comme la sirène d'un bateau ami pour les naufragés, comme un phare dans la nuit pour ceux qui se noient dans le grand océan de la souffrance.

*"Si, Moi devenu Bouddha,
dans les dix quartiers, quantité d'êtres
ayant Cœur Sincère, Foi Sereine,
Désir de naître en Mon Pays,
vont jusqu'à dix pensées
et qu'ils n'y naissent pas,
je ne prends pas la Parfaite Illumination.
Seuls exclus: ceux des Cinq Rébellions
et les calomniateurs de la Bonne Loi."*

Le sens de ce Vœu est très profond. Il est nécessaire d'y appliquer son propre cœur et d'en bien comprendre la portée.

Reprenons: "Si, Moi devenu Bouddha..."

D'après la suite du *Sûtra*, ces mots se rapportent au Bouddha Amida, manifestation lumineuse et spirituelle de l'Essence même de l'Illumination Parfaite.

"Dans les dix quartiers..."

Il s'agit de tous les êtres sans exceptions; il s'agit donc de nous tous; il s'agit de chacun de nous personnellement.

"Ayant Cœur Sincère, Foi Sereine,

Désir de naître en Mon Pays..."

On a là ce qu'on appelle les Trois Cœurs, c'est-à-dire trois dispositions d'esprit.

Qu'est-ce que cela veut dire?

D'après notre Saint Homme, le Cœur Sincère, ce n'est pas notre cœur à nous, qui est trop faible et impur, trop entaché d'égoïsme, même quand nous n'en avons pas conscience. Le Cœur Sincère, c'est le Cœur du Bouddha, tel qu'il est exprimé dans le Vœu.

Le *Sûtra* de la Contemplation, vous vous en souvenez, définit ainsi ce Cœur: "Le Cœur du Bouddha, c'est le Grand Amour-Compassion qui consiste à accueillir et à aimer sans discriminations tous les êtres vivants."

Ce Cœur, c'est aussi ce que le Grand *Sûtra* décrit comme "la Sagesse Impérissable du Bouddha, la Sagesse Impensable, la Sagesse Indicible, la Vaste Sagesse du Grand Véhicule, la Sagesse Inégalable, Incomparable, Suprême et Excellente."

Ce Cœur Sincère, qui est Sagesse et Compassion sans limites, nous est aussitôt transféré quand nous entendons le Vœu Originel et que nous y croyons.

C'est pourquoi le deuxième Cœur de Joie, la Foi Sereine (*Shingyô*).

Quand nous pensons à la Sagesse et à la Compassion sans limites du Bouddha, il y a comme une joie profonde qui naît en nous. La Foi Sereine, c'est penser que la Voie si simple exposée dans le dix-huitième Vœu a été inventée, sous l'impulsion de la Grande Compassion, par la Suprême Sagesse, laquelle connaît jusqu'au fond l'abîme de notre cœur et le moyen de l'établir dans la Paix et le Bonheur.

A cause de la joie toute intime qui naît en nous, cette foi est appelée "Foi Sereine".

Le troisième Cœur est le Désir de naître dans la Terre Pure du Bouddha Amida, c'est la Réalisation dans la vie à venir, sous son double aspect de l'aller et du retour.

L'aller, c'est obtenir le *Nirvâna* après cette vie.

Le retour, c'est ne pas oublier les êtres, mais leur venir en aide, inlassablement, par compassion et amour.

Désirer naître au Pays du Bouddha, c'est aspirer de tout son cœur à cette double réalisation.

Par quel moyen?

Les mots qui suivent nous le disent:

"Ils vont jusqu'à dix pensées."

Ces dix pensées ont pour objet le Bouddha Amida et elles s'expriment par la récitation de son Nom. C'est donc le *Nembutsu* qui est désigné par ces dix pensées.

Parce qu'on entend l'énoncé du Vœu, parce qu'on en saisit le sens, on reçoit par le fait même les Trois Cœurs et l'on se met à réciter le Nom d'Amida avec le désir de naître en son Pays. Et parce qu'on récite le Nom d'Amida, les Trois Cœurs s'épanouissent de plus en plus, créant une conviction profonde. La récitation du Nom et les Trois Cœurs sont vraiment inséparables.

Alors, comme dit Nâgârjuna, on entre tout naturellement dans l'Etat Prédestiné.

Quel est cet Etat Prédestiné?

C'est être l'objet de la promesse qui suit:

"Il y vont nécessairement renaître". C'est là en effet le sens des mots: "S'ils n'y naissent pas, je ne prends pas la Parfaite Illumination".

Le Précieux Grand Vœu ajoute néanmoins ces paroles:

"Seuls exclus: ceux des Cinq Rébellions

et les calomniateurs de la Bonne Loi."

Il convient de bien comprendre le sens de cette exclusion. Celle-ci n'est pas une limite imposée à la Grande Compassion. Elle est là pour nous faire clairement savoir que la promesse du Vœu Originel s'applique justement aux plus faibles, aux plus misérables, aux plus débauchés, aux plus criminels, bref, à tous ceux qui semblent si mauvais qu'ils commettraient immédiatement, si les circonstances le permettaient, ce qu'on appelle les Cinq Rébellions, des crimes aussi graves que de tuer père et mère.

En nous mettant en garde contre ces abominateurs, le Bouddha ne veut condamner personne, car le Tout-Compatissant a seulement la volonté de sauver et n'est jamais un juge qui condamne; par cet avertissement, il nous fait comprendre que nous sommes délivrés tels que nous sommes, sans égard pour nos mérites ou nos démérites, simplement si nous possédons les Trois Cœurs et pensons à Lui, à sa Profonde Sagesse et à sa Compassion sans limites.

Grâce à cette parole du Bouddha, nous pouvons penser, nous qui nous sentons si peu vertueux et si distraits, que c'est justement pour des êtres tels que nous qu'a été donnée la Merveilleuse Voie Facile du *Nembutsu*.

Alors se lève en nous le *Nembutsu* de la reconnaissance et de la joie. C'est pourquoi le Saint Homme ajoute aux paroles de Nâgârjuna le commentaire suivant:

"Si l'on peut encore constamment réciter le Nom du Réalisé, c'est seulement afin de remercier le Grand Compatissant pour le bienfait du Vœu Universel."

Notre vie devient ainsi un *Nembutsu* de tous les instants. Même si parfois les lèvres ne disent rien, le Cœur plein de Foi demeure constant: il devient en quelque sorte la toile de fond devant laquelle se déroulent toutes les activités de notre existence: le *Nembutsu* parfume toute notre vie et toute notre vie est baignée par la lumière sans obstacles du Bouddha Amida et se trouve teintée de joie et de reconnaissance.

Quand j'eus réalisé ces choses, je compris que j'étais parvenu au terme de ma quête intérieure. Pour moi, le lotus d'or pareil au soleil s'était épanoui. Comme a dit quelqu'un, il n'y avait à mes yeux en ce monde plus rien à rechercher, plus rien à rejeter. Ce qui devait être fait avait été fait.

Croyez-le: c'est encore mon sentiment aujourd'hui et je n'espère vraiment plus rien de l'existence. En attendant que le voile de brumes se déchire, que pourrais-je faire encore, sinon penser au bien de tous les êtres vivants et leur venir en aide selon mes faibles moyens? Etant sans cesse réjoui par la lumière intime du Bouddha, à quelle pratique devrais-je encore me livrer? C'est pourquoi je dis seulement:

"Gloire au Bouddha Sans Mesures! Nam'Am'da bu, Nam'Am'da bu..."

XIII. Conclusion en forme de préface.

-Vénérable! Après ce que nous venons d'entendre, que pourrions-nous ajouter? Seriez-vous toutefois assez aimable pour nous donner vous-même une conclusion à l'entretien de ce soir?

-Vous dites qu'on ne peut rien ajouter à ce que j'ai dit. Vous me faites beaucoup d'honneur! En réalité, on pourrait encore parler des heures, des années, des siècles, des millénaires, seulement pour énumérer les qualités inconcevables et les mérites dans le Nom du Bouddha Amida.

Je ne puis donc vous inviter à poursuivre dans votre vie même l'expérience du *Nembutsu*. Une telle exhortation me servira de conclusion.

Je ne puis mieux faire dans ce but que de vous lire la Préface que notre Saint Homme a composée pour son *Kyôgyôshinshô*. Il s'agit d'une très belle page, rédigée en chinois, et dont je vous donne ma propre traduction. Elle correspond tout à fait à mon actuelle disposition d'esprit.

Le Saint Homme commence par rappeler le drame qui se déroula à Râjagriha, la capitale du royaume de Magadha, quand le prince Ajâtaçatru détrôna son père, le roi Bimbisâra, sur l'instigation du moine Devadatta. Tandis que le souverain déchu était voué à la mort par la faim et la soif au fond d'une prison, la reine Vaidehî venait le nourrir et le reconforter. L'usurpateur eut alors l'idée de tuer sa mère, mais il se ravisa et l'enferma au fond du palais. Ce fut l'occasion pour le Bouddha de venir la voir et de lui enseigner comment aller renaître dans la Terre Pure du Bouddha Amida, le Monde des Nourritures Paisibles. Shinran interprète ces événements tragiques comme des moyens habiles destinés à créer des conditions favorables à la proclamation du Nom d'Amida.

Voici donc cette préface:

"A mon humble avis, le Vœu Universel difficile à concevoir est le Grand Navire qui nous fait traverser l'Océan difficile à traverser.

La Lumière sans obstacles est le Soleil de Bonté qui dissipe la Nuit de l'Ignorance.

S'il en est ainsi, le moment de révéler la Terre Pure étant arrivé, le crime perpétré par Ajâtaçatru à l'instigation de Devadatta a été l'Acte Pur grâce auquel Vaidehî, après la démonstration de Sâkyamuni, a choisi le Monde des Nourritures Paisibles.

Telle est vraiment la bonté des Bodhisattvas incarnés, venant secourir les multitudes en proie aux souffrances et aux passions!

Telle est aussi la compassion du Héros du Monde voulant vraiment sauver les rebelles, les blasphémateurs et ceux qui ont coupé toutes leurs racines de bien!

C'est pourquoi j'ai la conviction que le Nom béni de la Vertu Parfaite tout-embrassante est la Sagesse véritable qui transforme le mal en bien, et aussi que la Foi joyeuse difficile à atteindre et semblable au diamant est le vrai principe qui écarte le doute et fait obtenir la Réalisation.

Voilà bien l'Enseignement Véritable que les êtres tout à fait ordinaires et inférieurs mettent facilement en pratique!

Voilà le raccourci que les ignorants suivent avec facilité!

Parmi tous les enseignements du Grand Sage, il n'y a rien qui ressemble à cet océan de mérites.

En rejetant ce monde de corruptions et en aspirant à un monde de pureté, si l'on est dépourvu de connaissance, chargé de lourdes fautes et face à de nombreux obstacles, il faut seulement faire confiance à l'appel du Réalisé, affirmer sa foi dans le Chemin Suprême et Direct, se contenter de cette pratique et rendre hommage à cette seule croyance.

Hélas! Au cours de nombreuses existences, une forte affinité avec le Vœu Universel est bien difficile à contracter!

Durant d'innombrables millénaires, la Foi véritable et pure est bien difficile à recevoir!

Recevoir cette pratique et cette foi, c'est l'aboutissement lointain de conditions nouées au cours des vies antérieures.

Dans cette ronde incessante, si l'on est obscurci par le doute, il faudra encore passer de longs millénaires.

Oh oui! Cette parole de vérité: "Ils sont embrassés et ne seront plus jamais abandonnés", c'est la Bonne Loi qui est rare et surpasse le monde!

Si on l'entend, il faut, sans tarder, y attacher son cœur.

Quelle joie pour l'imbécile au crâne rasé que je suis, moi, Shiran, disciple de Sâkyamuni!

J'ai obtenu de rencontrer maintenant ce qui est difficile à rencontrer.

J'ai obtenu d'entendre ce qui est difficile à entendre: les Saintes Ecritures de l'Inde et du Cachemire, les Commentaires des Maîtres de la Chine et du Japon.

Dans ma foi respectueuse à l'égard de l'Enseignement, de la Pratique et de la Réalisation de la Doctrine Véritable, j'ai perçu tout spécialement la profondeur de la Bienveillance du Réalisé: c'est pourquoi je me réjouis de ce que j'ai entendu et je célèbre ce que j'ai reçu."

Nam'Am'da bu, Nam'Am'da bu...